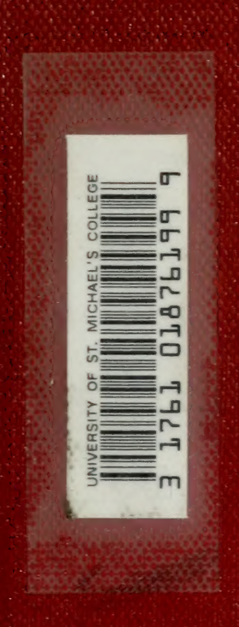

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876199 9



LA

CATHÉDRALE DE REIMS

UN CRIME ALLEMAND

DU MÊME AUTEUR

Aux pays du Christ (4e édition, 10e mille). In-4° illustré, 7 fr. 50. Bonne presse, 5, rue Bayard.
(*Ouvrage couronné par l'Académie française*).

Une Petite Sœur (6e édition, 19e mille). In-12, 1 fr. 80.
(*Ouvrage couronné par l'Académie française*).
Traduit en anglais, allemand, italien, espagnol.

Courtes gloses sur les Évangiles du Dimanche. 3e édition. In-8° écu, 4 fr. 50. Beauchesne. Paris.

Nouveaux prônes de guerre. In-12, 2 fr. 50. Bloud et Gay. Paris.

L'Islam : *les trompe-l'œil de l'Islam : la France puissance musulmane.* In-12, 1 fr. 50. Lethielleux. Paris.

L'Inquisition : *les temps, les causes et les faits.* — **De la Trinité à l'Eucharistie.** 2 vol. in-16, 0 fr. 60. Lethielleux. Paris.

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Cathédrale de Reims. *Une Œuvre française*, par Louis Bréhier. Un vol., 56 planches hors texte, une carte, 4 plans. 12 francs.
(*Ouvrage couronné par l'Institut*).

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

MONSEIGNEUR LANDRIEUX
ÉVÊQUE DE DIJON
CURÉ DE LA CATHÉDRALE DE REIMS (1912-1916)

LA CATHÉDRALE DE REIMS

UN CRIME ALLEMAND

Quod scimus loquimur,
Quod vidimus testamur.
JEAN, III. 11.

Ouvrage illustré de quatre-vingt-seize planches hors texte et d'un graphique des points de chute des obus allemands.

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1919

LA

CATHÉDRALE DE REIMS

L'Allemagne a vécu, depuis un demi-siècle, d'un double orgueil, l'ambition militaire et le pédantisme intellectuel, l'un engendrant l'autre ; l'estime, l'admiration de soi-même poussées au degré le plus aigu, jusqu'à se croire et se dire, la nation hors de pair, le peuple-type dont la place est marquée à la tête de l'humanité et qui se fait soldat pour réaliser son rêve : le militarisme au service de la Pensée allemande ! Devenir, être « la plus grande Allemagne », s'étendre toujours plus loin, monter toujours plus haut, par la force des armes, par le rayonnement de sa culture : *Deutschland über alles !* l'Allemagne avant tout, au-dessus de tout, pour dominer partout et régir le monde !

Elle avait réussi à mettre sur pied un outil de guerre formidable. Elle était arrivée à donner l'illusion, l'impression d'une certaine supériorité scientifique, pesante et massive comme ses soldats, mais forte comme eux. Elle s'en glorifiait avec un

tel aplomb, une telle morgue, un tel accent de superbe arrogance, qu'elle imposait aux autres sa conviction.

Et voilà que ces deux orgueils s'effondrent, tout à coup, dans la même catastrophe : l'orgueil militaire est brisé, non sans gloire, en des combats de géants comme l'humanité n'en avait point vu encore ; l'orgueil intellectuel a sombré misérablement en des orgies de cruautés, de vilenies, de stupide malfaisance qui s'en vont rejoindre, dans les temps les plus ingrats de l'Histoire, les pires excès des hordes barbares.

La puissance énorme des armées allemandes avec leurs engins monstrueux, a étonné le monde ; leurs crimes l'ont écœuré, au point qu'on ne sait dire lequel des deux sentiments l'emporte : la surprise pour la résistance opiniâtre des soldats du Kaiser ou l'indignation pour leurs sauvages destructions.

On n'oubliera jamais les dévastations injustifiées de Malines et de Louvain, d'Ypres, d'Arras, de Senlis et de Soissons, de la Somme,... jamais on ne leur pardonnera le bombardement et l'incendie de la Cathédrale de Reims.

C'est « le Crime allemand », le forfait qui se détache en relief sur tous leurs forfaits ; non pas le pire, peut-être — ils en ont tant commis et de tels ! — mais le plus ignoble parce qu'il est à la fois sacrilège et stupide et qu'il révèle, par son

inutilité, le fond le plus noir de la malfaisance allemande,

Que cette idée ait germé dans l'esprit du Maître responsable ou qu'on la lui ait suggérée ; qu'elle ait pu être formulée tout haut et discutée dans des Conseils ; qu'elle ait pu cheminer ainsi, à travers des cerveaux allemands, jusqu'à la main, qui ne raisonne plus, des artilleurs prussiens, jusqu'à la gueule des canons de Berru, sans que des protestations indignées lui barrent la route ; qu'elle ait été réalisée froidement, méthodiquement, avec persistance ; qu'elle n'ait pas ensuite révolté l'opinion de l'autre côté du Rhin ; que pas une voix, sur les cimes du savoir germanique, n'ait osé crier sa réprobation, pour l'honneur au moins d'une élite, c'est plus qu'il n'en faut pour attester la faillite de cette culture et mettre ce peuple au ban de la civilisation.

L'incendie de la Cathédrale de Reims est autre chose qu'un incident de guerre ; c'est un événement de premier plan qui a eu sa répercussion, en colère et en indignation, dans le monde entier : il importe donc, pour la honte de l'Allemagne et pour la piété de nos souvenirs, de lui conserver sa physionomie intacte.

Les récits trop précipités et mal documentés de la Presse ont été forcément incomplets et souvent

fantaisistes : ils ne concordent pas ; ils se contredisent.

Il ne suffit pas, en effet, pour mettre au point une scène de cette nature, comme d'aucuns l'ont essayé avec une désinvolture déconcertante, de collationner, à distance, quelques articles de journaux, quelques informations recueillies au hasard des rencontres ; ni même, en une visite rapide, de palper, après coup, les pierres calcinées et de compter, à vue d'œil, les plaies du monument : la lave refroidie qu'on ramasse aux flancs de la montagne ne donnera jamais l'idée du volcan. Il faut avoir suivi, minute par minute, comme nous l'avons fait, toutes les phases du drame ; avoir gardé dans ses yeux cette vision, avoir vécu sur place ces heures sinistres, pour en reconstituer la trame, pour en redire, avec la précision voulue, la poignante émotion,

Or, le 19 septembre et les jours précédents, nous étions seuls, curé et vicaires, ceux du moins qui n'étaient pas à l'armée, avec les blessés allemands, dans la Cathédrale.

C'est donc à nous que s'impose l'obligation de rassembler et de coordonner les documents[1],

[1] Un tiers au moins des photographies reproduites dans cet ouvrage ont été prises par M. l'abbé Thinot, maître de chapelle à Notre-Dame, qui avait veillé, avec une sollicitude émue et passionnée, sur la Cathédrale, jusqu'à son départ pour l'armée, en janvier 1915.

Il était exempté du service, mais il lui répugnait de bénéficier de

comme en un procès-verbal, pour faire l'historique de ces tragiques journées, afin de rectifier tant d'inexactitudes, de couper court à tant de malentendus : *quod scimus loquimur; quod vidimus testamur!* (Joan III, 11).

La prolongation de la guerre, la position de la ville de Reims sur la ligne de feu, qui, pendant quatre ans, maintint la Cathédrale sous les coups des batteries allemandes, les rigueurs aussi de la censure militaire, ont retardé la publication de ce livre dont les premiers chapitres étaient écrits dès le mois de janvier 1915.

Il était d'ailleurs indispensable d'attendre jusqu'au bout et de savoir en quel état le dernier bombardement laisserait notre Cathédrale, pour tracer, dans son ensemble, un tableau complet de la catastrophe.

M. Landrieux.

cette situation. Il avait sollicité avec insistance et obtenu un poste d'aumônier militaire à la 34e division du 17e corps.

Sa nature ardente, sa bravoure presque téméraire, son zèle apostolique le prédestinaient à cette mission. Il s'y consacra sans réserve ; car, dès le premier jour, il avait fait le sacrifice de sa vie.

Le 16 mars, il tombait, en 1re ligne, frappé d'une balle à la tête, méritant cette citation à l'ordre du jour de l'armée :

Abbé Remy Thinot, aumônier :

« *Etant allé dans la tranchée au moment d'une attaque pour l'ac-*
« *complissement de son ministère, y a été frappé mortellement pen-*
« *dant qu'il se portait au secours des soldats ensevelis sous les débris*
« *d'une explosion de mine et qu'il exhortait les hommes à faire leur*
« *devoir.* »

Ce livre, écrit au cours des événements, est un livre de bonne foi. J'ai dû faire état bien souvent des informations de la presse au jour le jour. Je les ai prises pour ce qu'elles valent, prêt à rectifier, si des documents plus précis en démontrent, sur un point quelconque, l'inexactitude.

M. L.

CHAPITRE PREMIER

« LA MÉPRISE DU 4 SEPTEMBRE? »

Dès le début de la guerre, la Cathédrale s'était associée à ce bel élan de patriotisme qui soulevait le pays et entraînait nos régiments à la frontière.

Chaque matin, jusqu'à son départ pour le Conclave, le jeudi 24 août[1], le cardinal Luçon y disait la messe pour l'Armée ; et, à la tombée du jour, les fidèles s'y retrouvaient en foule pour le Chemin de Croix, avec le sentiment que là, cette imploration prenait le caractère et la grandeur d'une prière nationale.

Mais, ce sont nos soldats qui ont donné à Notre-Dame ses dernières joies.

L'office paroissial achevé, le soir, alors que déjà les teintes adoucies du crépuscule mouraient dans la magie des verrières, ils se groupaient en masses compactes au pied de la chaire. Un prêtre, un

[1] Son Éminence n'a pu rentrer à Reims que le 22 septembre, trois jours après la catastrophe.

prêtre soldat souvent[1], leur parlait, avec tout son cœur, des grandes vérités de la foi, des graves leçons de la guerre, de la France pour laquelle on sacrifie tout, jusqu'au sang, du Ciel, l'autre Patrie, où le sacrifice est récompensé. On priait, on chantait un cantique, on recevait la bénédiction du Saint-Sacrement; puis, contre un pilier, à même dans les nefs, des confesseurs s'installaient, les pénitents s'agenouillaient; et, plus d'une fois, on vit ce spectacle : un soldat absolvant un officier, son lieutenant, son capitaine.

Ces réunions militaires prirent fin brusquement, à l'approche des Allemands.

Refoulés toujours plus au sud, ces exodes lamentables de populations éperdues, talonnées par la peur, qui dévalaient vers Reims, marquaient pour nous les étapes de l'invasion; après Namur, après Charleroi, ce fut Givet et la vallée de la Meuse, puis Charleville, et, bientôt, Rethel avec tout le Porcien. L'armée dut s'éloigner, se plier, une fois de plus, aux exigences de cette stratégie à longue échéance, de cette retraite laborieuse, raisonnée. qui nous énervait par son allure de défaite, mais qui préparait la victoire de la Marne.

[1] M. l'abbé Thellier de Poncheville (1re section d'infirmiers) a publié sous ce titre : « *Les dernières prières à la cathédrale de Reims* » ses chaudes et vibrantes allocutions, à nos réunions militaires. (Paris, chez Bloud.)

Le 4 septembre au matin, le XIIe corps saxon était aux portes de Reims. Les avant-gardes s'étaient présentées à l'Hôtel de Ville la veille au soir et y avaient passé la nuit.

Les voies étaient libres, les forts évacués ; la résistance eût été pour le moins inopportune : Reims se déclara ville ouverte.

C'était le premier vendredi du mois. J'avais terminé mon allocution à la Cathédrale par ces paroles qu'on avait jugées sévères : « *Dieu nous sauvera.*
« *Autant le succès paraît rentrer dans l'ordre pro-*
« *videntiel, autant il faut s'attendre à le payer*
« *cher... Quand le cyclone aura passé, notre pau-*
« *vre France se retrouvera, non pas debout, le front*
« *haut, dans la gloire, mais à deux genoux, en*
« *deuil, sur des ruines !* »[1]

Une heure après, une détonation se fit entendre qui parut étrange, puis une deuxième, une troisième, sans qu'on y prît autrement garde. Toute la population était dehors. On crut que les Allemands faisaient sauter des ponts, ou bien encore qu'ils fêtaient, par des salves d'artillerie, l'anniversaire de la bataille de Sedan, le 4 septembre 1870. Mais les sifflements, les éclatements précipités eurent tôt fait de ramener les esprits à la réalité.

A la troisième explosion, un éclat d'obus vint

[1] Cf. *Quelques prônes de guerre*, p. 20.

tomber à mes pieds, place Belletour : j'étais fixé.

Sans mise en demeure, sans qu'on sache pourquoi, un bombardement sauvage s'abattait sur la ville.

En hâte, à travers des rues subitement désertes et mornes d'épouvante, portes closes partout et volets rabattus, je me rendis à la Cathédrale pour veiller sur le Saint-Sacrement. Dix fois au moins le sifflement sinistre me passa sur la tête pendant ce trajet.

La place du Parvis, quand j'y arrivai, était noyée dans un nuage épais de poussière et de fumée, au travers duquel on apercevait à peine la silhouette du Palais de Justice : des bombes étaient déjà tombées là, à deux pas du portail ; d'autres explosaient sur les maisons d'alentour.

Un instant, je l'avoue, sans y céder, j'eus la pensée de reculer : je m'enfonçai alors dans le tourbillon, et, sous le porche, je remarquai déjà des débris de pierres tombés des voussures.

Je me croyais seul. Après avoir fait le tour de l'église, je me retirai près du Saint-Sacrement, dans la chapelle de la « Réserve ».

Un de mes vicaires, M. l'abbé Andrieux, m'avait devancé. Il s'était réfugié, avec un employé de l'église, M. Huilleret, et quelques personnes, dans l'escalier de l'horloge, près du petit portail.

Il vit arriver bientôt un homme essoufflé[1], qui accourait de l'Hôtel de Ville, avec un drap qu'on avait cloué précipitamment sur un long bâton, le manche d'une tête de loup.

Tous les deux, très courageusement, montèrent à la tour nord ; et, sous la rafale, arborèrent ce drapeau blanc. « La canonnade faisait rage, écri- « vait, quelques jours plus tard, M. Andrieux, « L'aspect de la Cathédrale était sinistre. L'église « était pleine de fumée. La poussière montait jus- « qu'aux voûtes en tourbillons opaques... Les « verres des vitraux s'écrasaient sur les dalles de « la basse-nef... Nous nous engageons dans l'es- « calier. Nous grimpons à perdre haleine. Arrivés « à la base des tours, nous nous heurtons à une « porte fermée ; nous n'avons pas la clef. Nous « unissons nos efforts pour soulever la porte hors « de ses gonds. Nous arrivons au sommet, et, tout « émus, nous brandissons le drapeau blanc...

« De là-haut, le spectacle était unique. Des « gerbes de fumée et de poussière marquaient, « dans la ville, les endroits touchés. Deux obus « tombèrent alors sur la maison de M. Ch. Clignet, « rue du Trésor. On voyait les flammes jaillir de « la maison de M. J. Matot, au coin de la rue de « La Salle. Un tourbillon de fumée marquait un

[1] M. Ronné, membre de la Compagnie des Sauveteurs.

« commencement d'incendie dans un pâté d'usines,
« du côté de la rue Houzeau-Muiron...

« Enfin l'ouragan de fer et de feu s'arrêta. Un « aéroplane allemand vint planer un instant au-« dessus de nos têtes, fit volte-face et regagna à « toute vitesse les hauteurs de Pargny[1]. »

Entre temps, les officiers saxons, qui avaient cru d'abord à un retour offensif des nôtres, plus étonnés que personne de se voir ainsi bombardés par leurs propres canons, — il fallut leur apporter des éclats de leurs obus pour les convaincre — avaient expédié précipitamment deux d'entre eux avec un employé de la ville[1], en automobile, dans la direction du tir, pour se rendre compte et faire cesser le feu.

Ils trouvèrent les batteries aux Mesneux, à sept kilomètres de Reims.

C'était un autre corps d'armée, prussien celui-là, qui ignorait l'arrivée des Saxons et qui saccageait la ville pour une histoire de parlementaires.

Partis l'avant-veille, pour Reims, deux officiers de la Garde prussienne, personnages de poids, « qui valent mieux à eux seuls, déclara l'envoyé de von Bulow, que vos cent mille c...... de Rémois », MM. von Arnim et von Kummer, n'avaient pas

[1] Cf. *Courrier de la Champagne*, 8 septembre 1914.
[2] M. Charlier, sous-bibliothécaire.

reparu encore. On en avait conclu qu'ils étaient prisonniers ; et, sans plus ample informé, la ville en subissait les conséquences.

La vérité c'est que, arrivés trop tard, les parlementaires, après un arrêt à La Neuvillette, avaient poursuivi leur expédition par Thil, Pouillon, Merfy,... Epernay, pour gagner les lignes françaises et qu'ils n'avaient point mis les pieds à Reims[1].

Il y eut, ce jour-là, près de 200 victimes, dont 60 morts, et des ruines considérables dans tous les quartiers de la ville.

Elle nous a coûté cher, « la Méprise » de la Garde prussienne ! —car ils ont prétendu qu'il y avait eu méprise.

Pourquoi alors le colonel von Rœder commandant la batterie, aux Mesneux, a-t-il parlé au maire, M. Brûlé, « de tir d'intimidation ? »[2].

[1] M. Léon de Tassigny, maire de La Neuvillette, à qui ils s'étaient adressés, le 2, s'offrit alors, avec M. Kiener, pour aller à leur recherche à travers les lignes allemandes, afin d'épargner à la ville les représailles dont on la menaçait encore. Le duc de Mecklembourg les accompagna jusqu'à Montmirail.

Ils ne rentrèrent à Reims que le 15 octobre, après une odyssée de 70 jours, où vingt fois ils ont frôlé la mort.

MM. von Arnim et von Kummer, qui n'ont jamais pu établir suffisamment le caractère officiel de leur mission, avaient été retenus et cantonnés à Orléans. On leur rendit la liberté vers le milieu d'octobre.

[2] Il a prétendu aussi n'avoir tiré que 60 coups ; mais il est tombé en réalité 182 obus sur la ville, dont 56 n'ont pas éclaté. Cf. *Le Martyre de Reims*, p. 80.

Méprise ou non, le mal était fait, et, déjà, la Cathédrale avait reçu des coups.

Rejoint, vers 10 heures et demie, par M. l'abbé Thinot, nous fîmes ensemble une rapide exploration pour compter les plaies et constater les dégâts.

Dans l'église, une buée épaisse chargée de poussière monte jusqu'aux voûtes. Les verres cassés, éparpillés sur les dalles, crissent sous les pieds; des paquets de plombs tordus gisent à terre, avec des morceaux de fer arrachés à l'armature des fenêtres : car, sur la rue Robert-de-Coucy, les verrières basses sont en piteux état; trois sont éventrées; des panneaux entiers ont sauté. La toute dernière, près de l'escalier de la tour, la seule où se retrouve encore un vestige des anciens vitraux du XIIIe siècle, la rose qui coiffe le meneau, juste ce qu'il faut pour faire regretter le reste, a été atteinte dans cette partie précieuse.

Le vitrail qui ajoure le tympan ogival du porche, au-dessus du tambour, a été entamé d'un côté. La grande rosace est perforée en quelques endroits. Plus bas, les vieux vitraux de la galerie, à l'étage du triforium, ont été secoués; celui de gauche est en pièces. La petite rose (XVIIIe siècle) est criblée, surtout dans le haut.

Nous avons beau chercher, il n'y a pas traces

d'explosion dans l'église, comme nous l'avions craint. C'est à l'extérieur qu'il nous faut continuer notre enquête.

La lice du portail est jonchée de menus débris de pierres, de sculptures. Nous ramassons le sommet d'une tête et deux fragments d'une guirlande de feuillage.

Un éclat a frappé la Vierge du trumeau, Notre-Dame de Reims ; il a déchiré le bas de sa robe. Un autre a blessé, au-dessus du genou, la Vierge de la Visitation. Un troisième a effleuré la lèvre inférieure de l'Ange Gabriel, « l'ange qui rit », et l'expression si fine et si vivante de cette figure délicate entre toutes, est gâtée. (Pl. 1.)

La scène de la Présentation, vis-à-vis, a été protégée par l'échafaudage.

Dans les voussures, en trois endroits, les cordons de feuillage ont été rompus.

Les belles statues dont les savants discutent entre eux l'identification, qui font face à la place, en éperon à l'avancée des contreforts, et qui relient le porche central aux deux autres, ont eu leurs vêtements endommagés : Salomon, son manteau ; la Reine de Saba, sa robe et sa couronne.

Au portail de droite, vers l'Archevêché, le personnage mitré, voisin de Salomon, saint Sinice, croit-on, a été touché à la main et au menton. On relève aussi quelques déchirures à la draperie, au-

dessus du soubassement, et, plus loin, des trous à l'arcade pleine du dernier contrefort.

Le portail de gauche compte quelques victimes : la première des grandes statues, celle qui tient un livre et que l'on prend pour saint Maur, n'a plus toute sa chevelure ; la troisième a une blessure au pied droit ; en face, saint Nicaise, entre ses deux anges, a reçu quelques éraflures ; au milieu du linteau, saint Paul est légèrement balafré à la joue ; dans les voussures, un personnage a toute la calotte du crâne enlevée ; un autre assis est décapité.

Tout cela provient de la bombe voisine, là devant, à huit ou dix mètres, tout près de Jeanne d'Arc.

Un obus est tombé dans l'enclos du Palais de Justice, bien proche encore, à douze pas exactement, dans l'alignement du portail. Il a couvert d'éclats la face en retour du contrefort extrême et la base de la tour, jusqu'au premier étage.

Nous n'avons pas de peine à trouver, rue Robert-de-Coucy, celui qui a brisé les vitraux de la nef. En plein milieu de la chaussée, à trois mètres de la grille, il a crevé la bouche d'incendie et creusé une large cuvette qui est remplie d'eau. Nous y plongeons la main : l'eau est encore tiède, réchauffée par les éclats brûlants d'acier. L'éclaboussement de la mitraille a monté jusque dans les arcs-boutants des contreforts.

C'est celui-là qui tout à l'heure nous a fait trembler pour la Cathédrale, tant le vacarme de l'explosion, répercuté et amplifié par la puissante sonorité du vaisseau, au milieu des chutes de vitres, de ferraille et de platras, avait été effroyable. Le sol avait été secoué ; les murs avaient frémi sous la commotion et M. Andrieux nous a dit que, dans l'escalier de l'horloge, une violente poussée d'air les avait mis littéralement à genoux, lui et ses compagnons.

Nous avions l'illusion de clore là notre triste inventaire ; car les deux obus qui, au bout de la même rue, ont mis à mal l'Imprimerie de l'*Éclaireur de l'Est*, n'ont pas atteint les chapelles de l'abside ; et, de l'autre côté, sur l'Archevêché, il n'y avait rien.

Nous n'en oublions qu'un, le seul qui ait porté sur l'édifice.

C'est le 9 septembre seulement que nous l'avons découvert, au croisillon nord du transept, à la base du grand fronton de l'Annonciation, au niveau de la galerie supérieure : il a fait sauter un gros bloc de pierre. (Pl. 1.)

Les personnages grotesques qui ornent le rampant du gable sont frappés : celui qui descend à califourchon sur l'arête, avec un homme sur le dos, a la moitié de la figure emportée ; la chimère qui grimpe à sa rencontre a reçu une balle dans

les reins ; un des compartiments de la décoration flamboyante du haut, sur la face, est écorné ; le clocheton qui abrite saint Michel est ébréché ; ailleurs, c'est une colonnette, un larmier, un crochet, un oiseau, puis la croix d'un pinacle de contrefort.

Après cette nomenclature peut-être trop détaillée des blessures de Notre-Dame, la réflexion du commandant d'armes, le lieutenant-colonel von Kiesenwetter pourra paraître quelque peu ironique : « *Si votre belle Cathédrale n'a pour ainsi* « *dire pas été effleurée, c'est que nos canonniers* « *avaient reçu, de l'autorité supérieure, l'ordre* « *formel de la respecter*[1]. »

Les Allemands ont plaidé la maladresse : accident, erreur de tir !

Qu'ils n'aient pas visé spécialement la Cathédrale, c'est assez vraisemblable, car, à 7 kilomètres, un pareil colosse, qui domine, de sa masse imposante, toute la ville, « qui émerge comme « Gibraltar, de la mer, et, du désert, les Pyramides », constitue un objectif sur lequel tous les coups doivent porter. (Pl. 2.)

Mais qu'ils aient pris, comme ils le prétendent,

1. *Courrier de la Champagne*, du 6 septembre.

des précautions pour l'épargner, on n'arrive point à le croire, et, pour les mêmes raisons.

Puisqu'ils avaient l'ordre formel de la respecter, — un officier de l'état-major m'a affirmé avoir eu en main cette note et l'avoir lue, — il faut avouer qu'ils n'en ont pas fait grand cas ; car, ce n'est pas respecter un monument que de le cerner, de le frôler avec des obus, comme les jongleurs japonais enserrent entre deux jets de poignards la tête de leur patient. Or, il suffit de relever, sur un plan, les points de chute, en avant, en arrière et dans les rues adjacentes, pour avoir l'impression qu'ils s'y sont essayés.

J'ai mis le croquis sous les yeux de l'officier : il a dû se rendre à l'évidence.

Mais, passons. On n'ergote pas sur des égratignures, quand il s'agit d'un meurtre. Si, le 4 septembre, ils avaient l'intention de la ménager, ils ont, avant la fin du mois, changé d'avis.

CHAPITRE II

LES JOURS TRAGIQUES

Pendant l'occupation, la Kommandatur s'installa à l'Hôtel du Lion d'Or, en face de la Cathédrale. Jour et nuit, la place du Parvis fut encombrée de troupes : hommes et chevaux, matériel de guerre, caissons, cuisines ambulantes et lourds fourgons du train. (Pl. 3.) Et, dans ce va-et-vient tumultueux, bruyant, passèrent, hautains, affairés, von Klück, de Bulow, les princes Eitel et Wilhem, le Kronprinz, ces maîtres de l'heure qui se croyaient déjà les maîtres du monde.

Et cela nous faisait mal de voir notre Jeanne d'Arc esseulée, perdue au milieu de ce bivouac allemand, entourée de Prussiens, comme si elle était leur prisonnière.

Sa physionomie douce et grave, où transparaît si délicatement, à travers le rayonnement de l'âme, une secrète anxiété du cœur, semblait refléter cette humiliation. Les yeux perdus au ciel, l'épée en main toujours, elle personnifiait la France envahie

qui se tourne vers Dieu, qui lutte, qui prie, qui souffre et qui espère.

Et, pour ajouter à l'amertume et à la mélancolie de cette vision, la scène se détachait sur le grand portail de Notre-Dame de Reims !

Le dimanche, nous nous attendions à une demande de messe militaire : aucun aumônier ne se présenta. On vit çà et là, dans l'assistance, des groupes de soldats mêlés discrètement aux fidèles, pendant les offices. Durant la semaine, il y en eut encore aux messes du matin, aux Chemins de Croix du soir. Quelques-uns voulurent se confesser et communièrent.

Le samedi 12 septembre, le délégué régional de la Croix-Rouge, M. F. Lambert, et M. Berque, qui faisait fonction d'interprète, vinrent m'avertir, — il était 9 heures — que les Allemands avaient résolu de concentrer tous leurs blessés dans la Cathédrale.

Dans l'espoir que peut-être il en était temps encore et que l'on pourrait revenir sur cette décision, puisque les locaux ne manquaient pas où les blessés seraient beaucoup mieux installés qu'à la Cathédrale, je courus au Lion d'Or.

Déjà il y avait de l'électricité dans l'air. Les chefs étaient visiblement préoccupés, nerveux. On

s'agitait, on parlait bref. Les hommes, sur le qui-vive, aux écoutes, semblaient plus figés, plus raides que jamais. Les autos allaient et venaient précipitamment, flanquées de soldats baïonnette au canon, ramenant le maire, M. le Dr Langlet, puis le secrétaire général de la mairie, M. Raissac, M. Rousseau, adjoint, M. Eug. Gosset, président de la Chambre du Commerce.....

Isolés du reste du monde, depuis le 4, nous ne savions rien, nous autres, de ce qui se passait hors de Reims. La veille seulement, un vague écho du Conclave nous était parvenu : il y avait un pape ; il s'appelait Benoit XV. Mais qui était élu ? depuis quand ? Mystère ! Encore moins nous doutions-nous du volte-face de l'armée française le 6 ; de la bataille de la Marne, de la défaite des Allemands, le 8 ; des combats qui se poursuivaient autour de Reims et qui allaient aboutir, le soir même, à l'évacuation de la ville.

C'était tout cela qui pesait sur la Kommandatur. Les Allemands préparaient fièvreusement leur fuite et rassemblaient des otages pour prendre des garanties. Mgr Neveux, évêque élu d'Arsinoé, était là depuis dix minutes, avec M. le Vicaire Général Camu ; l'abbé Andrieux devait les rejoindre plus tard.

Une affiche placardée sur nos murs faisait savoir, par ordre du Commandant général de l'armée alle-

mande, que « *ces otages seraient pendus*[1] » ; que la ville serait entièrement ou partiellement brûlée, *et les habitants pendus*, à la moindre tentative de désordre.

Ma requête, dans un pareil moment, ne devait pas trouver d'oreilles complaisantes. Le Kommandant ne voulut rien entendre : « il y avait bien en ville d'autres locaux disponibles, mais c'est à la Cathédrale qu'on mettrait les blessés, par ordre supérieur. »

De gré ou de force, il fallait en prendre son parti. D'ailleurs, les réquisitions de fourrages, étaient notifiées. Les voitures ne tardèrent pas à arriver ; et, vers la fin de l'après-midi, une épaisse couche de paille, 15.000 bottes, encombraient et humiliaient nos trois nefs. Les chaises avaient été rangées, empilées, dans le chœur et dans le sanctuaire. (Pl. 4 et 5.)

De fait, tout se borna là. Ils n'eurent pas le temps d'y mettre leurs blessés.

Le soir même, la ville était évacuée. L'avant-garde de l'armée du général Franchet d'Esperey se présentait au faubourg de Vesle, quand les derniers convois des Allemands filaient encore par la route de Vitry, emmenant les otages pour couvrir leur retraite.

[1] Liste des otages : Appendice A, p. 205.

Le lendemain dimanche, pendant que la population faisait fête à nos soldats, on croyait les autres bien loin : ils se terraient à deux pas, sur les collines qui dominent la plaine de Reims au Nord et à l'Est.

Un colonel d'état-major avait dit, le vendredi soir, à son hôte[1] : « *Demain vous entendrez une* « *violente canonnade. Vous aurez probablement* « *la satisfaction morale de revoir vos troupes;* « *mais, derrière Reims, sur les hauteurs, nous* « *tiendrons bon et nous ne vous lâcherons pas.* »

Ils n'ont lâché Reims que le 5 octobre 1918, après 857 jours de bombardement effectif, jusqu'à l'évacuation (24 mars 1918), qui ont fait, dans la population civile, plus d'un millier de victimes, dont près de 300 femmes et au moins une centaine d'enfants[2].

[1] Le Dr Colaneri.

[2] Il y a des divergences dans l'évaluation du nombre des victimes. Elles proviennent de ce fait que certains recensements ne font état que des rapports de police qui enregistraient au jour le jour le chiffre des morts, c'est-à-dire de ceux qui étaient tués sur le coup. J'en ai la liste complète, avec les dates et les noms jusqu'au 14 février 1918 : 712. dont 256 femmes et 90 enfants.

Mais il faut compter aussi tous les blessés qui sont morts dans les hôpitaux ; il y en eut à Reims, à l'hôpital civil, plus de 200. Si l'on tient compte 1° de ceux-là ; 2° des blessés qui mouraient en chemin sur les brancards de la Croix Rouge, que la police avait mentionnés comme blessés et qui n'avaient point à figurer sur les registres d'entrée de l'hôpital : plus de 30 en 1915 ; 3° de ceux qui moururent chez eux et qui furent déclarés directement à l'état civil ; 4° de ceux qui furent évacués, à certains jours, sur Pargny, Epernay et Châlons, on n'exagère pas en parlant d'un millier de victimes dans la population civile.

Dès le lundi, j'avais fait des démarches pour l'enlèvement de la paille. On s'y mettait, le mercredi, lorsque, tout à coup, l'ordre vint de laisser tout en place : ce projet d'ambulance avait été repris par l'autorité militaire française.

Les ruines de Malines et de Louvain donnaient à réfléchir. Un officier supérieur allemand, sur le Parvis, en admirant la Cathédrale, avait laissé échapper une parole grave qui semblait s'apitoyer d'avance sur le désastre. Un journal de Berlin, en termes à peine voilés, avait formulé la menace : il était sage d'aviser. Les Allemands avaient voulu faire de la Cathédrale un paravent pour leurs blessés, pourquoi ne ferait-on pas, de leurs blessés, une sauvegarde pour la Cathédrale ? Une armée ne tire jamais sur ses propres blessés ; du moins on ne l'avait point vu encore.

Le même jour, le 16, dans l'après-midi, très ostensiblement, un par un, sur des civières ou dans des voitures, à découvert, des blessés, une vingtaine, furent amenés, de l'Hôtel-Dieu, à la Cathédrale — d'autres devaient suivre le lendemain [1] — et il n'est pas possible que les Allemands,

[1] Il en vint de la place Belletour (le convoyeur militaire qui faisait ce transport a été tué, dans le trajet, par un obus, avec un de ses blessés) ; — de la rue de l'Université (parmi lesquels de grands blessés) ; — de la maison G.-H. Mumm ; — de la rue des Chapelains ; et, vers le soir, quelques autres de l'Enfant-Jésus. Je n'ai pu savoir s'il nous en était venu d'ailleurs.

renseignés par leurs espions sur les moindres incidents, n'aient pas connu ce transfert le soir même.

Je dis « leurs espions », car d'aucuns ont dit trop haut et répété trop souvent, dans un sens et sur un ton qui nous ont justement froissés, que Reims était « un nid d'espions ».

Qu'il y ait eu à Reims des espions, comme partout, c'est évident. Où n'y en avait-il pas ? Qu'il y en ait eu plus que dans le Centre et dans le Midi, c'est vraisemblable. Mais plus qu'à Paris, plus qu'à Nancy, plus que dans toute autre ville du front : c'est faux.

Les Allemands se vantent d'avoir à leur solde une légion d'espions ; ils en ont donné le chiffre qui équivaut à un corps d'armée. Cette troupe, comme l'autre, est mobilisée ; elle se transporte là où ses services sont utiles ; elle infeste les zones d'opérations et il n'est pas surprenant que, durant ces longs mois de guerre de siège, aux portes de Reims, on ait constaté chez nous sa présence et son action, comme ailleurs, sur tout le front, depuis la Manche jusqu'à la Suisse, depuis la Baltique jusqu'au Danube.

Mais Reims a montré assez de courage, assez de sang-froid et de belle endurance sous le feu de l'ennemi, elle a assez souffert pour qu'on ne suspecte ni la fierté ni la susceptibilité de son patriotisme.

Le samedi 12, sur l'initiative de M. Alexandre Henriot, un grand drapeau de la Croix Rouge avait été déployé sur la tour nord, accolé au drapeau blanc que les Allemands y avaient laissé. Le lendemain 13, quand les troupes françaises firent leur entrée dans la ville, le drapeau blanc fut enlevé et on arbora un drapeau tricolore.

Le grand drapeau de la Croix Rouge était déjà en lambeaux. Sa taille, son poids surtout alourdi par la pluie, offraient trop de prise au vent ; il pendait à terre avec sa hampe cassée.

Il fallait le remplacer. Je finis, non sans peine, par en trouver un, de dimension plus modeste et plus pratique, à l'ambulance de la rue des Chapelains et j'allai l'attacher au paratonnerre, d'un geste que la musique infernale du bombardement rendait un peu fiévreux. A la sacristie, avec une aube et une soutane rouge d'enfant de chœur, M. Thinot, aidé du sacristain, en fabriquait un autre, beaucoup plus vaste que le vent eut bien vite abattu, comme le premier. Enfin M. Andrieux, peu après, en apportait un troisième qui fit pendant au mien et qui résista, avec lui, à toutes les tempêtes.

Ce ne sont donc pas les insignes protecteurs de la Convention de Genève qui ont fait défaut. Un moment il y en eut trois ; et, toujours, il y en eut deux, qui flottaient encore, longtemps après l'incendie, sur les ruines. (Pl. 6.)

Ce jour-là, le 17, pendant les rudes combats de la Pompelle et de Brimont, bien que trois seulement atteignirent la Cathédrale, les obus tombaient dru sur la ville ; et l'insécurité des rues, l'encombrement aussi des hôpitaux militaires où infirmiers et médecins ne suffisaient point à la tâche, n'avaient pas permis d'adjoindre à cette ambulance improvisée les services annexes les plus indispensables : les hommes sur la paille, avec des couvertures, et, c'est tout ! une centaine de blessés, avec un Major allemand blessé lui-même à la tête, un aumônier, l'abbé Prullage, vicaire à Stadtlolm, en Westphalie, deux religieuses et une diaconesse.

Un poste de soldats, à l'extérieur, gardait les portes.

Un Major français fit une apparition, donna quelques ordres. Mais débordé par son propre service, il n'a pu revenir. On ne l'a pas revu.

Des pains étaient réquisitionnés, très loin, à l'extrémité de la ville, au faubourg Cérès, et personne pour aller les chercher.

Vers 1 heure, deux soldats apportèrent, sur leurs épaules, un énorme quartier de cheval qu'ils jetèrent à même au milieu de la nef : « *Le Grand* « *Hôtel*, disaient-ils, *qui avait consenti à prêter* « *ses fourneaux*, *venait de fermer*, *défoncé par une* « *bombe ; ils ne savaient plus à quelle porte frap-* « *per : qu'on s'arrange !* »

Les Petites Sœurs de l'Assomption, pressenties, acceptèrent de faire cuire cette viande. Mais on ne put la leur porter, sous les obus toujours, que vers la fin de l'après-midi ; en sorte que, le soir seulement, et, très tard, les prisonniers prirent leur premier repas.

Vendredi, 18 septembre.

Le service paroissial n'avait point été interrompu. Réflexion faite, nous avions estimé que le meilleur moyen de sauvegarder la Cathédrale et de la faire respecter, c'était d'y rester.

Un grand barrage de toile séparait les nefs du transept, et j'avais réclamé et obtenu le silence pendant les premières heures de la matinée.

Les messes étaient à peine achevées qu'un obus, éventrant une verrière du côté de l'archevêché (Pl. 7), projeta à l'intérieur des blocs de pierre qui tuèrent trois hommes [1] et en blessèrent quinze autres [2].

[1] Le gendarme Rouillac, qui venait à peine d'entrer pour fouiller les prisonniers et vérifier s'ils n'avaient point d'armes, fut écrasé sur place, avec deux Allemands. Son corps transporté à l'ambulance de la rue de l'Université, y brûla le lendemain, dans la salle des morts, avec une douzaine d'autres cadavres de soldats que l'on n'eut par le temps de sortir de la fournaise, pendant l'incendie. Il fallut d'abord sauver les vivants.

[2] Déposition du major Pflugmacker à Berlin, le 9 janvier 1915. (Cf. *Rapport du ministère de la Guerre*, p. 22.)

Ce fut alors, dans le vacarme effrayant des éclatements répétés, sur les combles, dans les contreforts et aux alentours, la panique, l'épouvante parmi ces gisants qui se croyaient perdus.

Car on ne pouvait se faire illusion et les officiers allemands blessés — ils étaient cinq — ne s'y méprirent pas : on visait la Cathédrale !

Affolés de terreur, ceux qui pouvaient se tenir debout erraient éperdus ne sachant où se cacher. Les autres inertes sur leur litière, gémissaient, imploraient, pleuraient.

Où les abriter ?

Je ne voyais pas d'autre refuge pratique que les escaliers des tours. Celui de la tour des cloches, étant donnée la direction du tir, était le plus sûr. On les y empila à la hâte, comme on put.

Les plus valides s'y engouffrèrent en troupeau. Les autres s'y traînaient péniblement, à cloche-pied, sur les genoux, à quatre pattes, à même sur leurs pansements ; les amputés, sur leurs moignons. On aidait les estropiés ; on portait les plus impotents, à peine vêtus ; on les traînait ; on les asseyait à même sur la pierre nue, où ils n'avaient, pour s'étendre, d'autre appui que les arêtes vives des marches. Et, dans cet entassement de misères, le moindre mouvement provoquait un gémissement, car il était impossible de remuer sans heurter quelques membres endoloris.

Une seconde fois, le soir, puis le lendemain matin, il fallut recommencer ce laborieux et lamentable transbordement.

Entre temps, nous montions aux étages supérieurs, pour nous évader un moment de cette angoissante obsession de douleurs et de désastre, pour respirer plus à l'aise, pour contempler, à travers les créneaux, l'autre désastre, celui du dehors, la destruction de la ville.

La sous-préfecture brûlait, avec les maisons Salaire et Fourmon. Notre école de la rue de Sedan, le pensionnat Saint-Symphorien, incendiés de la veille, fumaient encore, ainsi que le peignage des Vieux Anglais et l'usine Lelarge, au delà du boulevard.

Le quartier de l'Hôtel de Ville, la caserne Colbert semblaient être des points de mire. Mais, par moments, on aurait dit que les canonniers allemands, comme des fous, déchargeaient toutes leurs batteries, au hasard, sur la ville.

On suivait, à l'oreille, la direction des obus. On les sentait venir, sournois, menaçants, et, brusquement, éclater tout près, ou bien passer, avec leur sifflement rageur, au-dessus de nos têtes, pour aller faire du malheur un peu plus loin. On repérait, le cœur serré, les points de chute. On constatait la plaie sans avoir vu le coup : un mur

qui s'effondrait, un toit qui crevait, comme une croûte molle sous un choc furieux, invisible ; puis une gerbe de fumée noirâtre, épaisse, pesante qui jaillissait, énorme et puissante, comme du cratère d'un volcan, et le bruit de l'explosion ne nous arrivait que longtemps après.

Nous mettions des noms sur chaque catastrophe, la rue, la maison, anxieux de savoir s'il n'y avait point, sous ces pierres effondrées, du sang, des morts. Et, las de ces émotions violentes, nous redescendions plus tristes vers la désolation d'en bas.

Il y en avait partout. Dans la salle basse, une malade se mourait [1]. On n'avait pas pu la descendre en cave : on l'avait installée là pour qu'elle fût au moins à l'abri. Avec la paille des Allemands, on lui avait fait un lit ; et, près d'elle, avec elle, on priait.

On m'annonce que le maître sonneur, M. Stengel, est blessé mortellement, et sa petite-fille, enfant de douze ans, tuée par un obus qui a fait 13 victimes, mercredi, aux Six Cadrans. Le bilan de la journée d'hier est pire encore : 17 malades tués, d'un seul coup, avec deux infirmières, Mme Fondier et Mlle Germaine Gosse, à l'ambulance de Mme de Sainte-Marie ; 10 hommes et 15 chevaux,

[1] Mlle J. Lardy, fille du sacristain.

place Belletour, où il y avait un cantonnement d'artillerie ; et, ce matin même, à l'ambulance de l'Enfant-Jésus, 4 religieuses tuées et 5 blessées !...

L'après-midi, je voulus sortir, pour visiter l'hôpital des Petites Sœurs, rue du Jard, qu'on m'avait dit touché. Je tournais à peine le coin de l'Archevêché, qu'un obus tombait derrière moi, à l'angle du portail, en face du Lion d'Or. Je revins alors sur mes pas, dans la fumée; et je trouvai, étendu sur les marches du Parvis, un homme tout sanglant, frappé au ventre,

Les soldats de garde, pelotonnés sous leurs sacs, contre la porte, ne l'avait point vu, aveuglés qu'ils étaient par la poussière. Ils m'aidèrent à le transporter dans l'église où le Major le pansa. On l'enleva le soir. Il a dû mourir.

Des blessés venaient d'être atteints encore, quelques-uns par des chutes de pierres qui les avaient assommés, d'autres par des paquets de plombs enchevêtrés, arrachés des verrières, qui leur avaient mis la tête en sang. Plusieurs étaient catholiques : il fallut leur donner l'Extrême-Onction. L'abbé Schimberg, qui venait d'entrer, nous y aida.

C'est à ce moment que le Major, effrayé de la persistance de ce bombardement sauvage, nous supplia de faire des démarches afin d'obtenir qu'un

parlementaire fût envoyé aux lignes allemandes, pour dire aux vandales, ses frères, qu'ils tiraient sur leurs propres soldats.

Mais comment y parvenir, et, à quoi bon !

Ils ne savaient que trop ce qu'ils faisaient. Ce n'est point aux leurs qu'ils en voulaient, c'était à la Cathédrale. Plutôt que de la manquer, ils tuaient des Allemands : leurs blessés ne la protégeaient pas.

Le Major se rendit à l'évidence. Il reconnut notre impuissance et la sienne.

Il avait rédigé une note. Nous en avons pris copie : « Je demande à être envoyé comme parle-« mentaire, afin de faire savoir à l'Armée alle-« mande qu'il y a 200 blessés[1] dans la Cathédrale « et que celle-ci se trouve exposée au feu le plus « violent (allerhüfligsten) de l'artillerie.

« J'espère, par cette démarche, arriver à mettre « fin à la destruction de la splendide Cathédrale et « à la destruction de la ville[2]. »

D[r] Pflugmacker.

[1] Ce chiffre de 200 blessés nous a toujours paru exagéré. Le Major, dans sa déposition officielle, ne parle plus que de 150. A défaut d'un recensement, nous avions voulu faire, M. Thinot et moi, une évaluation globale, pour ne pas nous contredire lorsque les étrangers, les journalistes, nous interrogeaient et nous avions estimé pouvoir dire tout au plus « une centaine. »

[2] « *Ich bitte als Parlementar abgeschikt zù verden ùm dem deutschen Herrn mitteilen zù Können das 200 deutsche Verwùndete*

Nos blessés étaient à l'abri, dans l'escalier de la tour, pour la seconde fois. Je suis revenu avec M. Thinot, près du Saint-Sacrement, « à la Réserve » pour dire notre office. Et, à chaque page, sous l'impression des choses ambiantes, ces mots si vieux du Livre s'illuminaient, prenaient du relief, nous paraissaient tout neufs tant ils s'adaptaient à l'actualité : « *Seigneur, l'étranger a fran-* « *chi nos frontières. Il profane notre Temple,* « *Votre Sanctuaire... Le sang coule à flots, comme* « *l'eau, dans nos plaines... Les morts s'entassent* « *en monceaux; les bras manquent pour les ense-* « *velir... Jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous irrité* « *contre nous?... Ne vous souvenez plus de nos ini-* « *quités passées. Laissez parler votre miséricorde,* « *parce que, vraiment, nous sommes trop malheu-* « *reux !... Secourez-nous, non parce que nous* « *l'avons mérité, du moins pour la gloire de votre* « *nom... Vengez le sang de ceux qui meurent sur* « *les champs de bataille; tenez compte des souf-* « *frances de ceux qu'ils ont emmenés en captivité...* « *Malgré tout, nous sommes toujours votre peuple :* « *Ayez pitié de nous !... Ne vous taisez pas plus*

in der Kathedrale liegen und diese im allerhüfligsten artillerie Feüer liegt.

« *Ich hoffe, damit eine weitere Zerstörung der herrlichen Kathedrale zü verhindern und eine weitere Zerstörung der Stadt.* »

D[r] Pfügmacker.

« *longtemps, car, dans son orgueil, l'ennemi a levé*
« *la tête. Il a ourdi, dans ses conseils, de perfides desseins. Il a dit : « Allons ! Effaçons-le*
« *du rang des nations ; prenons sa place et qu'on*
« *n'en parle plus !* »

« *Ne vous taisez plus, Seigneur ; délivrez-nous*
« *de nos ennemis!*[1] »

A plusieurs reprises, dans le tonnerre des éclatements, les lourds piliers frémirent. On entendit le bruit sourd des coups formidables assénés sur les nefs et amortis par l'étonnante élasticité des voûtes ; puis des écroulements de pierres à donner le frisson ; un surtout qui fit un tel fracas, tout près, à deux pas, que nous crûmes toute cette partie de l'abside effondrée.

Je sortis précipitamment, pour voir : c'était une volée d'arc-boutant, au premier contrefort, qui

[1] *Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam et polluerunt templum sanctum tuum... Effuderunt sanguinem tanquam aquam... ; posuerunt morticina servorum tuorum, et non erat qui sepeliret... Usquequo, Domine, irasceris in finem ?*

Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum. Cito anticipent nos misericordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis.

Adjuva nos, Deus, propter gloriam nominis tui.

Ultio sanguinis servorum tuorum qui effusus est... ; introeat in conspectu tuo gemitus compeditorum!...

Nos autem populus tuus : adjuva nos ! Ne taceas, quoniam inimici extulerunt caput... Super populum tuum malignaverunt consilium et dixerunt : Venite, et disperdamus eos de gente et non numerentur ultra.

Ne taceas, Domine, adjuva nos !

Cf. Off. de Feria VI^a Ps. 78, 80, 82, *passim.*

venait de s'abattre sur la Chapelle de la Vierge, en défonçant le toit.

J'avais eu à peine le temps de constater le fait, que tout à coup, dans cette atmosphère de cataclysme, un homme de haute taille, accourut effaré vers moi, se redressa tragique et s'écria d'une voix forte, les bras levés : « *Il n'y a pas de Dieu !* »

Ce cri arraché, par la violence du scandale, à une âme simple, exaspérée jusqu'à la souffrance, ce cri d'horreur et d'effroi, qui n'a pas voulu être un blasphème, où s'exhalait plutôt l'énergie d'une protestation indignée, d'une révolte en face du sacrilège, ce cri, dans un pareil moment, dans cette rue déserte, avec ce geste, avec ces yeux de colère, avec cette physionomie bouleversée, m'a donné au cœur une commotion.

Quand l'épreuve dépasse une certaine mesure, quand la dose est trop forte et la secousse trop rude, la foi mal éclairée du peuple se trouble ; elle vacille, elle chavire : c'est le scandale des faibles ! Il retombe en malédiction sur ceux qui l'ont provoqué.

Samedi, 19.

Il nous semblait que rien ne pouvait être pire pour la Cathédrale que la journée d'hier et nous appréhendions d'avoir seulement à repasser par les

mêmes chemins, à revivre des heures pareilles.

La nuit n'avait pas été trop mauvaise. Les batteries prussiennes s'étaient réveillées vers 2 heures, pour détruire encore quelque chose, pour faire sournoisement, dans les ténèbres, quelque besogne de malfaisance, quelques ruines, quelques victimes de plus. Puis, à la fin, lassées, elles s'étaient rendormies.

Le matin, le service paroissial se fit comme à l'ordinaire. Les premières messes avaient été assez suivies, mais le vide s'était fait rapidement dans l'église. On entendait, du côté du portail, un vague bruit de pas lents, lourds, que la paille étouffait. Des voix discrètes, brèves montaient, par moments, du fond des nefs. Les blessés, exténués de la veille, dormaient.

Le répit ne fut pas long. Le bombardement recommença avec la messe de 8 heures, violent, furieux, en plein sur la Cathédrale.

Une seule personne assistait à cette messe, qui fut la dernière.

A l'Évangile, je dis à l'enfant qui me la servait : « *Laisse-moi! Va te mettre à l'abri!* » Il me répondit très courageusement : « *J'aime mieux rester.* » Et il tint bon jusqu'au bout.

Cela dura toute la matinée, toute la journée.

Nous avons dû aller à la Place réclamer le pain des blessés ; on attendait une accalmie pour l'apporter.

De nouveau, nous avons rentré les blessés dans la tour, sauf les officiers, — ils étaient cinq — qui se tinrent toujours à l'écart. On sentait qu'il y avait, dans l'armée allemande, un fossé très profond et très large entre chefs et soldats. Blottis dans la paille, derrière les piliers, près de la chaire, ils restaient là, groupés à part, impassibles, sans s'occuper des autres.

Nous avons mangé, très tard, un morceau de pain, tout à même dans l'église ; puis, vers 2 heures, nous nous sommes retirés encore près du Saint-Sacrement, pour prier, en comptant les obus qui s'obstinaient à frapper, comme frappe le bélier, sur les murailles et sur les voûtes, pour défoncer le monument :

19 septembre, premières vêpres de Notre-Dame des Sept Douleurs !

Quel à propos ! La même détresse qui pleurait dans notre âme, gémissait et pleurait d'un bout à l'autre de l'office, pour se mettre à l'unisson de la détresse de Marie au Calvaire. Point n'était besoin de s'abstraire de sa propre misère pour compatir à celle de l'*Addoloràta !*

« *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et*
« *videte !* » « O vous qui passez aujourd'hui par
« nos rues, regardez et dites s'il y a pire douleur
« que la mienne ! »

C'était, en ce moment, la plainte de Notre-Dame de Reims ; et le Psalmiste lui prêtait les accents éplorés de la Fille de Sion pour crier vers Dieu sa prière : « Pourquoi ce délaissement, ô mon Dieu ? « *quare oblitus es mei*, alors que l'ennemi m'ac- « cable, sans répit, tout le long du jour et que mes « os se brisent sous ses coups, *dum confringuntur* « *ossa mea ?* car ils sont nombreux ces soldats qui « s'acharnent après moi, *quoniam multi belluntur* « *adversum me ;* ils m'encerclent comme une « meute de chiens, *quoniam circumdederunt me* « *canes multi* ».

« Ils m'ont mise dans un tel état que le monde « scandalisé me dit : « Où donc est ton Dieu ? »

« Mais toi, Seigneur, *sed tu*, *Domine*, *usque* « *quo ?* jusqu'où les laisseras-tu aller ? »

Et Jérémie, dans les leçons de Matines, s'apitoyait : « La voilà donc cette création de beauté, « *perfecti decoris*, dont la vue était un ravisse- « ment pour toute la terre ! Ses ennemis ont déli- « béré sur son sort ; ils ont dit en grinçant des « dents, *fremuerunt dentibus et dixerunt :* « Nous « n'en laisserons rien, *devorabimus !* »

Et l'imploration se faisait plus pressante, à la reprise des psaumes :

« O mon Dieu, nos pères, aux heures critiques, « mettaient en toi leur espoir et tu les sauvais. Ils « criaient vers toi, sans être confondus jamais.

« Alors, Seigneur, à moi non plus, ne refuse pas « ton secours ; prends ma défense : *ad defensio-* « *nem meam conspice !*

« O vous qui passez aujourd'hui par nos rues, « regardez et dites s'il y a pire douleur que la « mienne ! *O vos omnes qui transitis per viam :* « *attendite et videte !* »

Le carillon sonnait ces heures lugubres, comme il avait sonné les autres, sans plus se presser qu'aux jours de fêtes. Il jetait, dans la tourmente, sa prière, l'hymne du temps.

En septembre, ce devait être l'*Iste Confessor :* mais, dans le désarroi de la guerre, les cylindres n'avaient point été changés et c'était encore, depuis l'Assomption, l'*Ave Maris stella !* Il voulait mourir en saluant Notre-Dame !

Il égrenait avec sérénité ses notes claires, comme un apaisement qui tomberait du ciel sur nos désolations, comme un appel, une invite à la confiance, pour que les yeux embrumés de larmes se lèvent vers Dieu, Là-Haut ; pour que les âmes accablées sous l'épreuve se redressent et fassent écho quand même à ce *Sursum Corda !*

Ce cantique angélique mêlé à cette tempête d'enfer, en accentuait la brutalité. On avait l'impression d'une puissance hostile, tenace, têtue, qui s'obstinait, dans une lutte sans merci, à mettre le

temple à bas. Les obus mordaient la pierre, défonçaient les murs, crevaient les toits, saccageaient statues, pinacles, clochetons et contreforts. Mais les meurtrissures n'étaient pas assez profondes, ni les plaies assez larges ; le monument n'était pas entamé dans sa masse ; l'effort du canon n'y suffisait pas. Les monstrueux obusiers de 420 n'étaient pas là. La noble mutilée restait debout, plus fière, plus majestueuse que jamais sous la rafale. Elle aussi, s'obstinait à ne pas mourir. Alors, dans leur rage stupide et sacrilège, avec l'ouragan de fer, ils déchaînèrent l'ouragan de feu, pour l'achever.

Il pouvait être trois heures, ou trois heures et quart, quand on vint nous dire qu'il y avait de la fumée dans l'échafaudage de la tour nord. Sans perdre une minute, nous nous sommes précipités dehors, rue Robert-de-Coucy, pour voir, pour examiner, pour nous rendre compte. Il n'y avait pas à douter, l'échafaudage s'enflammait à mi-hauteur environ, sur le revers de la tour, en face de la rue du Trésor.

En temps ordinaire, les pompiers dont le dévouement, en ces jours sinistres, fut admirable, l'adjudant Elloire à leur tête, auraient eu vite raison de ce commencement d'incendie ; mais déjà le feu prenait dans divers quartiers de la ville : les bras, les pompes, l'eau, tout manquait.

Dans l'espoir que peut-être nous y pourrions quelque chose, nous avons voulu monter, M. Thinot et moi.

Quatre étages au moins flambaient par le milieu, quatre brasiers circulaires, superposés, marquant vraisemblablement la trouée d'une bombe. (Pl. 8.)

Nous avons essayé d'arracher ces lourds madriers, mais sans y réussir. Nous avons appelé, sans nous faire entendre !

Les obus éclataient sur tous les points de la ville.

Le carillon sonna la demie et répéta, comme un glas, sa courte imploration : « *In manus tuas*, « *Domine*, *commendo spiritum meum* ! »

Nous pensions que l'échafaudage allait brûler, s'effondrer et que ce serait tout ; nous l'espérions, du moins. S'il n'y avait pas eu de la paille, et tant de paille, dans la Cathédrale, nous n'aurions pas redouté une catastrophe à l'intérieur.

Mais, il suffisait d'une étincelle !

Nous redescendîmes alors pour conjurer, s'il était possible, le péril. Les vitraux sûrement allaient éclater et les blessés brûleraient avec la paille.

On se mit à la besogne pour rejeter la paille dehors, dans le chantier. Quelques prisonniers nous y aidèrent. M. Andrieux, qui parle allemand, dirigea l'opération.

Les flammèches entraient déjà par les trous des verrières. On les surveillait. On les saisissait au vol, une par une. On les étouffait sur place.

Mais, dehors, l'incendie montait toujours. Il avançait. Il gagnait la façade. On le sentait venir. On devinait son approche aux teintes plus rouges et comme injectées de sang, qui s'avivaient dans les verrières du portail.

On entendit bientôt un claquement sec : la moitié de la Grande Rose éclatait, et une fumée épaisse s'engouffra par la brèche. Et voici que doucement un rayon de soleil, le seul qu'on ait vu dans cette journée de brume et de pluie, filtra par la plaie béante, s'allongea lentement à travers la nef jusqu'au Sanctuaire, caressa l'autel, s'y reposa un moment et disparut.

L'effort des hommes est impuissant : Nous sommes débordés !

Les voûtes tremblent encore sous les obus.

Tout à coup, avec un grondement effroyable, un bruit d'effondrement, d'écroulement, l'échafaudage s'abattit sur le Parvis et des papillons de feu voltigèrent en tourbillons sous les voûtes.

Il n'y avait plus une minute à perdre. Il fallut aviser au sauvetage des blessés. Je donnai l'ordre de les grouper tous sous l'orgue et dans l'abside.

On revit cette pitoyable mobilisation d'invalides,

d'estropiés, de perclus, d'amputés, qui nous interrogeaient avec de grands yeux d'épouvante, qui tremblaient, qui se hâtaient douloureusement, en geignant, en pleurant, en saignant, vers le transept nord. On porta les uns, on traîna les autres ; on enleva sur un brancard ceux qui ne pouvaient se mouvoir.

Une fois les hommes hors du champ de paille, loin des nefs menacées, je crus prudent de mettre le Saint-Sacrement en sûreté. Sans rien dire, je l'emportai, — quatre ciboires — chez les Religieuses de l'Adoration Réparatrice, d'où, une demi-heure plus tard, une moniale, la Prieure, dut l'enlever, pour le porter plus loin, parce que son couvent brûlait.

A peine rentré dans la Cathédrale, je vis avec stupeur des lueurs d'incendie à l'abside, les verrières resplendissantes, embrasées.

Sans pouvoir m'expliquer comment cela s'était fait, sans prendre le temps d'y réfléchir, j'eus la sensation très nette de l'irrémédiable catastrophe : le feu avait pris dans les combles, tout était perdu !

Je criai alors à M. Andrieux, à M. Thinot, à M. Divoir, qui arrivait : « *Sauvons le Trésor !* »

Pendant que l'on forçait les portes des armoires, je courus dehors pour trouver des bras. Quelques braves ouvriers dont je voudrais pouvoir dire les

noms, répondirent à mon appel, et tout le Trésor, la Sainte-Ampoule, le Calice de saint Rémy, le Reliquaire de la Sainte-Épine, les vieilles châsses du Moyen Age, le Vaisseau de sainte Ursule, la Chapelle de saint J.-B. de la Salle, les ornements du Sacre, tout fut rapidement mis en lieu sûr.

Déjà les flammes dévorent le chevet; elles escaladent « le clocher à l'ange » ; elles entament les grands combles ; elles rongent partout les hautes lames de plomb de la toiture qui, peu à peu, s'évanouissent et mettent à nu « la forêt », l'énorme charpente dont l'ossature se détache, à travers la dentelle des galeries, comme un prodigieux squelette de feu.

On entend la chute des cloches.

Quelques minces filets de plomb coulent dans les chêneaux, crachés par les gargouilles ; ils s'égouttent en larmes pesantes, qui viennent s'écraser sur les glacis des étages inférieurs et rejaillissent en menue poussière ; et ces éclaboussures mêlées aux flammèches qui volètent partout, dans la fumée, dans l'air embrasé, nous picotent la figure et les mains pendant que nous traversons la cour avec nos précieux fardeaux.

J'estime qu'entre notre ascension dans les échafaudages et le moment où l'incendie éclata partout, il ne s'est guère passé plus d'une heure.

Qu'il y ait eu plusieurs foyers d'incendie, le bon sens, à défaut d'autre preuve, ne nous permettrait pas d'en douter. La Cathédrale brûlait par les deux bouts, que le milieu était encore intact. (Pl. 9.)

Ce n'est pas l'échafaudage qui a mis le feu aux combles.

D'ailleurs, les témoins ne manquent pas[1]. Ils observaient, de points très différents, l'œil rivé à la lunette. Ils ont vu une nouvelle bombe tomber au chevet d'abord et les flammes jaillir; puis deux autres sur le toit de la nef centrale, versant nord et versant sud. Ils ont noté chacun leurs observations : elles concordent. En sorte qu'il y aurait eu, en comptant l'échafaudage, quatre foyers distincts d'incendie.

Enfin nous avons la preuve brutale, l'irrécusable document, des photographies où s'avère le fait sans contestation possible.

Et ils ne peuvent plus, cette fois, dissimuler sous l'équivoque leur malfaisance, en parlant d'accident. Ils ne peuvent pas se retrancher derrière la fatalité. Car, au lieu de s'arrêter surpris, honteux, devant la flambée de l'échafaudage, ils ont récidivé, ils ont frappé encore, une fois, deux fois,

[1] Tout un groupe d'officiers, un religieux, le P. Etienne ; trois médecins, les docteurs Gerbet (de Rouen), Raoult (de Vernon) et Legrand ; un magistrat, M. Bauduin de Bunier, M. Speneux, commissaire de police, M. Poirier, de la maison Pommery, M. Huart, gardien du musée, etc.

trois fois, comme on frappe, comme ils frappent, sur le champ de bataille, un blessé pour l'achever.

La Cathédrale a été bombardée et incendiée par des batterie de la 7e armée, sous le commandement du général Josias von Heeringen.

De l'incident qui suivit, je préférerais ne rien dire; mais puisqu'on en a parlé, qu'on en parle encore et pas toujours avec exactitude, voici :

J'avais accompagné les hommes qui transportaient le Trésor, pour voir où on l'avait mis, comment on l'avait installé, s'il était à l'abri de l'incendie et des bombes, et je regagnais l'église lentement, sans trop savoir ce que j'allais y faire, navré, accablé de douleur et d'impuissance, en longeant l'ancien Archevêché qui brûlait, le couvent d'à côté qui s'allumait, des rues entières où l'incendie commençait à mordre, tout un quartier qui allait s'embraser derrière la Cathédrale en feu [1].

On n'entendait que le crépitement, le ronflement des flammes, comme un bruit de tempête, là-haut, là-bas, devant, derrière, plus loin, partout. J'avais l'impression d'être seul : dans la rue du Cloître, personne; personne, non plus, dans la rue Robert-

[1] D'après le rapport officiel du service de la voirie, les ravages de l'incendie des 18 et 19 septembre représentent, pour toute la ville, une superficie de 14 hectares, dont 8 d'un seul tenant, « le quartier de la laine », derrière la Cathédrale.

de-Coucy. Mais, en approchant, j'aperçus tout à coup, barrant la rue du Préau, face au petit portail, des soldats alignés, genou-terre, fusil en joue.

Tout d'abord, je ne me rendis pas compte de ce qui se passait. Mais la porte s'entr'ouvrit un instant et je vis, massés dans le tambour, les blessés !

Je fus forcé de comprendre : ils n'étaient pas sortis et on ne les laissait pas sortir ! Derrière eux, le feu ; devant eux, des fusils !

Je criai au sergent :

— Malheureux, qu'allez-vous faire ?

— Nous avons des ordres.

— Ça n'est pas possible. Il y a méprise. On n'avait pas prévu ce qui vient d'arriver. Il faut qu'ils sortent ! Vous ne tirerez pas sur des blessés désarmés, fussent-ils Allemands ! Sur le champ de bataille, c'est la guerre ! Mais ici, ce serait un crime !

— Nous y sommes obligés. C'est la consigne !

Pendant quatre ou cinq minutes, nous avons ainsi discuté, dans le bruit de l'incendie et du bombardement ; et comme ils n'en voulaient pas démordre, et qu'un attroupement s'était déjà formé autour des soldats pour les exciter, j'ai dit, en me plaçant devant la porte : « *Eh bien, vous commencerez par moi !* »

Tirer sur un prisonnier qui s'évade, c'est l'im-

pitoyable consigne. Mais ce n'était pas le cas. Il ne s'agissait pas d'évasion ; les soldats se méprenaient, sinon sur le principe, du moins sur l'application immédiate. J'en eus depuis la certitude.

La situation était délicate pour un simple sergent. Une consigne ne se discute pas. Il n'osait la plier aux circonstances. Il n'avait pas le temps d'en référer à ses chefs. Et pourtant, il fallait aviser, et, tout de suite; car nous ignorions ce qui se passait dans la Cathédrale et nous croyions le péril imminent.

Je m'interposai donc pour amener une transaction, pour essayer de sortir de l'impasse, sans compromettre personne.

Mais je dus parlementer encore avant d'aboutir à une entente.

Sur la promesse formelle que pas un ne tenterait de s'échapper, car je répondais pour tous, on conduirait, sous escorte, les blessés à l'Hôtel de Ville, pour les remettre à l'autorité militaire.

L'engagement fut pris, par l'intermédiaire d'un des officiers allemands qui parlait français, et, enfin, les fusils se relevèrent.

Alors, précédé par moi et encadré par les soldats, le pitoyable cortège se mit en marche. Plusieurs avaient ramassé les balais, des bâtons, des planches, pour s'en faire des béquilles ; quelques-uns étaient portés sur des civières.

Mais, entre temps, la foule s'était amassée. Cette apparition, dans ce cadre, à la lueur de la Cathédrale en feu, l'exaspéra. Elle ne vit plus, dans ces blessés, que des Allemands, l'Allemagne elle-même, l'Allemagne maudite qui, tout à coup, surgissait devant elle, dans l'acte même du crime; et, à pleine bouche, le poing tendu, elle lui cria sa haine et son mépris, réclamant la vengeance et la mort.

Parmi les plus exaltés, quelques-uns ressemblaient singulièrement à ces flâneurs de rues, inconscients, qui plaisantaient, la semaine d'avant, avec les Allemands, sur nos places publiques et dont l'attitude nous avait écœurés.

J'eus beau faire appel, non pas à la charité chrétienne : on ne m'eût pas compris, mais au bon sens, à ce fonds de générosité et de loyauté qui vibre si facilement au cœur du peuple, au sentiment patriotique, en expliquant que l'abominable forfait, qui venait d'être commis par l'Allemagne, allait soulever demain l'indignation du monde entier et que ce serait exposer la France à la même réprobation que d'y répondre par une lâcheté, par un autre crime; j'eus beau dire que j'étais plus atteint, plus indigné qu'eux tous et qu'en protégeant ces blessés, je songeais à l'honneur de mon pays : rien n'y fit.

M. Thinot m'avait rejoint; puis M. Andrieux.

Je les voyais, je les entendais, dans d'autres groupes, qui tentaient, avec moi et sans plus de succès, d'apaiser cette tempête que chaque afflux de peuple, de minute en minute, renforçait.

Nous ne comprenions que trop la fureur de cette foule. Sa colère, certes, était fondée, d'une certaine façon, dans une certaine mesure. Elle avait des excuses : l'heure était tragique ; les têtes étaient montées, les nerfs tendus par les terribles émotions de cette journée, par l'horreur même du sinistre, par la souffrance aiguë, amère qui tout à coup avait mordu ce peuple au cœur, à la vue de sa Cathédrale qui agonisait ! Il l'aimait tant, sans s'en rendre bien compte ! Il en était si fier !

La foule est impulsive ; elle ne raisonne pas ; elle ne veut rien entendre ; elle est brutale, sans pitié ! Elle va, elle frappe, quitte à s'apitoyer après, tout de suite, jusqu'aux larmes, quand le malheur est fait.

Nous n'avions pas encore gagné la Cour-Chapitre, que nous étions débordés.

Un capitaine de dragons passait à cheval ; je le priai d'intervenir : « *Jamais*, dit-il, *vous n'arriverez* « *à l'Hôtel de Ville. Il faut y renoncer !* » Et il prit sur lui de faire ouvrir l'Imprimerie coopérative, pour y enfermer les Allemands.

Je les croyais tous sauvés, ce soir-là. Mais, le

lendemain, en rentrant dans la Cathédrale, où les débris de l'incendie fumaient encore, nous en avons trouvé trois, brûlés sur place, tordus sous la douleur, avec, sur la face, l'expression figée d'une suprême vision d'épouvante et d'angoisse. (Pl. 10.)

J'en vois un surtout, qu'à grand'peine, nous avions installé, l'abbé Andrieux et moi, sur un brancard. Nous l'avions confié, pour répondre à l'appel désespéré d'un autre, à deux Allemands qui l'emportaient : surpris sans doute par le feu, ils l'ont laissé ! Et, pourtant, il n'y avait que quatre pas à faire !

Je n'ai pas été témoin de ce qui s'est passé de l'autre côté, sur le Parvis : je n'en puis rien dire.

On a raconté et répété partout que les blessés avaient été évacués par le grand portail. On l'a écrit dans les journaux, en de graves revues, jusque dans des livres. Des photographies habilement truquées, des tableaux fantaisistes, ont représenté la scène.

La vérité, c'est *qu'aucun blessé n'est sorti par le grand portail*, parce que le feu en interdisait l'accès des deux côtés : au dehors, devant les deux portes qui, à la rigueur, auraient pu s'ouvrir et qui finirent par brûler, les bois de l'échafaudage se consumaient en un brasier d'enfer ; à l'intérieur, la paille flambait, et, précisément, contre ces deux

mêmes portes, plus violemment que partout ailleurs, à cause d'une meule en réserve qui n'avait pas été épandue.

D'ailleurs, eût-il été possible, qu'il n'y avait personne pour opérer ce sauvetage aussi dangereux qu'inutile, puisque l'incendie laissait libre l'autre porte, rue Robert-de-Coucy, et que les blessés étaient massés sous le grand orgue, au transept.

Il est tout naturel que l'idée soit venue à plusieurs de chercher un abri dans le chantier ; car, pendant ces trois jours, sous la surveillance des soldats, cette cour servit d'annexe nécessaire à l'ambulance. Que quelques-uns, attardés dans la nef et surpris par la flambée de la paille, aient été forcés de s'y réfugier, c'est certain, puisqu'on en a retrouvé plusieurs, quelques jours plus tard, sous les décombres des hangars incendiés (Pl. 11) et quelques-uns encore au mois d'avril, lorsqu'on déblaya le chantier.

Ceux-là, à même dans le brasier, calcinés jusqu'aux os, n'avaient plus forme humaine.

Le *Rapport sur le bombardement de la Cathédrale*, publié à Berlin, en 1915, par les soins du ministère de la Guerre [1], laisse entendre que les blessés allemands auraient été massacrés, dans les

[1] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims.* Kriegsministerium, Berlin, 1915.

cours de l'Archevêché, par la troupe et par la foule, en sorte que « *à peine une partie fut sauvée* ».

L'énormité même de cette accusation suffirait à en faire justice. Elle se heurte à un argument de bon sens.

Est-il vraisemblable qu'une scène pareille dont la foule non seulement aurait été témoin, mais où elle aurait eu rôle actif, ait pu se passer sans que nous l'ayons appris, nous autres, dès le lendemain, sans que la Ville l'ait su, sans que l'opinion s'en soit émue[1], sans que les traces subsistent, sans que les cadavres en témoignent ?

Or, il est de notoriété publique à Reims, que, sauf les victimes de l'incendie, « les blessés allemands ont été sauvés ».

Personne ne conteste que, rue Libergier, rue Trudaine, aux abords du Parvis, il y eut la même effervescence de la foule, des cris, des injures et des menaces. Cela, on nous l'a bien dit. Mais, de ce côté, la foule exaspérée était tenue à distance par l'incendie ; elle n'était pas en contact avec les

[1] L'opinion, elle est tout entière dans cette réflexion que me fit, deux jours après, en m'abordant, en pleine rue, un franc-maçon notoire, ancien vénérable de la Loge, militant de l'anti-cléricalisme : « ... *Vous avez empêché un malheur. Si on les avait tués,* « *nous n'en serions pas fiers, aujourd'hui. Tout de même, vous* « *avez bien fait.* » Et il ajouta en me tendant la main : « *Mais il* « *n'y avait qu'un prêtre qui pouvait faire ça.* »

Je note le propos pour sa valeur documentaire.

Allemands. Ceux qu'elle a vus de près, ce sont ceux que l'on a conduits, plus tard, mais trop tôt encore, et non sans peine, avec l'aumônier, dans les bâtiments de l'ancien séminaire, au nouveau musée, rue Chanzy.

Qu'il y ait eu autre chose que des malédictions, c'est certain : il y eut des coups de fusil, du fait de soldats isolés, hors d'eux-mêmes, de ces impulsifs que les catastrophes affolent et qui ne raisonnent plus : cela encore on me l'a raconté. On en parlait sans mystère, le lendemain, les jours suivants. Mais on savait à quoi s'en tenir sur les résultats.

Les esprits les plus échauffés, les énergumènes de la veille, étaient rassis et se félicitaient qu'on fût sorti de la crise sans avoir à déplorer, sur notre malheur, cette honte.

C'est déjà trop qu'il y ait eu, outre les malheureux qui périrent dans le feu, un mort, un tué, dont nous avons trouvé le cadavre, le dimanche matin, dans le chantier. M. Thinot qui photographiait tout, avec un souci de documentation que nous jugions excessif, l'a photographié (Pl. 11) ; s'il y en avait eu d'autres, il les aurait photographiés tous.

Les dépositions recueillies à Berlin, en janvier 1915, parlent de fusillades à bout portant, de

massacres, de torrents de sang, de scènes sauvages dont le chantier aurait été le théâtre ce soir-là.

N'ayant rien vu, je ne puis apporter ici un témoignage direct et personnel, ni rien dire de plus que ce que l'on m'a dit. Mais j'affirme que l'aspect des lieux, le lendemain matin, ne répondait pas le moins du monde à ces visions sanglantes.

Il faut croire que « dans cet enfer », comme ils disent — et c'en était un, avec le feu, les clameurs et les coups de fusil — leurs yeux agrandis par l'épouvante ont vu plus d'horreurs encore qu'en réalité il n'y en avait[1].

Dans la nuit du 19 au 20, l'aumônier de la 52e division, M. Debeauvais, aidé d'infirmiers et de soldats, procéda au transfert des rescapés de la Cathédrale. Il les conduisit aux ambulances de la rue Martin-Peller, d'où ils furent ensuite évacués sur l'arrière, par la gare de Muizon. Et l'aumônier de l'ambulance III de la 52e division, qui les reçut

[1] Le principal témoin à charge, dans cette affaire, est l'aumônier Prullage; et, à l'entendre, il dépose comme témoin oculaire (Cf. Rapport-Annexe v. p. 23). Or, après avoir déclaré qu'il était de ceux qui se sont réfugiés sous les hangars du chantier et qui ne sont pas rentrés dans la cathédrale (p. 29) il raconte par le menu, non seulement tout ce qui s'est passé à l'intérieur, mais encore les scènes de la rue du Préau et de la cour du Chapitre, de l'autre côté.

Il en dit assurément plus que ses yeux n'ont pu en voir ; et ce n'est point cela, on l'avouera, qui donne du poids à sa déposition.

dans son service, m'a écrit qu'ils étaient 124. Or, si l'on ajoute à ceux-là les victimes de l'incendie d'abord (Pl. 12), puis les 4 ou 5, pour le moins, que les Allemands eux-mêmes ont tués par le bombardement[1], on est bien près du chiffre global de 150 donné par le major.

Que penser alors de cette phrase du Rapport officiel : « A peine une partie fut sauvée[2] ».

Les deux religieuses et l'infirmière protestante, Alvine Ehlert, avaient pu gagner, le samedi soir, la maison d'abord de M. Andrieux, puis la clinique du Dr Lardenois et les caves Rœderer. M. Debeauvais vint les y chercher, le lundi, pour les ramener avec les autres, rue Martin-Peller.

La diaconesse qui avait fait, comme infirmière, toute la campagne des Balkans, en 1912, a déclaré, pendant le trajet, m'a-t-on dit, qu'elle y avait vu des choses « horribles », mais que « ce n'était rien « à côté des horreurs dont elle était témoin au « cours de la guerre actuelle ».

Les rapports officiels sur les atrocités commises par les Allemands en Belgique, en Alsace et en France, expliquent, illustrent et justifient son témoignage.

[1] Cf. p. 29 et 33.

[2] La S. Alvine Ehlert, dont la déposition figure au Rapport (p. 20), a déclaré que, d'après ce qu'elle a entendu dire lorsqu'elle eut rejoint les autres : « *Quelques* blessés ont été tués. »

L'aspect de la ville en feu, au soir de cette journée sinistre du 19, défie toute description.

Quand le malheur atteint ces proportions, ni la plume, ni le pinceau ne sauraient l'égaler. On souffre réellement « au delà de ce que l'on peut dire ». Il semble que les fibres du cœur se tordent, se tendent à se rompre; et, à cette angoisse morale, s'ajoute une sensation lourde d'indicible lassitude.

Pourtant, les yeux et la pensée s'arrachent à ces spectacles de misère, pour revenir d'instinct à Notre-Dame. Et les malheureux que le fléau, rue par rue, chasse de chez eux, qui s'en vont éperdus, éplorés, vers la nuit, les mains vides, chercher un gîte, un abri, au loin, oublient un moment leur détresse en passant devant elle. Ils s'arrêtent, la contemplent longuement et trouvent des larmes plus brûlantes et plus amères, pour compatir à son agonie.

Là-haut, en effet, l'œuvre de mort s'achève.

Une épaisse fumée, refoulée par un vent de N.-O., s'étend jusqu'à Saint-Rémi. (Pl. 13.)

Le clocher à l'Ange longtemps a résisté. On l'a vu osciller, comme s'il hésitait, cherchant une place où se coucher pour mourir, puis s'affaisser, s'incliner, et, tout à coup, tomber vers le Palais des Archevêques.

Le Carillon a disparu, avec les toits.

Et, dans ce vide immense, où « la forêt » se

consume (Pl. 14), l'œil s'obstine à chercher, à travers les remous de l'incendie, les lignes familières, les formes accoutumées du monument.

On dirait que les tours, au-dessus de cette terrasse nue, se sont démesurément allongées.

Aux extrémités du transept, les pignons sont restés debout. Rien ne les soutient plus. Ils se découpent, sur le ciel, minces et frêles, dans un équilibre vertigineux. Il semblerait qu'un souffle va les abattre, qu'une main d'enfant les renverserait.

Sans doute les Anges Gardiens de Notre-Dame ont veillé sur ces deux grands panneaux de pierre, qui rappellent les scènes les plus glorieuses de la vie de Marie : l'heure bénie où Dieu s'abaissa jusqu'à Elle, dans l'ineffable sourire de l'Annonciation ; l'heure radieuse où Elle monta jusqu'à Dieu, dans l'apothéose de son Assomption.

Ce soir-là, un officier aviateur, le commandant Capitrel, regagnant son cantonnement, survola, du Nord au Sud, à 2.000 mètres, la Cathédrale[1] et il vit un spectacle que nul autre que lui n'a pu voir.

Alors que d'en bas, nos yeux ne découvraient

[1] Le commandant Capitrel était passé déjà quelques heures auparavant, pendant l'incendie, et il a constaté, lui aussi, que l'abside a pris feu avant le grand toit de la nef ; il a vu la cathédrale « brûler par les deux bouts ». Il a noté encore que la place du Parvis était déserte.

plus rien, là-haut, sur les combles, dans l'encaissement des voûtes, l'incendie apaisé, brasier muet sans flammes, ni fumée, rougeoyait; et cette fournaise, aux contours nets dessinés par la nef et le transept, formait, étendue sur la ville, une immense croix de feu, la Croix de rédemption : le désastre, face au ciel, se muait en signe d'espérance[1] ! (Pl. 15.)

Plus tard, quand, des tours au chevet, l'holocauste fut consommé, longtemps encore on vit ardre et luire dans les ténèbres, une braise énorme qu'on aurait crue suspendue dans les airs.

C'était le Sagittaire, bloc d'acajou massif, cerclé de fer et fiché sur le pignon, qui brûlait.

Ce fut donc là, entre ciel et terre, à la fine pointe du gable de l'Assomption, que le feu jeta, dans la nuit, sa dernière lueur !

[1] « *Le spectacle était grandiose et terrifiant,* écrit le commandant... *Il m'avait été donné d'avoir, en avion, des visions impressionnantes : l'incendie de Dinant, à l'aube du 20 août; ceux des villages et des petites cités de la Sambre ; j'avais, au crépuscule du 13 septembre, contemplé les foyers qui illuminaient les champs de bataille, de l'Oise jusqu'à l'Argonne, et dont j'avais respiré l'âcre fumée à 2 500 mètres d'altitude ; leur tragique horreur m'avait fait frémir de colère : aucun de ces spectacles ne m'avait ému tristement comme cette énorme croix ardente, dans une auréole flamboyante, croix de martyre et d'espérance, qui, invisible d'en bas, s'offrait ce soir-là, au ciel seul !* »

CHAPITRE III

LEURS MENSONGES

Ils ont fait du mensonge une arme de guerre, un élément de la défense nationale. Ils pourraient redire avec les potentats païens que fustige Isaïe, au chapitre des Malédictions : « Nous avons « compté, spéculé sur le mensonge, *Posuimus* « *mendacium spem nostram !*[1] » Ils ont menti comme jamais on n'avait menti encore. Ils ont menti partout, à propos de tout, avec un aplomb, une désinvolture qui en imposaient au monde entier.

Ils s'en font gloire : « On dit que nous men- « tons. Oui, nous mentons. Nous mentirons en- « core, et, quand les temps seront meilleurs, « nous ne mentirons plus ![2] »

Où et quand n'ont-ils pas menti ?

Ils ont menti à leurs populations, à leurs propres

[1] *Is.* XXVIII, 15.

[2] Cité par le *Strassburger Post*.

soldats. Ils ont égaré l'opinion dans les pays neutres. Ils ont trompé le Pape. Ils auraient trompé Dieu, s'ils l'avaient pu, en accouplant leur *Gott mit uns !* à leurs iniquités.

Le grand ami de Frédéric II, Voltaire, qui a fait l'apologie du mensonge, n'a pas, chez eux, perdu son temps.

Jules César les avait déjà connus « *perfides et menteurs* » ; et un vieil historien du premier siècle déclare qu'ils ont « *le mensonge dans le sang* »[1].

A les entendre, c'est nous qui les avons provoqués en allant bombarder Nuremberg[2] ! S'ils ont envahi la Belgique, c'est parce que, avant eux, nous aurions forcé les frontières belges[3]. S'ils sont

[1] *Perfidia et simulatione usi Germani* (Cæs. Bell. Gall. IV, 13). — « *Natum mendacio genus* » (Velleius Paterculus.

[2] L'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schoen, a déclaré, le 3 août 1914, au Gouvernement, dans un texte officiel, que des aviateurs français, violant la frontière, avaient détruit des voies ferrées entre Carlsruhe et Nuremberg et que ce fait avait déclenché la guerre ; le Chancelier l'a affirmé le lendemain au Reichstag. Et il a fallu attendre jusqu'au 13 avril 1916, pour obtenir un démenti que le commandement militaire de Nuremberg a été contraint de donner parce que jamais rien de pareil n'avait eu lieu. (Cf. L. Barthou, Discours à Genève, 26 juillet 1916).

[3] Tous les gouvernements en cause ont publié les pièces diplomatiques relatives à cette grave question des responsabilités de la guerre. Mais, tandis que notre Livre jaune contient 159 documents, le Livre bleu anglais 160, le Livre gris des Belges 83, le Livre orange de la Russie 76, on est pour le moins surpris de voir que le Livre blanc de l'Allemagne n'en produit que 28 ; et, comme tous ces documents s'appuient nécessairement les uns sur les autres, s'enchaînent, s'appellent et se répondent, s'expliquent et se contrôlent les uns par les autres, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a

durs avec nos prisonniers, c'est que nous maltraiterions les leurs ! S'ils nous ont empoisonnés de leurs gaz asphyxiants, c'est malgré eux, parce que depuis longtemps nous nous en servions nous-mêmes ![1] S'ils ont parfois torpillé quelques bateaux-hôpitaux, c'est contraints et forcés, parce que ces bateaux transportaient des combattants !

A Louvain, à Malines, ailleurs encore, vingt fois, quand l'envie leur a pris de saccager une ville, ils ont dit que des civils avaient tiré sur eux ! A Reims, ils ont prétendu qu'on avait fait de la Cathédrale une forteresse : des troupes dedans, des canons dessus, des mitrailleuses, postes militaires, parc à munitions, signaux lumineux, que sais-je encore !

Ce mensonge de Reims serait particulièrement cynique et vil, si la destruction de la Cathédrale avait été résolue d'avance.

Y a-t-il eu préméditation ?

Si les preuves péremptoires nous manquent pour l'établir, nous avons du moins pour le penser, des présomptions.

A quel moment, dans quelles circonstances l'ont-ils condamnée ? Quel mobile les y a poussés ?

eu, de la part de l'Allemagne, réticences et dissimulation, adroite sélection et suppressions intéressées.

[1] Réponse de l'Allemagne au Comité international de la Croix-Rouge, septembre 1918.

Ceux-là seuls qui ont décidé le forfait pourraient nous l'apprendre. Ils ne s'en sont point vantés encore. Le prétexte, ils l'ont dit ; mais la raison ?

A qui fera-t-on croire pourtant, qu'un obscur commandant de batterie, ni même un officier supérieur, ait pu prendre l'initiative d'un acte pareil, sans être publiquement brisé et désavoué le lendemain si son geste avait contredit la pensée du Maître ? Plutôt que d'endosser devant le monde, devant l'Histoire, cette responsabilité, le gouvernement allemand n'aurait pas hésité à sacrifier un homme.

Or, ni la diplomatie, ni la presse, qui ont fait tapage avec le mensonge, n'ont jamais parlé de blâme et de désaveu.

L'idée a-t-elle germé tout à coup dans le cerveau allemand ?

On a cité un texte de J. Görres, en 1814, qui réclamait la destruction « de cette basilique de « Reims où fut sacré Klodovig ». Ils en contestent l'authenticité [1].

On a rappelé cette phrase d'Henri Heine, prévision, si l'on veut, plutôt que menace, dans son livre sur l'*Allemagne*, en 1834 : « La civilisation « chrétienne disparaîtra d'Allemagne et la féro- « cité des anciens Germains débordera de nou-

[1] Cf. Réponse allemande aux attaques françaises, par le professeur A.-J. Rosenberg, p. 107.

« veau... Alors — et ce jour, hélas! viendra — « les vieilles divinités guerrières se lèveront de « leurs tombeaux fabuleux; elles essuyeront de « leurs yeux la poussière des siècles. *Thor* se dres- « sera avec son marteau gigantesque et *détruira* « *les cathédrales gothiques*[1]. »

Ils ont prétendu que cette citation ne porte pas parce qu'il s'agissait de leurs cathédrales et non des nôtres.

Qu'ils n'aient pas incendié la cathédrale de Reims en 1814, faut-il leur en savoir gré ? N'est-ce pas plutôt que les Russes et les Anglais les en ont empêchés ? N'ont-ils pas bombardé, en 1870,

[1] Thor, fils de Wotan-Odin est un de ces dieux de l'antique Germanie, au culte sanglant, que Charlemagne croyait avoir vaincus. Il est le dieu impitoyable des combats, le dieu de la force, la personnification de la guerre telle que les Allemands la conçoivent et la font.

La foi chrétienne, tard venue chez eux, s'est superposée aux mythes de la Germanie. L'instinct de la race, avec ce mélange bizarre de brutalité et de rêverie, a persisté, contenu et atténué par la civilisation, sans être détruit. Le cerveau allemand n'a jamais été totalement nettoyé : il y reste un vieux fonds d'atavisme païen.

Entre autres travaux du même genre, la curieuse étude de M. F. Brenier, dans le numéro de mai-juin 1915, de la *Revue Antimaçonnique*, sur la survivance de l'*Odinisme* en Allemagne, éclaire cette énigme du « Vieux dieu allemand, *Deutscher alte Gott* » qui n'est pas celui de l'Evangile. Et l'écho étrange que cette poésie cynique sur *le Dieu allemand* a trouvé, dans l'âme germanique du xxe siècle, le succès qu'on lui a fait, la popularité qu'elle a eue, tout cela pèse autant qu'un aveu :

« — Vous avez donc un dieu à vous, que nous ne connaissons « pas ?

« — Oui, et si vous ne le connaissez pas, nous allons vous le nom- « mer. Le dieu qui parle par nos canons, qui brise vos forteressess

la cathédrale de Strasbourg[1], comme Frédéric II, en 1757, avait bombardé celle de Prague?

N'ont-ils pas décerné au triste héros de Stras-

« qui ronfle dans le ciel avec nos avions, le dieu de nos épées qui « vous remplit d'effroi, c'est celui qui, depuis des siècles, plane au-« dessus de l'Allemagne, le Wotan de nos pères, c'est lui, et pas « un autre. Ce fut lui en qui Walter chanta. Ce fut lui en qui Luther « batailla, qui envoya à notre pays Lessing et Kant..., Gœthe. Tout « cela c'était lui, le dieu que nous supplions aujourd'hui, l'Esprit « Saint de l'Allemagne ! »

(Cité par M. E. Prüm, chef du parti catholique luxembourgeois, dans son réquisitoire contre les catholiques d'Allemagne.)

Nietzsche ne s'était-il pas déjà prononcé dans le même sens? « Vous avez entendu des hommes qui disaient : « *Bienheureux les « pacifiques !* » Mais moi je vous dis : « Bienheureux ceux qui font « la guerre, car ils seront appelés, sinon les enfants de Jehovah, « du moins *les enfants d'Odin* qui est plus grand que Jehovah. » (Cité par *les Etudes*, août 1905, p. 222.)

Je relève dans la « Réfutation des attaques françaises » du professeur Rosenberg, cet aveu : « Il existe, en Allemagne, une culture « religieuse spécifiquement catholique et une culture religieuse spé-« cifiquement non catholique, laquelle se divise elle-même en cul-« tures religieuses spéciales. *Le culte de Wotan*, si toutefois on « veut lui attribuer la qualité d'une culture religieuse, est une des « dernières et des plus récentes de ces manifestations... » (p. 111.)

[1] « Les Allemands, le soir du 15 août, ouvraient le feu contre Strasbourg. La nuit du 23, désireux de brusquer, Werder commençait le bombardement.

« On voit alors cette chose étonnante, depuis les barbares inconnue : ce n'est ni contre les remparts ni contre la garnison que « les obus font rage, mais sur la ville innocente, sur les femmes, « les enfants, les vieillards, sur les précieux musées, les biblio-« thèques, les églises, les temples, sur l'inestimable cathédrale, legs « et joyaux des temps !

« Le feu au Musée ! Le feu à l'Arsenal ! Le feu à la Biblio-« thèque, au Temple Neuf, au Palais de Justice ! Et le Broglie et « l'Hôtel de Ville s'embrasent aussi. Et, sur cette nappe écarlate, « la cathédrale criblée s'incendiait à son tour, flambait de tout son « immense toit de métal ! »

Cf. P. et V. Margueritte. *Histoire de la guerre* 1870-71.

bourg, Werder, ce même titre de *membre d'honneur*[1] de l'Université, dont Kœnigsmarck, en son temps, avait déjà été gratifié après avoir détruit le Parthénon ?

Mais, sans aller exhumer, dans la poussière des bibliothèques, ces provocations lointaines, nous avons des échos plus récents de la pensée allemande.

A la date du 5 septembre 1914, un journal de Berlin, le *Berliner Tageblatt*, revenait sur la même idée : « Le groupe occidental de nos armées de « France a déjà dépassé la seconde ligne des forts « d'arrêt, sauf Reims *dont la splendeur royale*, « qui remonte au temps des lys blancs, *ne man-« quera pas de crouler en poussière bientôt*, sous « les coups de nos obusiers de 420[2] ».

Il est vrai qu'à la même époque, la *Gazette de Francfort* donnait une autre note : « Respectons « les cathédrales françaises, celle de Reims no-« tamment, qui est une des plus belles basiliques « du monde. Depuis le moyen âge, elle est parti-« culièrement chère aux Allemands, puisque le « Maître de Bamberg s'inspira des statues de ses

[1] La *Gazette de Francfort*, du 6 juin 1915, déclare que cette distinction n'a pas été motivée par ce fait, mais que ce fut un témoignage de reconnaissance, pour avoir préservé l'Allemagne de l'invasion.

Il reste vrai que le crime de Strasbourg n'a pas été un obstacle.

[2] Cf. *Berliner Tageblatt*, du 5 septembre 1914, n° 208.

« portiques pour dessiner plusieurs de ses figures.
« Les cathédrales de Laon, Rouen, Amiens et « Beauvais sont aussi des chefs-d'œuvre de l'art « gothique. Toutes ces villes sont, à cette heure, « occupées par les Allemands. Nous regarderons « avec vénération ces églises grandioses et nous « les respecterons, comme nos pères le firent en « 1870[1] ».

Faut-il voir là deux écoles, un double courant de l'opinion, ou bien deux états successifs, le second mouvement d'un adversaire qui se ravise : « Nous occupons ; nous sommes vainqueurs ; elles « sont à nous, ces cathédrales : gardons-les. »

Mais, après leur défaite de la Marne, la déception venue, tout espoir perdu de se maintenir en Champagne, quand la proie leur échappe, furieux, ils la broyent : « Ni nous ni personne ! »

A ce moment là, au lendemain de la bataille, huit ou dix jours avant l'événement, les soldats prussiens en parlaient entre eux sur le Parvis ; on a vu, aux mains de plusieurs, des cartes postales représentant déjà la catastrophe, la Cathédrale en feu ; et un des grands chefs devant qui les officiers s'inclinaient très bas, y fit une allusion transparente, d'un ton qui semblait plutôt déplorer et compâtir. Comme il reconduisait, jusqu'à la porte de

[1] Cf. *Gazette de Francfort*, du 8 septembre. Citée par *Le Temps* du 21 septembre 1914.

l'hôtel, une infirmière de la Croix Rouge[1], qui lui demandait de l'aide pour son ambulance, il lui dit, en montrant de la main la Cathédrale : « *Elle est belle, n'est-ce pas... nous ne la garderons pas !...* »

Le vendredi 11, rue du Cloître, le bras tendu vers la Cathédrale, un capitaine fit tout haut, en allemand, cette réflexion à ses hommes : « *Les Français en sont fiers ! Nous la détruirons !* »

Un autre officier, qui logeait à l'ombre même de Notre-Dame, dit, en guise d'adieu à son hôte, sur le pas de la porte, avec un geste aussi de commisération : « *Superbe Cathédrale !... Pauvre Cathédrale !* »

Deux sous-officiers ont dit, dans un café de la rue Saint-Jacques : « Si nous sommes obligés de « reculer et d'évacuer Reims, nous détruirons la « Cathédrale ! »[2]

Sans doute ce ne sont là que propros recueillis en passant, dans la rue, et il ne faut pas leur donner une importance que peut-être ils n'ont point ; mais il n'y a pas de fumée sans feu. Comment expliquer ces sons de cloche, ces menaces formulées dans la presse, ces réflexions, ces demi-mots, s'il n'y avait pas eu quelque chose dans l'air ?

Le prince Auguste Wilhem n'a-t-il pas fait à la

[1] Madame Comte.

[2] Le propos a été tenu devant plusieurs personnes. M. Dramas, de l'*Eclaireur de l'Est*, l'a entendu de ses propres oreilles.

municipalité cette réflexion : « *Détruire votre Ca-*
« *thédrale, ce serait un crime que je ne veux pas*
« *commettre et j'y fais mettre mes blessés pour la*
« *préserver ?* »

La préserver de quoi ?

Il la croyait donc menacée : par qui ?

On a tenté d'expliquer tous ces excès, toutes ces dévastations inutiles par un réveil brutal, sous la culture germanique, des passions ancestrales. C'est peut-être chercher bien loin.

Tous les Allemands ne sont pas redevenus, tout à coup, des barbares ; mais tous marchent, de gré ou de force, pour l'exécution automatique d'un plan de campagne raisonné, méthodique, conçu dans les hautes sphères du commandement et dont leurs écrivains militaires ont toujours parlé très librement : guerre d'extermination, de ravages et de massacres, où la terreur a son rôle, où l'épouvante déblaie des régions entières, à l'approche des armées ! Et, comme ils se complaisent au paradoxe, ils disent que d'être féroce, c'est encore une façon d'être humain, parce que ça dure moins longtemps, et, que, tout compte fait, il n'y a pas tant de victimes. Que la guerre fatalement entraîne des excès, c'est indéniable, aucune armée ne peut se garer de cette tare. Où est le peuple qui ne trouve pas, de ce chef, des pages sombres

dans son histoire ? Nous avons les nôtres que nous n'oublions pas.

Mais, chez eux, ces crimes ne sont plus des accidents, c'est un procédé. Cette conception sauvage de la guerre n'est pas le fait de quelques exaltés, c'est la mentalité des milieux militaires, politiques et intellectuels ; elle est la conséquence de l'Impérialisme germanique, ce rêve fou de domination universelle qui hante tous les cerveaux allemands ; elle est raisonnée, réfléchie ; elle se présente sous le couvert, et mieux vaudrait dire encore, sous le pavillon d'une doctrine qui l'engendre et qui a la prétention de la justifier.

De cela, ils ne se laveront pas.

Ils se disent, ils se croient la Race Supérieure et ils en concluent qu'ils ont droit à la suprématie et tous les moyens leur sont bons, même les pires, pour l'imposer à qui la leur conteste.

Voilà le principe.

Tous leurs écrivains militaires, Reimer, Bernhardi, Frymann, von der Goltz, Clauservitz, von Hartmann et vingt autres, préconisent sans vergogne ces doctrines sauvages[1].

Que la violence et la brutalité du combat ne comportent aucune limite ; — que la modération

[1] Cf. Reimer. *L'Allemagne pangermaniste ;* — Bernhardi. *Notre Avenir ;* — *L'Allemagne et la prochaine guerre ;* — Frymann. *Si j'étais l'Empereur ;* — Clauservitz. *De la guerre,* etc.

à la guerre est une absurdité ; — que les vaincus n'ont aucun droit au maintien de leur nationalité et de leur langue ; — que la guerre a pour but de tuer et de détruire et que, par conséquent, plus elle tue et détruit, plus elle se rapproche de son idéal ; — que toutes les atrocités, qui sèment l'épouvante, sont légitimes du seul fait qu'elles concourent au résultat en brisant les âmes ; — que le terrorisme est un procédé militaire nécessaire ; — que la guerre ne peut pas s'embarrasser des lois morales ; — que les exigences de l'humanité doivent plier devant les nécessités de la guerre ; — que la guerre est la négation des principes sur lesquels repose la civilisation : ce sont là des aphorismes familiers qui reviennent à chaque page dans leurs écrits[1].

Un officier allemand Walter Blœm a avoué dans la *Gazette de Cologne*, du 10 février 1915, que les atrocités de guerre font partie d'un système, et qu'un *Manuel à l'usage des chefs*, *en pays ennemis*, en indique dans le détail les applications. Et un député en vue, du centre, M. Erzberger a déclaré tranquillement, que « la guerre doit être « aussi impitoyable que possible ? [2] »

Clauservitz préconise tous les moyens de nuire

[1] Cf. Ch. Andler. La doctrine allemande de la guerre. *Revue de Paris*, 15 janvier 1915.

[2] Le *Tag*, 5 février 1915.

à l'adversaire : l'invasion d'abord, non pas nécessairement pour conquérir, mais pour dévaster ; — la réquisition, pour vivre assurément, mais aussi pour épuiser, pour appauvrir le pays, pour détruire : « C'est une erreur, dit-il, de vouloir « négliger l'élément brutal de la guerre sous pré- « texte qu'il répugne[1] ».

Ne cite-t-on pas, de Guillaume, cette parole : « L'humanité pour moi finit aux Vosges ! » Et n'a-t-on pas rappelé qu'en 1900, haranguant ses soldats qui partaient pour la Chine, il leur recommanda de ne rien laisser derrière eux et de se comporter « comme des Huns[2] ».

N'a-t-il pas écrit à l'Empereur d'Autriche, au début de la guerre, cette lettre stupéfiante qu'on a citée partout : « Mon âme se déchire, mais il « faut absolument tout mettre à feu et à sang, « égorger hommes et femmes, enfants et vieil- « lards, ne laisser debout ni un arbre, ni une « maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls « capables de frapper un peuple aussi dégénéré « que le peuple français, la guerre finira avant « deux mois, j'en ai la certitude[3]. »

On a relevé, dans un ordre du jour du 26 août,

[1] *Vom Kriege*, t. I, p. 4, 15, 31.

[2] Cf. *Revue des Deux Mondes*. L'Allemagne et la guerre, 15 octobre 1914.

[3] *Bulletin de Législation comparée*, juillet 1917, p. 421.

prescrivant de tuer même les blessés sans faire de prisonniers, cette explication du général Stenger : « Attendu que nous ne devons laisser aucun « ennemi vivant derrière nous[1]. »

Le Roi d'Angleterre, dans son message, au début de la guerre, a donc pu dire : « Les Allemands ont « projeté la destruction de la Nation française. »

Et ces doctrines atroces ont trouvé leurs poètes. Cette poésie d'Henrich Vicrordt est populaire en Allemagne, depuis le début de la guerre :

« *O toi, Allemagne, maintenant hais !*

« *Avec un cœur de fer, égorge des millions* « *d'hommes de cette race diabolique. — Et que,* « *jusqu'au ciel, plus haut que les monts, — S'en-* « *tassent sa chair qui fume et ses os fracassés.*

« *O toi, Allemagne, maintenant hais !*

« *Bardée d'airain, ne fais pas de prisonniers,* « *et, pour chaque ennemi, baïonnette au cœur. —* « *Rends-les tous, l'un après l'autre, muets. —* « *Change en déserts tous les pays qui te servent* « *de ceinture.*

« *O toi, Allemagne, maintenant hais !* »

— « Au lieu de chercher à humaniser la guerre, « écrit M. Ém. Boutroux, ils s'appliquent à en « accroître à l'infini, la brutalité... par le déclen- « chement systématique et sans frein de toutes

[1] *Revue de Paris*, 1er janvier 1915, p. 65. — Rapport officiel. *Documents relatifs à la guerre*, t. III, IV, n° 53, p. 66, n° 72, p. 72.

« les forces brutales de la méchanceté et de la bar-
« barie ; ils se révèlent comme les survivants des
« Huns et des Vandales et déchaînent, le plus lar-
« gement possible, toutes les puissances du mal[1]. »

Enfin le manifeste des intellectuels allemands vient confirmer ce réquisitoire, en nous apportant cet aveu que rien de ce qui se fait dans leur armée n'est acte d'indiscipline, « *Kleine zuchtlose Grausamkeit* » : c'est donc par ordre!

La guerre qu'ils nous font est une guerre de races, de peuple à peuple, qui vise moins à conquérir le pays tel qu'il est, à s'annexer des provinces habitées, qu'à s'emparer du sol, de la terre nue, pour en faire une rallonge au territoire national, où ils s'installeraient plus à l'aise, à la place des populations expulsées ou anéanties ; car, « si les vaincus abandonnent leurs terres conquises, ce sera le rêve et on fera tout pour les y déterminer »[2].

L'Allemagne est à l'étroit dans ses frontières, il lui faut de l'espace. Et Reimer, en son livre l'*Allemagne pangermaniste*, affirme que la conquête territoriale ne suffit pas : il faut que les peuples qui gênent disparaissent[3].

[1] L'Allemagne et la guerre. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1914.

[2] Cf. Daniel Frymann. *Si j'étais l'empereur !*

[3] Cf. Reimer. *L'Allemagne pangermaniste*. Cité par *La Revue*, octobre 1914, p. 531.

Un autre, Tanneberg, dans son livre, *Gross Deutschland* (1911),

Ils ne sont pas parvenus, après quarante-quatre ans d'efforts et de menaces, à s'assimiler les Alsaciens-Lorrains, pas plus d'ailleurs que les Polonais de la Posnanie et de la Silésie. Ils ne veulent pas recommencer l'expérience : les cœurs sont plus durs à germaniser que les pierres.

Pour Reims, il y a autre chose encore : l'énorme déconvenue du Rêve allemand traversé par l'héroïsme belge, la cuisante déception d'un orgueil, exaspéré jusqu'à la rage, au lendemain du « Miracle de la Marne » !

Il m'a paru que ces réflexions documentées sur la façon dont les Allemands conçoivent la guerre avaient ici leur raison d'être ; elles nous aident à comprendre, avec leurs autres forfaits, la destruction de notre Cathédrale !

On pensait tout de même qu'en face de Notre-Dame de Reims, au moment de pointer leurs canons sur cette merveille de grâce et de puissance, dont chaque ciselure était une prière et chaque détail une œuvre d'art, la main des artilleurs prussiens

récemment traduit en français, *La Grande Allemagne*, prévoit, dans un projet de traité à imposer à la France vaincue, que, dans le délai d'un an, les habitants des départements annexés, et même, en Belgique, les populations de langue française devront abandonner le sol et passer en France, pour livrer aux Allemands des territoires libres et nus... (Cité par *Le Temps* du 12 mars 1914).

tremblerait; que les chefs sentiraient, au fond d'eux-mêmes, un sursaut de l'être humain ; qu'ils hésiteraient, qu'ils n'oseraient pas. L'âme farouche et fruste d'un sauvage comme Attila eût été impressionnée.

Lorsque de Moltke, des hauteurs qui avoisinent Paris, vit, un beau matin, sous les rayons du soleil levant, s'éveiller la grande ville, il contempla, pensif, l'immense cité, des tours de Notre-Dame à l'Arc de Triomphe, et on l'entendit murmurer : *On ne peut pas détruire cela!*

De Moltke, sur la colline de Berru, en face de la Cathédrale de Reims, en aurait dit autant : il n'aurait pas osé[1] !

Josias von Heeringen, en 1914, a osé !

Après Louvain, l'atroce récidive de Reims ! Et ils savaient ce qu'ils faisaient. Car « il n'y a pas « que des brutes dans cette armée de Ger-« mains ; le peuple tout entier y passe avec ses « savants, ses artistes, ses compilateurs, ses ana-« lystes, ses annotateurs minutieux, dont la pa-« tience, la précision, la méthode, font de l'Alle-« magne le pays de l'érudition par excellence.

[1] Le maréchal de Moltke, en 1870, passa huit jours à Reims et les vieux Rémois se rappellent ses fréquentes visites à la Cathédrale. Il ne se lassait pas de l'admirer. Ils l'ont vu plus d'une fois assis dans l'arrière-chœur, silencieux, les jambes croisées, en contemplation devant la Grande Rose du portail, oubliant, « dans ce spec-« tacle de beauté, les secs calculs et les sanglantes visions ».

« Ils savaient et ils ont pu quand même[1]. »

Les barbares d'autrefois avaient du moins une excuse, leur ignorance. Les Turcs, en 1453, n'ont pas détruit Sainte-Sophie. Et, si le Parthénon n'est plus qu'une ruine, depuis 1687, ce fut l'œuvre déjà d'un reître allemand, à la solde de Venise, Wilhem Otto von Kœnigsmarck, qui l'a bombardé.

Encore une fois, ils ne désavouent rien : « Nos « troupes et nous-mêmes, écrit le général von Ditfurth, dans le *Tag*, de Berlin, nous ne devons « d'explications à personne ; nous n'avons rien à « justifier, rien à excuser. Tout ce que feront nos « soldats pour faire du mal à l'ennemi, tout cela « sera bien fait et tout est justifié d'avance. Nous « n'avons pas du tout à nous occuper de l'opinion « des autres pays, même neutres. *Et, si tous les « monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architec-« ture* qui sont placés entre nos canons et ceux de « l'ennemi, *allaient au diable*, cela nous serait « parfaitement égal. *Le plus modeste tertre qui « s'élève au-dessus du corps d'un de nos guerriers « est plus vénérable que toutes les cathédrales, « tous les trésors d'art du monde*[2]. On nous traite « de barbares, qu'importe ! Nous en rions.

[1] Ed. Haraucourt. *Le Sacrilège.*

[2] Au lendemain de la destruction du *Lusitania*, qui fit 1 145 victimes un journal de Berlin, la *Post*, écrivait : « Nos adversaires vont

« Que l'on nous épargne enfin et définitivement « ce bavardage oiseux ; que l'on ne nous parle « plus de la *Cathédrale de Reims* ni des églises, « des monuments qui partageront son sort. Nous « ne voulons plus rien entendre. Que de Reims « nous vienne la nouvelle d'une deuxième et vic- « torieuse entrée de nos troupes ! Tout le reste nous « est égal[1] ! »

Un autre qui n'a pas ce tempérament de fauve, de bête de proie, mais qui fait preuve d'une singulière inconscience, écrit au général Humbel : « J'étais bien loin de penser, et mes compatriotes « avec moi, que la destruction de la Cathédrale de « Reims serait, de la part des Français, l'objet « d'une réprobation aussi unanime.

« Luthérien, en réalité libre-penseur, je me suis

« enfin comprendre que la vie d'un seul soldat allemand est plus « chère à nos yeux que le *Lusitania* avec tous ses passagers et la « cathédrale de Reims. »

[1] Cf. le *Tag*, de Berlin, cité par l'*Echo de Paris*, 28 octobre 1914. On peut rapprocher de cette littérature sauvage, bien qu'elle ne vise pas la Cathédrale de Reims, cette apostrophe de von Klück, dans un accès de colère, aux habitants d'une petite ville, quelques jours avant la bataille de la Marne : « Nous vous tenons. Elle est « vaincue, votre France ! Il sera détruit, votre Paris; nous n'en « laisserons pas pierre sur pierre. Vos monuments, votre Arc de « Triomphe, votre Notre-Dame, votre Louvre... nous détruirons « tout, nous brûlerons tout !... Nous le haïssons votre Paris ! Nous « haïssons la France... Et nous, les barbares, nous vous montre- « rons que nous sommes en effet les barbares ! »

(Cité par M. Hanotaux, à la Sorbonne, le 6 février 1916. Reproduit par *Le Temps*, 8 février.)

« réjoui, dans ma haine du catholicisme, de la ruine « des églises de France, par suite de la loi de « séparation et de la persécution religieuse.

« Qu'avons-nous fait, en abattant à coups de « canon la Cathédrale de Reims, sinon travailler « dans le même sens? Et voilà que les Français « nous accusent de vandalisme!...

« Je sais bien que le monument, outre son carac- « tère religieux, avait sa valeur historique et artis- « tique, mais il me semble que ce sont là des con- « sidérations de second plan[1]. »

Un autre encore qui ne cherche pas de faux-fuyant, déclare que « Quand on a la force de créer, « on a le droit de détruire. Nous la rebâtirons « plus belle, leur cathédrale, sur des plans nou- « veaux, des plans allemands[2]. »

Qu'il ne faille pas donner à ces impudences plus de poids qu'elles n'en ont, c'est évident; leur outrance même nous défendrait plutôt d'y chercher l'expression moyenne de l'opinion allemande[3]. Elles sont curieuses à noter tout de même, comme cette poésie, où l'ironie renforce encore l'impu-

[1] Cf. *Libre Parole*, du 26 septembre 1914.

[2] Friedrich Gundolf. *Tat und Wort in Krieg* (*Frankfurter Zeitung*, 11 octobre 1914).

[3] On ne peut se résoudre à croire qu'à Berlin, ainsi que l'affirme le correspondant du *Daily Mail*, « la nouvelle de la destruction de « la cathédrale de Reims a été accueillie par le public avec un grand « enthousiasme ». (Cf. *Le Temps*, du 25 septembre 1914.)

dence, qu'a publiée un journal de Berlin qui n'est pas des moindres[1] :

> Les cloches ne sonnent plus,
> Dans le dôme aux deux tours.
> Finie la bénédiction !...
> Nous avons fermé, ô Reims,
> Avec du plomb, ta maison d'idôlatrie !
> *Da schlossen mit Blei wir*
> *Dein Gœtzenhaus, Rheims !*

Un document qui pèse davantage, où se reflète sans conteste l'Ame allemande, c'est l'*Appel aux nations civilisées*, le manifeste des 93, adressé par les plus éminentes personnalités des Lettres, des Sciences et des Arts, aux journaux du monde entier ; c'est encore la protestation des 22 *Universités*[2], celle des *Professeurs des Écoles supérieures* et celle des *Chrétiens protestants d'Allemagne aux*

[1] Rudolf Herzog. Cf. Supplément artistique du *Lokal Anzeiger*, janvier 1915. — La « Réplique des catholiques d'Outre-Rhin aux Attaques françaises », par le professeur Rosenberg, s'étonne que nous ayons pu chercher un écho de l'opinion allemande dans cette poésie, « *œuvre d'un fanatique exalté, honni de tout chrétien convaincu* », p. 109.

Il semble pourtant que si ce factum avait dû heurter à ce point la susceptibilité de ses lecteurs, ce journal plutôt modéré se serait bien gardé de le publier, dans un supplément de luxe, pour le jour de l'an.

[2] Cette protestation est signée par les recteurs des Universités de Tubingue, Berlin, Bonn, Breslau, Erlangen, Francfort, Fribourg, Giessen, Gœtingue, Greifswald, Halle, Heidelberg, Iéna, Kiel, Kœnigsberg, Leipzig, Marbourg, Munich, Munstein, Rostoc, Strasbourg et Würzbourg.

chrétiens protestants de l'étranger, où l'élite intellectuelle de la nation se solidarise avec le parti militaire.

Ils s'insurgent avec indignation contre les calomnies dont la Grande Allemagne est victime. Mais ils affirment que « l'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un » ; que « leur militarisme est inséparable de leur civilisation » ; qu'il n'y a pas « d'opposition entre l'esprit de la science allemande et ce qu'on nomme le militarisme prussien » ; que « l'esprit qui règne dans l'armée allemande est le même qui règne dans le peuple allemand ».

Ils ne désavouent donc rien. Ils expliquent ; et leurs explications ne sont que de piètres raisons. Elles viennent après coup. Elles varient sans cesse. Elles se contredisent.

Donc le 20 septembre, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, protestait, auprès des Gouvernements des États neutres, en ces termes : « *Sans* « *pouvoir invoquer l'apparence d'une nécessité mili-* « *taire*, et, pour le seul plaisir de détruire, les « troupes allemandes ont soumis la Cathédrale de « Reims à un bombardement systématique et « furieux !... Le Gouvernement de la République a « le devoir de dénoncer à l'indignation universelle

« cet acte révoltant de vandalisme qui, en livrant,
« aux flammes un sanctuaire de notre Histoire,
« dérobe à l'humanité une parcelle incomparable
« de son patrimoine artistique. »

Les Allemands ont beau dire, leurs allégations intéressées et embarrassées ne prévaudront pas contre les faits : ni le samedi 19 septembre, ni les jours précédents, *rien ne justifiait le bombardement et l'incendie de la Cathédrale.* On n'y avait jamais installé de mitrailleuses contre les avions, ni, à plus forte raison, des canons, comme a voulu le faire croire, un communiqué fantastique de l'*Agence Wolff.* Il n'y eut jamais dans son voisinage, encore moins à l'intérieur, de stationnement d'hommes ou de matériel de guerre. Elle ne servait pas de poste militaire d'observation.

Il semble bien qu'au lendemain de la réoccupation de la ville par les troupes françaises, on ait songé à faire de l'observation du haut des tours, le 14 et le 15 septembre : en fait, dans la crainte précisément de compromettre le monument, on y renonça[1] ; et il est rigoureusement vrai qu'à partir

[1] Au mois d'août, *alors que les Allemands étaient encore en Belgique*, on a fait quelques essais de télégraphie sans fil : l'installation a été tout de suite transportée ailleurs.

Au lendemain de l'accident dont fut victime le dirigeable *Dupuy-de-Lome*, au mois d'août toujours, le Parc d'aérostation a tenté d'installer sur la tour nord un projecteur, pour éviter une seconde méprise.

L'appareil, beaucoup trop faible, n'a fonctionné — et pénible-

du *mardi 15 septembre*, au soir, rien, absolument rien ne pouvait fournir l'ombre même d'un prétexte au tir des batteries allemandes.

Or la Cathédrale n'a été sérieusement bombar-

ment — qu'une nuit ou deux. On a dû y renoncer. Il n'y eut d'ailleurs, même à ce moment-là, ni fusils, ni mitrailleuses, ni armes quelconques sur les tours. Les veilleurs ne disposaient que de simples pétards d'artificiers pour annoncer la rentrée de nos dirigeables ou pour donner l'alarme. Et on attacha si peu d'importance à cette expérience sans lendemain qu'on n'essaya même pas d'en effacer les traces.

La façon même dont fut bâtie cette estrade, qui offusqua les Allemands, est une preuve qu'on n'a jamais songé à en faire un poste d'observation.

On masque le mieux qu'on peut un poste d'observation ; le guetteur se dissimule dans son abri, comme un chasseur à l'affût. Or, là, rien n'était masqué, ni l'estrade ni les hommes. L'estrade dépassait la tour, et, sur l'estrade, les hommes émergeaient de tout le buste.

C'est-à-dire que, si l'on avait voulu utiliser, en septembre, pour faire de l'observation, cet échafaudage construit au mois d'août pour un tout autre but, il aurait fallu, de toute nécessité, en modifier la disposition.

Les fils qui aboutissaient là et dont on a pu voir longtemps les débris, n'étaient pas des fils de téléphone, mais les fils du projecteur, pour la lumière.

Le Rapport officiel publié, en 1915, par le ministère de la Guerre, à Berlin, sur le bombardement de la Cathédrale, « se trompe » lorsqu'il prétend que l'abbé Thinot a avoué, dans l'*Illustration* (n° du 10 octobre 1914), qu'il y avait un projecteur en activité, sur la Tour, *dans la nuit du* 13 *septembre*.

M. Thinot n'a rien dit de pareil. Il fait allusion, sans qu'on puisse s'y méprendre, à cet essai du mois d'août « qui n'eut aucune suite, « et, *en tout cas*, dit-il, *bien avant l'entrée en contact avec l'en-* « *nemi*. » Le Rapporteur allemand a tout simplement introduit dans le texte de M. Thinot, cette date du 13 septembre, qui n'y figure pas. Le professeur Rosenberg, dans sa *Réplique*, sans plus se gêner, en a fait autant.

Pendant l'occupation, en septembre, lorsqu'on se battait devant Reims, les Allemands n'hésitèrent pas à mettre un poste d'observation sur la Cathédrale.

dée qu'à partir du 18 : car on peut dire que les trois obus qu'elle a reçus, le jeudi 17, ne constituent pas un bombardement intentionnel et systématique.

Néanmoins, ils vont s'accrocher désespérément à ce mensonge : un poste d'observation ! Non pas cet embryon du 14 et du 15, dont ils ne parlent même pas ; encore moins ces tentatives avortées du mois d'août auxquelles ils ne font aucune allusion, mais un poste en activité qui les menace, qui les gêne *hic et nunc*, le 18 et le 19, à l'heure même où ils tirent dessus et contre lequel, malgré eux, ils sont contraints de se défendre.

Le 20 septembre, c'est l'*Agence officielle de la Presse*, de Berlin, qui annonce l'événement de la veille : « ... nous tirâmes quelques coups isolés « sur la Cathédrale pour faire comprendre aux « Français que nous la réduirions en cendres, *s'ils « persistaient à nous bombarder de cette position. « Comme l'ennemi continuait, la grosse artillerie « reçut l'ordre de détruire la Cathédrale.* Après « quelques coups, l'édifice fut incendié. »

Le 21, du Grand Quartier général allemand, on affirme qu'il y avait sur les tours un poste d'observation, couvert frauduleusement *par le drapeau blanc*[1]. « Nous avons été obligés de supprimer ce

[1] La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, du 28 septembre, reprend l'affirmation pour son compte : « Il est prouvé officiellement, et les

« poste au moyen de shrapnells lancés par l'artil-
« lerie de campagne. *L'artillerie lourde n'est pas*
« *entrée en action*, et le feu de nos canons fut
« arrêté, lorsque ce poste eut été détruit[1]. »

Ils ont en effet fortement écorné la tour nord, le 19. Leurs coups ont porté juste ; mais il n'y avait, derrière ces blocs de pierres, rien, ni personne,... si ce n'est le drapeau de la Croix-Rouge, qu'ils prennent décidément pour une cible.

Quant au drapeau blanc, il était enlevé depuis le dimanche 13, au matin[2].

Et, si la grosse artillerie « qui avait reçu l'ordre de détruire la Cathédrale » n'a pas donné, d'où peuvent donc bien venir ces énormes éclats d'obus de marine, ces gros obus de rupture, de 210, que nous avons ramassés sur place?

Le 22, l'agence Wolff rejette toute la faute sur les Français « qui avaient posté leurs canons aux
« abords de la Cathédrale et commencé le feu ».

Le 26, ému, gêné plutôt par le cri de stupeur et de colère qui monta, de tous les points du globe, vers l'Allemagne, comme une malédiction, le Chancelier de l'Empire tentait d'atténuer l'impres-

Français n'ont pas essayé de dire le contraire, que la Cathédrale de Reims servait, *abritée par le pavillon blanc*, de poste d'observation. »

[1] Berlin (officiel). Cf. *Le Temps*, du 26 septembre 1914.

[2] Il avait été descendu par M. l'abbé Dage et M. Guédet.

sion par une note de son ambassadeur au Gouvernement espagnol : « A cause de la bonne observa-
« tion qui se faisait du haut de la Cathédrale, notre
« infanterie eut de telles pertes que le bombarde-
« ment devint inévitable. Comme le bombarde-
« ment de ce point d'observation par l'artillerie
« légère ne produisit pas l'effet désiré, l'État-
« major allemand se vit obligé, à son grand
« regret, de tirer « *un coup de mortier* » après
« lequel le feu fut arrêté[1]. »

Le communiqué allemand du 14 octobre est agressif. Il prépare l'opinion, par le mensonge toujours, aux bombardements successifs de la seconde quinzaine d'octobre : « Les Français ont installé
« *deux batteries d'artillerie lourde* tout près de la
« Cathédrale de Reims. On a constaté en outre
« que, sur une des tours de cet édifice, on faisait
« des *signaux lumineux*. Il est bien entendu que
« nos troupes devront prendre les mesures néces-
« saires pour assurer leur défense, sans se préoc-
« cuper de la Cathédrale... *Les Français seront*
« *donc responsables*, *aujourd'hui comme avant*,
« *d'un nouveau bombardement de la Cathédrale.* »

C'est le mensonge à jet continu.

Les Rémois pourraient dire qu'ils ne savent ce qui se passe au sommet des tours, surtout la nuit ;

[1] Communiqué de la guerre. Note à l'ambassade d'Espagne. (Information du *Handelstagges.*)

mais il est de notoriété publique, et toute la population en témoignerait, que jamais batterie d'artillerie quelconque ne fut installée dans les entours de la Cathédrale.

Le 30 octobre, le ministre de Prusse, à Rome, reçut l'ordre d'aller porter le mensonge au Pape. « L'Etat-major français ayant *de nouveau* placé « une batterie devant la Cathédrale de Reims [1] et « installé, sur une des deux tours, un poste d'ob- « servation, le ministre de Prusse près le Saint- « Siège *a été chargé par M. de Bethmann-Holl-* « *weg*, de présenter une protestation formelle au « Saint-Siège contre une telle façon d'abuser des « bâtiments consacrés au culte [2]. »

L'imposture montait officiellement au Vatican.

Le Cardinal-Archevêque de Reims estima qu'une

[1] Pour mentir utilement, encore faudrait-il rester dans la vraisemblance.

Le portail de la Cathédrale regarde l'Ouest. Or les positions allemandes s'étendant de Brimont à Nogent-l'Abbesse, c'est-à-dire du Nord au Sud par l'Est, il serait matériellement impossible à une batterie, installée sur l'étroite place du Parvis, de les atteindre.

Un communiqué du Grand Quartier général allemand, en date du 21 avril 1915, a renouvelé ce mensonge. « Nous avons reconnu à une petite distance de la Cathédrale (*unweit der Kathedrale von Reims*), une batterie ennemie et nous l'avons prise dans notre feu. »

[2] *Agence Havas*, 31 octobre. — Il n'est pas inopportun de rappeler ici que, pendant la bataille qui se poursuivait devant Reims, les 11 et 12 septembre, les Allemands, qui occupaient la ville, ne se sont pas fait scrupule « d'abuser des bâtiments consacrés au culte, » et qu'ils ont placé un poste d'observation sur la tour nord de la Cathédrale.

réplique s'imposait, d'autant plus que le Chancelier impérial avait donné à cette note diplomatique une conclusion comminatoire : « Tout dommage « *qui pourrait à l'avenir être apporté à la Cathé-* « *drale de Reims*, retombera sur les Français, car « il serait d'une hypocrisie indigne d'en attribuer « la responsabilité aux Allemands. »

Son Éminence adressa un Mémoire rectificatif au Saint-Père, avec documents à l'appui, et me chargea de faire passer dans la presse, par la même voie de l'*Agence Havas*, un démenti à cet invraisemblable communiqué allemand.

Il parut dans les journaux du 6 novembre : « Toute la presse a reproduit ce passage au moins « d'une dépêche Havas, du 31 octobre : *L'Etat-* « *major français ayant*, *de nouveau*, *placé une* « *batterie devant la cathédrale*, *etc.*

« L'auteur de cette note a été trompé par ses « informateurs et l'erreur est trop grosse de con- « séquences pour n'être pas relevée ; étant donné « surtout qu'on laisse entendre que la Cathédrale « déjà dévastée pourrait en pâtir encore.

« Témoin heure par heure de ce qui se passe « dans mon église, je suis en mesure de rétablir « les faits en connaissance de cause et j'ai le « devoir de le faire.

« La note affirme que, *de nouveau*, c'est-à-dire « depuis l'incendie du 19 septembre, on a placé

« une batterie devant la Cathédrale et installé, sur « une des tours, un poste d'observation : au nom « de S. É. le Cardinal-Archevêque de Reims et au « mien, j'atteste qu'il n'a pas été établi de batterie « sur le Parvis, ni de poste d'observation sur les « tours ; et qu'il n'y a jamais eu ni cantonnement, « ni stationnement quelconque de troupes, à aucun « moment, à proximité de la Cathédrale. »

M^ce^ Landrieux.
Vic. gén. Archiprêtre de N.-D.

L'*Agence Wolff* a maintenu le mensonge *mordicus*, et, par ordre : « L'*Agence Wolff* est *chargée de déclarer officiellement que*, contraire- « ment au démenti de M. Landrieux, archiprêtre, « parlant en son nom et au nom du Cardinal, la « présence d'artillerie près de la Cathédrale et de « poste d'observation sur les tours a été constatée « à plusieurs reprises et *que les faits subsistent*, « *en dépit de toutes les dénégations* [1]. »

Quant aux *Neueste Nachrichten*, de Munich, elles vont plus loin, elles sont plus... pratiques encore. Elles informent leurs lecteurs, le 10 novembre, que « d'après une dépêche de Berlin, M. Landrieux, « vicaire général de Reims, *a avoué* que, sur les

[1] Berlin (officiel). Cf. *Tribune de Genève* (17 novembre 1914). Cette même note est reproduite par une partie de la presse italienne qui la fait sienne. (*La Stampa*, du 18 novembre.)

« tours de la Cathédrale, un poste d'observation a « été placé par l'autorité militaire et que le Chancelier de l'Empire a immédiatement avisé le « Pape de ces aveux[1]. »

Ces menaces d'un nouveau bombardement n'ont pas été vaines : la Cathédrale a reçu, dans les semaines qui suivirent, 17 obus repérés, dont quelques-uns ont fait des ravages considérables, celui entre autres qui a descellé la haute galerie du chevet, sur une longueur de 8 mètres, avec une brèche de 4 mètres. (Pl. 61.)

Et cela continue. Les communiqués alternent avec les bombes.

Il semblerait, tant ils s'essoufflent autour de ce poste d'observation, que tout le nœud de l'affaire soit là et que, si l'armée française n'en avait pas fait une citadelle, jamais l'idée ne leur serait venue de détruire la Cathédrale de Reims.

C'est nous qui les y avons forcés.

Mais alors, pourquoi ont-ils bombardé et détruit la Cathédrale de Soissons ? Car enfin, à Soissons, il n'y eut rien de ce qu'ils reprochent à Reims[2], et ils n'ont même pas essayé de le faire croire, si ce

[1] Cité par l'*Echo de Paris*, du 15 novembre 1914.

[2] J'en ai reçu l'assurance la plus formelle, par écrit, le 4 mars 1915, de Mgr Péchenard, Evêque de Soissons, et le 2 octobre 1916 de M. Laudais, Archiprêtre de la Cathédrale.

n'est sur le tard. Ils n'ont cherché ni excuse ni prétexte.

Et le 12 octobre, était-ce aussi pour supprimer un poste d'observation, qu'ils ont tenté de mettre à mal Notre-Dame de Paris ?

Sur la fin de novembre, les journaux d'Outre-Rhin ont publié une note explicative, *avec un plan*, pour établir qu'en définitive, c'est nous autres Français qui sommes responsables : 1° parce que la position malencontreuse de deux batteries mettait la Cathédrale dans la ligne de tir du fort de Nogent et que ce n'est pas la faute des artilleurs « si quelques-uns de leurs obus se sont égarés. « Ç'eut été bien pis si leur tir n'était pas mer- « veilleusement précis » ; 2° parce que « les aéro- « planes ont découvert, non seulement le poste « d'observation, mais, de plus, *un parc à muni- « tions sur le parvis*.

Ils ne l'avaient pas aperçu encore ce parc à munitions, aussi fantomatique que les gros canons devant le portail !

Chez nous donc, ils disent que c'est notre faute. Chez eux, n'avaient-ils pas essayé de faire croire que c'était notre ouvrage ?

La *Gazette de Lausanne*, du 30 septembre, rapporte qu'un de ses correspondants passant à Berlin, le 23 septembre, « a vu, placardées sur « les murs, d'immenses affiches représentant les

« ruines de la Cathédrale, avec cette inscription :
« *Voilà comment les Français détruisent leurs*
« *monuments !* »

On est désarmé devant cette ténacité d'Allemands dans le mensonge [1].

L'*Internationale Monatschrift* (n° de décembre 1914) nous apporte une perle qu'il faut recueillir, au risque d'allonger ce fastidieux étalage de duplicité et d'audace.

Dans un article sensationnel, sur « la protection des monuments de l'art, en temps de guerre », dont on a inondé les pays neutres, il nous fait part de la sollicitude du Kaiser et de son gouvernement pour nos églises et nos cathédrales, qu'il faut protéger contre l'inconcevable négligence de notre gouvernement, à l'endroit de nos merveilleux trésors d'art et de nos vieilles églises, témoin le livre de M. Maurice Barrès : « *La grande pitié des Églises de France*[2] ! »

[1] Le 12 juillet 1916, deux ans presque après l'événement, un journal allemand écrit avec sérénité : « *Les Français mettent sur le compte de la barbarie allemande les dégradations de la Cathédrale de Reims !* » Cf. *Deutsche Tages Zeitung.*

[2] Le conservateur de la bibliothèque royale de Bavière, le Dr Pfeiffer, s'enfonce plus lourdement encore dans l'impudence : « Cet admirable monument de Reims, dit-il, a été négligé, endom-« magé d'une manière incroyable par l'incurie absolue et l'inintelli-« gence des autorités françaises et de l'Etat... Ceux qui ont vu la « Cathédrale de Reims le savent : on cachait les trous des murs « sous des Gobelins ; et, à propos des statues de l'extérieur, Vœges « écrivait, il n'y a pas longtemps, ces paroles qui devraient faire

L'auteur, le conseiller P. Clémen, président de la section des monuments historiques des provinces rhénanes, commissaire de l'administration civile, est chargé d'inspecter les monuments artistiques des territoires envahis, en Belgique et en France.

La Cathédrale de Reims n'est pas dans la zone d'occupation, mais il avait mission tout de même d'émettre un jugement et de donner son avis, et il a confié au *Lokal Anzeiger*, de Berlin, les conclusions de son rapport que j'ai sous les yeux.

Après avoir laissé entendre qu'on en a assez en Allemagne « des hurlements des Français et

« rougir nos accusateurs : « *Quelle pitié de laisser périr ainsi « par l'humidité et le vent ces témoins précieux de l'Histoire et de « l'Art français !* »

« Il ne faut pas être prophète pour prévoir que la réparation des dégâts causés par le bombardement sera l'occasion d'un renouvellement complet de la Cathédrale qui lui permettra de paraître dans sa splendeur première et effacera les traces de l'incurie de ses gardiens français. » (Cf. *La Suisse*, 1er novembre 1914.)

Il prétend, lui aussi, justifier le bombardement par l'installation de canons près de la cathédrale, par le poste d'observation, en septembre et en octobre, et il ajoute que la place du Parvis « servait *continuellement* de cantonnement aux troupes et de parc à munitions ».

Cf. *Le bombardement de la Cathédrale de Reims,* par le Dr Maximilien Pfeiffer.

Un autre, le Dr Karl Frey, conseiller d'État et professeur à l'Université de Berlin, affirme, dans la *Gazette de la Croix*, que « la destruction même complète de la Cathédrale de Reims n'aurait pas grande importance, parce que les cathédrales se reconstruisent. Et, comme nous connaissons leur structure dans les moindres détails, nous sommes sûrs d'une reconstitution réussie. » (Cité par la *Grande Revue*, mars 1915, p. 77.)

des jérémiades des Neutres, à propos de cette Cathédrale », il n'hésite pas, lui non plus, à déclarer que tout ce qui est arrivé est notre fait[1], mais qu'en somme il n'est pas arrivé grand'chose.

« J'ai pu, dit-il, avec une suffisance déconcer-
« tante, examiner le monument par une claire
« matinée de décembre, à l'aide du télémètre, *à*
« *une distance de 5 km.* 500[2]. »

Qu'on vienne donc encore nous vanter la rigoureuse précision des méthodes scientifiques allemandes ! Une expertise à 5 kilomètres[3] !

[1] « L'armée de von Herrigen a bien été forcée de se défendre,
« puisqu'on avait installé des batteries lourdes devant la Cathé-
« drale, avec un drapeau blanc sur les tours — le fait, dit-il, a été
« établi sans conteste.

« Sur notre front de bataille, il y avait peut-être, dans les tran-
« chées, un jeune Gœthe, un jeune Beethoven. Est-ce que, franche-
« ment, le monde et la civilisation n'auraient pas perdu davantage
« encore à la mort de ce jeune Gœthe, qu'à la destruction d'une
« cathédrale ? »

Le Dr Clemen est relativement modéré. Le député Erzberger va plus loin quand il déclare « qu'anéantir Londres serait
« plus humain que de laisser un seul Allemand perdre son sang sur
« le champ de bataille. » (Cité par M. Prüm dans sa lettre aux catholiques allemands.)

Et pourtant, ils ne sont pas des barbares : « C'est l'esprit alle-
« mand qui fait la guerre et non le militarisme allemand. Nos
« intellectuels, nos savants et nos poètes, nos architectes et nos
« statuaires, nos historiens et nos critiques d'art sont, eux aussi, à
« l'armée. Devant Reims, les troupes allemandes sont commandées
« par un général qui s'est fait un nom par ses études sur l'histoire
« de l'art. » P. Clemen. Cf. *Internationale Monatschrift.*

[2] Cf. *Lokal Anzeiger*, du 7 janvier 1915.

[3] M. C. Enlart, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, a qualifié ce *factum* comme il le mérite. « Monument de mensonge

Il faut noter que si, des positions allemandes, au Nord et au Nord-Est de Reims, on peut apercevoir le chevet de la Cathédrale, le transept et une partie des bas côtés, il est matériellement impossible, où qu'on se place, depuis Brimont jusqu'à Nogent, de découvrir, même de biais, la façade qui regarde l'Ouest.

Il a donc vu la Cathédrale par derrière et il ose parler du portail !

Il sait et il proclame que « la Cathédrale n'a été « touchée que par deux projectiles, l'un de 15 cen- « timètres, l'autre de 21[1] ».

Or, il y avait justement, sur les voûtes, à cette date un obus de 150 non éclaté : ce serait l'autre par conséquent, à lui tout seul, qui aurait causé tous les dégâts.

Il est très catégorique enfin sur la question du poste d'observation.

Ils n'en démordront pas.

et d'impudence dont seul un esprit allemand peut ne pas comprendre l'imbécillité odieuse et grotesque. Un homme, jusqu'ici estimé pour ses bons travaux, le Dr Paul Clémen, a été ridiculisé par l'empereur d'Allemagne du titre d'Inspecteur des monuments des pays occupés, et il s'est avili jusqu'à accepter de signer un rapport de complaisance sur la Cathédrale de Reims, qu'il avoue n'avoir vue qu'à la lorgnette, à 5 kilomètres de distance. Cela lui a suffi pour affirmer officiellement que les portails n'ont pas souffert. »

Cf. La Cathédrale de Reims. *L'Art et les Artistes*, nº spécial, p. 10.

[1] Au mois de décembre, à la date de cette fameuse expertise, la Cathédrale avait reçu, non pas deux obus, mais, pour le moins, soixante-trois.

Mais on a lieu de s'étonner tout de même qu'après les déclarations formelles du Cardinal Archevêque de Reims, le Chapitre de Cologne reprenne à son compte cet indestructible mensonge.

Dans une note de la *Gazette de Cologne*, communiquée à la presse des pays neutres, en déclarant, comme c'était son droit, que la Cathédrale de Cologne n'a jamais servi de poste d'observation, il ajoute : « Le dôme de Cologne, *à la différence* « *de celui de Reims*, n'a rien à voir avec les opé- « rations militaires. Il ne sert qu'au service divin. « Peut-être veut-on seulement, par ces accusations « sans fondement, excuser l'*utilisation effective de* « *la Cathédrale de Reims à des fins militaires*[1]. »

[1] Cf. *Kœlnische Volkszeitung*, cité par le journal suisse *Der Bünd'* du 22 février 1915.

Il se peut que cette assertion ne soit pas plus fondée pour Cologne, qu'elle ne l'est pour Reims, mais il est, pour le moins, fâcheux que le *Nieuwe Courant*, de Rotterdam, ait pu répondre à ce hautain plaidoyer *pro Domo*, en exhumant un article oublié de la *Rheinisch Westphalische Zeitung*, du 4 août 1914 (nº 923) où il est dit, au sujet des mesures militaires prises pour la défense de Cologne, que « des mitrailleuses sont placées sur les tourelles des ponts et également *dans les tours de la cathédrale* », et qu'un grand journal anglais ait pu recevoir et publier cette affirmation très catégorique d'un de ses reporters : « Des mitrailleuses sont en position sur les toits de plu- « sieurs maisons et aussi sur les tours de la Cathédrale. Malgré les « démentis officiels, j'en suis certain ; un de mes compatriotes, qui « habite Cologne, les a vues tirer, à deux reprises, sur des avions « ennemis. »

Dans un récit très documenté d'une visite à Strasbourg, en 1916, le publiciste américain Th. Curtin, correspondant du *Times*, a fait des constatations analogues : « La fière Cathédrale, à la somp-

C'est décidément une obsession, une hantise[1].

Il est vrai que s'ils lâchaient cela, ils n'auraient plus rien à dire ; ils ne feraient plus figure de soldats et se retrouveraient en posture de bandits, en face de Notre-Dame.

Et pourtant, ils ne peuvent tromper personne.

« tueuse façade, avec sa flèche de dentelle, avait un pavillon de la « Croix-Rouge qui flottait au-dessus de la nef ; et la télégraphie « sans fil était installée au clocher. Sur la tour inachevée qui « domine la région jusqu'aux Vosges, des sentinelles, lentement, « allaient et venaient. » Cf. Le *Times*, 22 novembre 1916.

[1] En juin 1917, un *albatros* allemand fut abattu par les nôtres, dans la montagne de Reims. Le lieutenant observateur Kurt Tzollhorn, blessé, affirma à M. B., prêtre brancardier au 38e corps qui lui reprochait leur acharnement à bombarder sans raison la Cathédrale, qu'il savait à quoi s'en tenir, qu'il avait « *vu de ses yeux*, lui, en survolant Reims, non seulement le poste sur les tours, mais les batteries encadrant la Cathédrale ! » Et rien ne put l'en faire démordre.

Mais celui-là est Allemand. En mai 1918, l'agence Wolff exhiba un témoignage qui paraissait moins suspect et « ne pouvait être récusé », disait-elle : Un officier français Edouard Albert de Bondelli avouait que, jusqu'en avril 1917, il avait dirigé le poste d'observation sur la Cathédrale. Or, après enquête, le *Journal de Genève*, retrouva en effet les traces de cet officier, Edouard Albert de Bondelli, mais il était mort en 1910, à l'âge de quarante-neuf ans, laissant deux fils dont l'un, à l'armée, n'avait pas encore été sur le front en avril 1917 et dont l'autre n'est pas en âge de servir.

— L'enquête du colonel Feyler, dont le même journal a donné le procès-verbal, le 3 août 1918, a un autre poids.

Le communiqué allemand du 11 mars affirmait qu'*un poste d'optique a plusieurs fois fonctionné* sur la cathédrale.

Le lendemain deux parlementaires, MM. Abel Ferry et Renaudel, étaient venus à Reims pour se rendre compte *de visu :* ils constatèrent l'inanité de l'accusation.

Le Cardinal, de concert avec l'autorité militaire, avait encore opposé une dénégation formelle, expliquant, très loyalement, que l'architecte avait dû faire quelques travaux de préservation à mi-

Pour le 17, le 18, le 19 septembre, ils ont des témoins qu'ils ne récuseront pas, leurs propres blessés qui encombraient les abords de la tour — même des deux tours — et qui en obstruaient l'escalier. Ils déclareraient, j'en suis sûr, parce que c'est l'évidence même, que pas un militaire n'a essayé d'y monter, et que d'ailleurs il n'y avait ni soldats ni officiers français à la Cathédrale ce jour-là, si ce n'est les quelques hommes du poste, qui se tenaient à l'extérieur.

Et tout le monde sait bien que jamais, depuis l'incendie, pas un seul jour, la Cathédrale ne fut rouverte au public (Pl. 60) ; que les Rémois n'y ont pas remis les pieds ; qu'elle est fermée depuis ce temps-là ; que les étrangers n'y entrent qu'en passant, et toujours accompagnés ; que l'accès des tours est rigoureusement interdit par l'autorité

hauteur du transept nord, assez visibles pour que les Allemands n'aient pu s'y méprendre.

Un radio allemand du 19 mars avait répliqué « que le Cardinal ne passe pas la nuit sur les tours et qu'on a pu supprimer le poste pendant sa visite et le rétablir après. »

C'est alors que le colonel Feyler, qui se trouvait en France, a voulu en avoir le cœur net. Arrivé à Reims à l'improviste, le 20, sans prévenir personne, il a demandé, sur place, à faire immédiatement cette inspection. Le gardien civil qui l'accompagna avait ordre de le conduire partout. Or il a déclaré n'avoir pu découvrir, malgré ses investigations d'inquisiteur militaire averti, « *rien qui de « près ou de loin ressemblât à un poste d'observation, ni la « moindre trace de quoi que ce soit, pas même un débris de carte « ou de registre, rien qui pût déceler qu'aucune installation de ce « genre ait jamais existé* ». Il ajoutait que « *l'aspect d'abandon et de délaissement de la tour nord* l'a particulièrement frappé ».

militaire, à n'importe qui, même et surtout aux officiers ; que les portes des escaliers sont closes ; et que, plutôt que d'autoriser quelques ouvriers à monter sur les combles, où des travaux urgents de préservation auraient dû être faits, l'État s'est résigné à voir le désastre s'aggraver par la pluie, le vent, le gel, en laissant les voûtes à nu pendant quatre hivers, — elles y sont encore[1] — précisément pour ne pas fournir à la mauvaise foi des Allemands, l'ombre même d'un prétexte et les obliger à mentir encore, et à mentir sans cesse, en disant ce qu'ils s'obstinent à dire.

Il est un document officiel, le fameux « *Rapport du ministère de la Guerre*[2] » publié à Berlin, en 1915, que son origine et son caractère ne permettent pas de négliger.

L'erreur y foisonne.

Il reprend à son compte toutes ces histoires : parc d'artillerie (p. 6), batteries lourdes en pleine

[1] Dans son rapport officiel sur les monuments ravagés de Belgique, le Dr Paul Clémen fait remarquer avec complaisance que, pour les édifices incendiés ou bombardés de Malines, Louvain et autres lieux, on a pris soin que tous les travaux de protection, couverture provisoire, bouchement des brèches, coffrage des fenêtres vides, revêtement des murs, soient faits avant l'hiver.

La Cathédrale de Reims n'a pas bénéficié de cette sollicitude.

[2] Kriegsministerium. *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, 1915.

ville (p. 15) ; en arrière, à droite de la Cathédrale (p. 8) ; sur la place qui l'avoisine (p. 7) ; dans ses entours immédiats (p. 6, 9, 16) ; rassemblement d'infanterie sur le Parvis (p. 14) ; projecteur sur les tours, *le* 13 *septembre* (p. 5), et encore *après l'incendie* (p. 19) ; signaux avec des pavillons, le 19 (p. 14, 15, 18) ;[1] enfin et toujours un poste d'observation militaire, *le* 18 *et le* 19, sur la tour nord (p. 6, 7, 12, 14, 18).

Ces mensonges ne s'additionnent pas ; ils s'étouffent et se neutralisent : il y en a trop. Et ce n'est pas cette réédition des communiqués de 1914 que je songe à relever ici ; mais certaines affirmations, certaines réflexions en face desquelles, à la lecture, l'œil effaré sursaute.

Je n'en retiendrai que trois.

I. Ils déclarent donc « *qu'il était expressément* « *défendu de bombarder la Cathédrale* (p. 8) — « *que, le* 19 *septembre, un seul coup de mortier fut* « *tiré sur l'édifice, à* 12 *h.* 20 (p. 7, 14, 18)[2] — que « *c'est l'unique fois où elle ait été directement*

[1] Ni le samedi 19, ni la veille, il n'y eut sur la tour aucune agitation de pavillons. Le jeudi matin, nous avions dû y arborer les drapeaux de la Croix-Rouge, opération qui implique nécessairement des mouvements qu'ils ont pu observer. Mais ces mouvements n'étaient pas des signaux. Ils n'en avaient pas l'air. Un enfant n'aurait pu s'y méprendre. D'ailleurs, à cette date du 17, ils n'en parlent pas.

[2] La Cathédrale qui avait été atteinte 13 fois la veille et 3 fois l'avant-veille, a reçu pour le moins, le samedi 19, 25 obus.

« *visée* (p. 8) — *que le* 22 *ou le* 23, *des batteries*
« *ayant été repérées par avions, tout près de la*
« *Cathédrale, on tira un coup sans viser le monu-*
« *ment*, et que, par conséquent, *s'il a été atteint*,
« *c'est involontairement, parce que l'objectif était*
« *dans son voisinage immédiat* (p. 8, 16) — que
« *jamais, dans la suite, ils n'ont tiré sur la Cathé-*
« *drale, mais uniquement sur les positions enne-*
« *mies*[1] (p. 8). »

La réponse à ces dires audacieux est inscrite par leurs canons, sur notre plan du bombardement de la Cathédrale ; elle est incrustée, burinée par l'acier des obus, dans la pierre du monument ; et, en photographiant ces plaies une à une, nous avons compté les coups.

Leurs dénégations ne prévaudront pas contre ces documents.

II. « *Le feu*, disent-ils encore, *dut être mis aux*
« *échafaudages par les maisons du voisinage qui*

[1] Ils ont dit exactement la même chose pour la Cathédrale de Soissons : méprise, erreur de tir... !

Or, on a trouvé, sur le carnet d'un commandant de batterie, la *Ringkanonenbatterie*, au N. de Soissons, des notes significatives :

31 *janvier* 1915. — « La batterie a tiré 19 obus fusants et percu-
« tants sur la cathédrale de Soissons. Le clocher et la nef ont été
« plusieurs fois touchés. »

2 *février* 1915. — « La batterie « *Stenger* », de 9 h. 30 à 10 h. 30, a
« tiré sur la cathédrale, et, en particulier, sur le clocher, 29 shrap-
« nells, dont 16 au but. »

25 *février* 1915. — « Obus existants 199 : consommation 21 (cathé-
« drale). » (*Havas*, cf. La Croix, 15 avril 1917.)

« *brûlaient* (p. 8, 9, 14)... *Toute la responsabi-*
« *lité des dommages retombe sur les Français..;*
« *ce n'est pas le bombardement, mais les échafau-*
« *dages qui ont mis le feu à la Cathédrale. Pen-*
« *dant des heures, on les a laissés brûler, sans rien*
« *faire pour éteindre l'incendie !... On avait même*
« *eu l'inconcevable négligence de ne pas mettre*
« *à l'abri le merveilleux trésor de la Cathédrale*
« (p. 9). »

Voilà ce qu'ils ont trouvé,... après un an de réflexion ! L'incendie de la Cathédrale ne serait qu'un accident ! Ils n'y sont pour rien. Le feu aurait pris, on ne sait comment, par des maisons voisines qui brûlaient[1]. Est-ce leur faute, à eux, si les Rémois ne l'ont pas éteint ! Ces Rémois négligents qui ne s'étaient même pas donné la peine de mettre à l'abri leur merveilleux trésor !

C'est l'incendiaire qui accuse les pompiers.

Thèse piteuse que démentent les faits et que l'Histoire n'admettra pas.

III. Ils ont osé écrire ceci : « *ce fut un plan dia-*

[1] Sauf le poste des pompiers, rue Trudaine, qui est au delà de la place du Parvis, aucune maison ne brûlait à cette heure-là dans le voisinage de la Cathédrale. L'Archevêché, le couvent de l'Adoration, la maison Prieur, n'ont brûlé que plus tard, après la Cathédrale et incendiés par elle.

Ce n'est pas l'échafaudage qui a mis le feu à la charpente (Cf. page 47). Le témoin Prullage (p. 27) laisse entendre que les étincelles du poste de pompiers ont mis le feu à la paille et que l'incendie s'est propagé des nefs à l'extérieur : il est absolument certain que l'échafaudage était en flammes avant la paille.

« *bolique de lâcheté et de bassesse que de mettre* « *les blessés allemands dans la Cathédrale, afin* « *de pouvoir abriter un poste d'observation sous le* « *pavillon de la Croix-Rouge, jusque-là pieuse-* « *ment respecté par toutes les nations* » (p. 10).

L'âme allemande se révèle tout entière, effrontée, dans cette phrase stupéfiante, dont peut-être ils n'ont pas senti l'indécence. Car, outre qu'ils ne peuvent pas ignorer, que cette idée de rassembler *leurs* blessés dans la Cathédrale vient d'eux, que la paille y a été apportée pour cela, sur leur injonction formelle, par réquisition et que, s'ils n'y ont pas installé eux-mêmes leurs blessés, c'est que la déroute du 12 septembre ne leur en a pas laissé le temps, c'est un défi à la conscience publique, ou une aberration du sens moral que de se compter, après ce qu'ils ont fait, au nombre des nations « qui pieusement respectent le pavillon de la Croix-Rouge ».

J'affirme une fois de plus que jamais, à aucun moment, *la Cathédrale-Ambulance* n'a servi de couverture à un poste d'observation.

Cette accusation est plus qu'un mensonge : c'est un outrage, une infamie !

Cet entassement de mensonges, ces plaidoyers cauteleux finissent par alourdir cette discussion ; mais il nous faut la suivre jusqu'au bout et dire

un mot encore d'un autre ouvrage volumineux, de près de 500 pages, écrit avec plus de passion que de critique : *La Culture allemande, le Catholicisme et la guerre*[1], qui a été répandu à profusion dans les pays neutres.

Le chapitre IX, sous ce titre, *La Guerre, l'Art et les Sanctuaires*, discute la question des villes saccagées, particulièrement Reims et Louvain.

L'auteur, un théologien, le Dr J. Sauer, y reprend toute l'affaire de la Cathédrale. C'est une réédition du fameux *Rapport ministériel.* Il en reproduit toutes les faussetés, il en adopte toutes les conclusions, mais il y mêle des commentaires et des raisonnements dont je veux seulement souligner les plus osés.

Il se perd d'abord en considérations sans fin, il accumule des textes pour établir que les édifices religieux, en temps de guerre, n'ont droit à la protection, selon le paragraphe 27 du Règlement de La Haye, « qu'à la condition de n'être point employés à des buts militaires » et il nous accuse « d'avoir escompté froidement leur sentimentalité romantique à l'égard des Arts » en abritant dans nos églises, et, dans le cas présent, à la Cathédrale, postes d'observations, projecteurs et mi-

[1] *La Culture allemande, le Catholicisme et la guerre.* Réponse à l'ouvrage français « *La guerre allemande et le Catholicisme* », publié, en collaboration, par Georg. Pfeilschifter, 30 novembre 1915.

trailleuses. « Ils espéraient sans doute, dit-il, que « nous chargerions nos canons avec des boulets « en laine et nos fusils avec des balles en coton » (p. 185).

Ces longues dissertations sont inutiles. Personne ne discute le principe. Nous ne contestons pas le principe, mais le fait. Et, quoi qu'ils en disent, en dépit de leurs dénégations, ils ont bombardé et incendié la Cathédrale alors « qu'elle n'était pas employée à des buts militaires ».

Tout est là. Il n'y a pas d'autre question.

L'histoire du bombardement s'écrit ainsi : « Déjà, lors du bombardement général de la ville, le 18 septembre, le projectile *égaré* d'un obusier de 15 centimètres avait atteint la toiture de la Cathédrale et causé des dégâts à quelques frontons » (p. 217).

« Dans la matinée du 19, les alentours immé- « diats de la basilique, *où de grands rassemble- « ments de troupes avaient été constatés*, furent « bombardés par notre artillerie. Le tir par « shrapnells contre le poste d'observation de la « tour nord n'ayant pas donné de résultats suffi- « sants, un mortier y lança, à midi, un projectile « qui atteignit la tour de droite. *C'est le seul cas « où la Cathédrale elle-même a été prise pour « objectif* » (p. 218).

« Dans l'après-midi, l'échafaudage commença à
« brûler, par l'incendie des maisons voisines, *sup-*
« *pose* notre commandement en chef ; par l'écla-
« tement direct d'un obus incendiaire, prétend la
« narration française. En admettant cette dernière
« hypothèse, le projectile en question *était des-*
« *tiné à un autre but*, puisqu'il est constaté que,
« ce jour-là, aucun coup, autre que le coup de
« mortier, ne fut tiré contre la cathédrale. »

Enfin, « après le premier bombardement (celui
« du 19), le 22 ou le 23 septembre (p. 218),
« un obus destiné à une batterie établie en arrière
« de la Cathédrale, atteignit, *non intentionnelle-*
« *ment*, la toiture brûlée de celle-ci, *sans qu'il y*
« *eut faute de pointage*. Le ministère de la Guerre
« conteste avec énergie, tout autre bombarde-
« ment direct et volontaire de la Cathédrale. Si
« d'autres projectiles atteignirent encore l'édifice,
« *ce fut un pur effet du hasard* » (p. 220).

Et, c'est tout. Il n'est plus question du bombardement.

Donc, tout compte fait, pour ceux qui lisent ce gros livre de 490 pages, publié fin novembre 1915, et destiné à rectifier l'histoire chez les neutres, la Cathédrale a reçu tout au plus quatre obus ; le 18 septembre, un obus égaré ; le 19, le vrai, l'officiel, l'unique qui lui fut envoyé délibérément avec affectation spéciale ; un troisième peut-être, dans

la soirée, très hypothétique, qui visait en tout cas un autre but ; et enfin, le 22 ou le 23, un quatrième qui se serait encore trompé de chemin.

Que si, depuis, d'autres avaient pris la même voie, « le ministère de la Guerre en donne sa parole, c'est pur effet du hasard ».

Or, le vendredi 18 — après les 3 de la veille, — ce n'est pas 1, mais 13 qui ont frappé la Cathédrale ; le lendemain, alors que *les alentours immédiats étaient absolument déserts, sans le moindre rassemblement de troupes*, nous en notons 25 au moins ; et le 24, il y en eut 3. Quant à ceux qui suivirent, « par un pur effet du hasard », ils sont exactement, à la fin de novembre 1915, au nombre de 48.

Et pourtant, ils nous l'ont assez répété : « le « tir de leurs batteries est merveilleusement pré- « cis ».

Il faut qu'ils sentent bien vivement le besoin de plaider les circonstances atténuantes, pour descendre à d'aussi misérables excuses !

Le professeur Sauer adopte la thèse de l'incendie par les maisons voisines, avec une sage réserve, toutefois : « l'échafaudage commença à « brûler, enflammé par l'incendie des maisons voi- « sines, *suppose* notre commandement en chef. »

Mais, s'il n'apporte aucun élément nouveau dans

la discussion des faits, il établit du moins, avec une sereine ingénuité, avec un aplomb sans pareil, les responsabilités.

Je cite, sans commentaires.

Après avoir parlé des « irréparables dommages » causés par le feu, il déclare que *la faute doit être exclusivement imputée à l'incroyable négligence des autorités responsables de la ville de Reims.*

« Il aurait été pourtant bien facile, du 12 au « 18 septembre, de protéger, au moyen de sacs de « sable, les portails et la façade... Aucune mesure « n'avait été prise en vue d'un incendie, pas « même les mesures les plus primitives. Quand « l'incendie éclata, aucune pompe ne fut mise en « action. Le poste de pompiers voisin avait été « détruit par un obus, intentionnellement, bien « entendu au dire de la version française... Quant « aux autres postes de pompiers, ils ne se sont pas « donné, paraît-il, beaucoup de mal ; ou bien dans « cette ville de 120.000 habitants, n'y avait-il que « ce seul poste ? En tout cas, une pareille insou- « ciance est absolument inexcusable... » (p. 219).

Ils ne sentent donc pas que leur étonnement se retourne contre eux et que la faute qu'ils nous reprochent est de ne les avoir pas pris pour ce qu'ils sont, d'avoir cru qu'à défaut de la Foi, l'Art et l'Histoire suffiraient à protéger Notre-Dame de Reims et de n'avoir pas su parer le coup.

Enfin, il faut enregistrer une note récente (5 juin 1918) du Grand Quartier général allemand au Cardinal Gasparri, dénonçant au Saint-Siège, *sous la signature de Von Hindenburg*, des faits d'utilisation de la Cathédrale pour des fins de guerre, de juin 1917 à mars 1918.

Tantôt c'est un poste d'observation, tantôt ce sont des signaux lumineux ; d'autres fois des ombres qui vont et viennent, *delle ombre che si muovevano sulla torre posta a sud*[1] *;* mais, le plus souvent, c'est une installation de T. S. F.

Ceci est nouveau ; ils n'avaient pas formulé encore cette accusation.

Ils ont donc constaté, sur la tour sud[2] — jusqu'alors c'est à la tour nord qu'ils s'en prenaient — « des tiges, *delle stanghe*, qui faisaient songer « à des antennes, *che facevano sospettare un'antenna* » ou bien, « un grand appareil qui pouvait être un instrument pour la T. S. F. *forse attrezi per radiotelegraphia* ». En novembre, ils ont repéré « des antennes sur la tour sud, *la presenza, dell'antenna della torre* », puis encore en décembre ; le 7, le 11, et le 17, ils ont vu... « le fil

[1] Je ne possède que la traduction italienne du document.

[2] Depuis avril 1917, je l'ai constaté de mes propres yeux, et le colonel Feyler en a fait la remarque dans le procès-verbal de son enquête, le 3 avril 1918, l'escalier supérieur, dans l'une et l'autre tour, est démoli de telle façon, dans de telles proportions, qu'on peut dire que le sommet est inaccessible.

de fer ! *filo di ferro*[1], qui rattachait d'une tour à l'autre, deux tiges qui avaient l'apparence d'antennes, *all' apparenza antenne* » ; le 9, le 13, et le 18, leurs observateurs ont surpris de la radiographie, dans l'air, « *fu scoperta la radiographia*, qui, à leur sens, *che a loro giudizio*, ne pouvait venir que de la Cathédrale, *non poteva che venire da una torre della Cathedrale* ».

Les témoins « *son pronti a giurare la loro deposizione* ». Mais que peuvent-ils jurer, sinon qu'*à leur sens*, cela ne pouvait venir que de la Cathédrale ?

Et il y en a ainsi deux grandes pages, avec les dates, avec les heures.

Vraiment, s'ils n'avaient pas tant menti, si l'on ne savait que chez eux, en ces matières, la moralité des actes se réfère, comme tout le reste, au *Deutschland über alles*, que tout ce qui sert l'Allemagne est bien et que cela seul est immoral qui serait de nature à lui nuire, on serait troublé par de telles précisions et on leur accorderait au moins une certaine bonne foi.

Mais, qu'il y ait ou non, au fond de leur conscience, de la bonne foi, il est avéré que sur les

[1] Les services de T. S. F. militaire emploient un fil d'antenne de 1 millimètre et demi et il est invraisemblable qu'une lunette puisse le percevoir à 6 ou 7 kilomètres. La photographie aérienne ne le décèle même pas à 500 mètres.

tours de Notre-Dame, il n'y avait rien ; que la réalité ne répond point à leurs dires et que tout ce qu'ils affirment est objectivement faux.

Le 8 septembre 1918, le général commandant la Ve armée, à qui le Cardinal avait communiqué une note analogue du Grand Quartier allemand, datée du 9 juillet, où l'accusation était de nouveau formulée, basée sur cette hypothèse, que certains tirs de nos batteries n'avaient pu être réglés que de la Cathédrale, répondait :

« *Votre Éminence sait comme moi qu'aucun* « *poste d'observation, soit permanent soit temporaire, n'existe sur la Cathédrale de Reims.*

« *L'emploi de l'aviation et des ballons pour le* « *réglage et l'observation du tir de l'artillerie,* « *rend bien inutile l'organisation d'un observatoire* « *sur la Cathédrale, pas plus d'ailleurs que sur* « *l'église Saint-Remi qui a subi le même sort, et* « *la preuve de certitude invoquée par la note allemande n'a aucune valeur au point de vue militaire. C'est tout simplement une raison donnée* « *pour essayer de justifier un acte injustifiable* ».

BERTHELOT.

Au lendemain de la catastrophe, leurs arguties et « leurs mensonges » pouvaient impressionner

l'opinion, surtout à l'étranger : aujourd'hui, ils ne trouvent plus d'oreilles pour les entendre.

Ce que vaut leur parole et le cas qu'ils en font, le discours du Chancelier, le 4 août, au Reichstag, nous le révèle en deux mots : « *Nécessité n'a pas de loi* ». — « *On se tire d'affaire comme on peut* ».

Tant qu'ils ont escompté la victoire, ils n'ont guère songé à excuser leurs méfaits : « *La gloire lavera tout*, » disaient-ils. Depuis que le vent a tourné et que l'horizon s'assombrit, ils se voient dans *la nécessité* d'alléger, à tout prix, leur responsabilité et ils se tirent d'affaire, « comme ils peuvent ». Ils contestent, ils nient, ils expliquent, ils accusent : tout leur est bon pour donner le change.

Mais ils ont trop menti, « leurs mensonges » ne portent plus.

L'heure vient, si elle n'a déjà sonné, où l'on se refusera à toute discussion avec eux : ils sont à jamais disqualifiés !

CHAPITRE IV

L'OUTRAGE A LA FRANCE ET A NOTRE-DAME

Si le feu avait pris accidentellement à la Cathédrale, comme en 1481, s'il avait été mis stupidement par un maniaque, un fou ou bien par un bandit, la catastrophe eût été la même et le même frisson de poignante émotion aurait fait tressaillir le monde.

Mais il n'est point question ici d'accident. L'incendiaire n'est pas un individu quelconque, un de ces dégénérés irresponsables qu'on appelle « des anormaux ». C'est un peuple qui a fait cela, de sang-froid, un peuple qui se targue d'être au premier rang parmi les peuples et que dévore l'ambition d'être le peuple-type, le peuple-chef, c'est l'Allemagne !

Alors la sensation première de stupeur passée, le monde a eu un sursaut de colère et de dégoût que la presse a enregistré, comme le sismographe enregistre les trépidations du sol[1].

[1] Cf. Appendice B. Protestations, p. 208.

En face d'un pareil crime qui ne se justifie pas par lui-même et que des calculs, des préoccupations de stratégie militaire ne suffisent pas à expliquer, on éprouve, malgré soi, l'impression qu'il se rattache à quelque ordre d'idée supérieur; on a le pressentiment que, si l'on pouvait discerner, derrière ce geste, la secrète pensée de l'Ame allemande, il prendrait son ampleur et que l'on découvrirait le point où il rencontre le Plan providentiel pour servir des desseins mystérieux, qui sont des desseins de miséricorde. Car, d'ordinaire, sur tous les calvaires où se font les rédemptions, la malfaisance humaine intervient; et, tandis qu'elle s'acharne à sa besogne de haine, elle travaille. sans mérite et à son insu, à l'œuvre de salut.

Plus on y réfléchit, moins on se résigne à voir, dans ces événements de septembre, l'effet aveugle et brutal des hasards de la guerre.

Ce ne sont pas les pierres que les Allemands ont voulu abattre ; ces pierres ne les gênaient pas : c'est Notre-Dame de Reims avec les grands souvenirs qu'elle incarne et qu'elle représente ; notre Cathédrale, symbole expressif de la grandeur de la France et reliquaire de nos gloires nationales.

L'enjeu de cette guerre, c'est le salut de la nation ; l'indépendance, l'honneur, la vie même de la France; la revanche de 70; la défense de la civilisation chrétienne contre un retour agressif

de la barbarie; c'est la paix enfin par l'écrasement d'une race de proie, insatiable, qui se fait anarchiste en foulant aux pieds, avec les traités diplomatiques, le concordat international qu'on appelle « le droit des gens »; c'est autre chose encore : le relèvement de notre pays par l'expiation.

Il y a des mots qui coûtent à dire et que certaines oreilles se refusent à entendre.

Mais n'avons-nous pas à prendre pour nous les graves leçons que le Cardinal Mercier, naguère, rappelait au peuple belge, avec une liberté apostolique si fière et si noble, que la chrétienté tout entière a levé la tête pour l'écouter : « Il serait « cruel, disait-il, d'appuyer sur nos torts au mo- « ment même où nous les expions si durement et « avec tant de grandeur d'âme, mais n'avouerons- « nous pas que nous avons quelque chose à « expier[1] ? »

Que Dieu veuille nous sauver, on n'en peut plus douter; mais que le salut nous arrive par les voies austères du repentir et de la rédemption, cela paraît évident.

Quand c'est la Justice qui frappe pour châtier, elle frappe sur le dos, n'importe où, comme cela se trouve. Quand la Miséricorde frappe pour guérir, elle cherche le cœur, parce que la pénitence

[1] Lettre pastorale de Son Eminence le Cardinal Mercier. Noël 1914.

est essentiellement la souffrance du cœur. Et c'est seulement lorsqu'il voit ce brisement douloureux du cœur, dans l'humilité, sous l'épreuve, que Dieu pardonne : « *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* »

Où bat donc le cœur de la France ?

Partout, assurément. Des Pyrénées aux Vosges, des Alpes à l'Océan, à la ville et aux champs, à Paris comme en province, on en surprend les pulsations ; c'est le même sang qui vivifie tout l'organisme. Mais, si l'on tient compte des réalités historiques, on se tourne vers Reims, lorsqu'on parle du cœur de la France.

Paris, avec son charme et son prestige, c'est la tête superbe d'où rayonne l'Idée, le génie français sur le monde ; la tête altière qui se hausse fièrement par-dessus toutes les cités de la terre pour les fasciner, les éblouir, les convier à ses fêtes, les entraîner à ses plaisirs ; la tête folle parfois qui ne fut pas toujours à l'abri du vertige. Dix autres villes plus populeuses, plus pittoresques, plus opulentes que Reims, fameuses elles aussi dans l'Histoire, rivalisent d'énergie et se vantent à bon droit, d'être les centres les plus puissants de l'activité nationale : aucune ne songe à disputer à Reims, cette gloire d'être le cœur de la France.

On nous l'a rappelé, il y a vingt ans. La France

s'est souvenue de ses origines, en 1896 ; elle a relu avec émotion, à la première page de ses annales, l'Acte de son baptême et elle s'est inclinée devant Reims ; elle est venue s'agenouiller dans la Cathédrale de Reims, car elle est née là, au lendemain de cette bataille de Tolbiac où déjà, race contre race, les Allemands disputaient le sol aux Francs de Clovis.

La France a pris conscience d'elle-même à Reims ; elle y a trouvé sa note caractéristique, son orientation, son idéal. Pendant quatorze siècles, elle a vécu du Pacte de Reims qui liait sa destinée à celle de l'Église[1].

Jeanne d'Arc n'a pas fait autre chose, pour la remettre sur pied, au xve siècle, que de la ramener à Reims pour lui faire signer à nouveau ce pacte initial, qui fut et demeure la Loi providentielle de notre Histoire. Les sacres de Reims n'avaient d'autre sens, ni d'autre but que de prendre un par un les rois de France pour les rendre solidaires du Pacte de Reims. Nos malheurs n'ont pas d'autre cause que la rupture du Pacte de Reims, à la fin du xviiie siècle.

Il a fallu plus de cent ans pour que cette tentative d'apostasie nationale eût raison du robuste

[1] Mgr Baudrillart, dans son beau discours du 30 septembre 1914, à Sainte-Clotilde de Paris, *L'âme de la France à Reims*, a donné à cette vérité toute son ampleur et sa précision historique.

tempérament chrétien que la France avait puisé au Baptistère de Reims.

Mais elle a fini par aboutir et la France, une fois sortie de ses voies traditionnelles, a renié sa mission. Le Peuple-élu a refusé le service. On l'a entraîné plus loin qu'il n'aurait voulu. Il a prêté les mains, sans trop voir ni bien comprendre, à cette évolution, à cette révolution : on irait jusqu'au bout ; on romprait le Pacte de Reims ; on se passerait de la Religion ; l'État se constituerait sous le régime de l'Athéisme officiel : *Nolumus hunc regnare super nos !*

Et celui qu'on répudiait ainsi n'était pas un monarque quelconque, un roi de la terre, indigne ou maladroit, qui aurait cessé de plaire : c'était le Christ, ami des Francs, qui les avait comblés de bienfaits à tel point que le monde en était jaloux.

Et il arriva ce qui devait arriver. La politique se fit agressive pour vaincre les résistances et réduire l'opposition. Elle s'appliqua à débusquer l'Église de toutes ses positions, à la refouler, à lui barrer la route, à paralyser son action, pour lui disputer partout l'influence.

Et ce furent alors ces luttes déplorables, qui firent plus de mal encore au pays qu'à l'Église ; car, tandis que l'épreuve ravivait les énergies de l'Église, ces divisions et ces scandales ont énervé

le pays et lui ont fait, au dehors, un mauvais renom.

A quoi bon le taire et comment le cacher, puisque tout le monde le sait : Voilà le péché de la France, son péché national. Elle doit l'expier; elle doit s'en repentir !

Mais, encore une fois, s'il a suffi de la tête, pour tenter cette folie, la tête ne suffit plus quand il s'agit de l'expier : c'est le cœur qui désavoue, qui expie les folies de la tête.

Voilà pourquoi Reims est particulièrement meurtrie et humiliée [1] : *Cor contritum et humiliatum !*

Voilà pourquoi Notre-Dame de Reims a été visée. Car celui qui a décidé sournoisement de donner ce soufflet à la France, a vu dans notre Cathédrale autre chose que le joyau de l'art français du moyen âge, chef-d'œuvre de grâce et de puissance, enchantement des yeux, ravissement de l'esprit, qui s'épanouissait en gloire sur la cité, qui rayonnait en magnificence sur le pays tout entier et qui faisait, depuis huit siècles, l'émerveil-

[1] On pourrait objecter ici que d'autres villes ont souffert comme Reims et sont aussi en ruines. Mais elles ont été le théâtre de rudes combats, prises et reprises, écrasées sous l'infernale artillerie des batailles. Tandis que Reims a été dévastée sans qu'on s'y soit battu, si ce n'est au printemps de 1918, alors qu'elle n'était déjà plus que cendres et ruines; les Allemands l'ont détruite méthodiquement, froidement, cyniquement, à petites journées, sans y être contraints par les nécessités militaires.

lement du monde[1] (Pl. 16) ; il y a vu le monument superbe de l'antique alliance de 496, l'ostensoir splendide du Pacte de Reims, tout notre passé, toute notre histoire, le Baptême et les Sacres, le berceau, le foyer, le sanctuaire de notre vie nationale : le plus vénérable de nos Lieux saints de France !

C'est pour cela aussi que Dieu a laissé faire, — mystère de rédemption ! — afin que tous, tous, nous fussions atteints et humiliés, frappés au cœur par le coup qui outrageait *notre Cathédrale* ! de toutes la plus sainte, la plus fière, la plus triomphante, la plus aimée, où il semblait que fût enclose l'Ame de la France.

Ah ! certes, le coup a porté. La France a crié de douleur ! Tous et chacun, meurtris déjà et endoloris de nos propres blessures, malgré tant de souffrances intimes qu'on pleure entre soi, en famille et qui se fondent dans la grande tribulation de la Patrie, tous et chacun, nous l'avons pleuré, ce désastre, comme on pleure un malheur personnel.

[1] Les descriptions abondent de Notre-Dame de Reims. Il en est d'anciennes dont le mérite est connu. Il en est de récentes, provoquées par la catastrophe, qui redisent, d'un ton plus ému, son histoire, qui célèbrent, avec plus d'amour encore, sa merveilleuse parure de pierre et son âme mystique. Parmi celles-là, je signale ici avec une particulière complaisance « *La Cathédrale de Reims. Une œuvre française* », de L. Brehier, publiée chez H. Laurens (6, rue de Tournon, Paris), car je n'en connais pas où ce sujet ait été traité avec autant d'ampleur et une pareille maîtrise.

Les lettres des absents, des amis, des étrangers sont détrempées de larmes, comme des lettres de deuil.

Les confidences qu'on reçoit, les échos qui vous reviennent, les propos qu'on surprend, par hasard, dans la rue, ces bouts de phrases qui ne s'achèvent pas, qui ne sont dits à personne, qui jaillissent du cœur avec un soupir d'angoisse ou de colère, des mots d'enfants, ces réflexions d'inconnus, de passants qui se croient seuls, tout cela étonne, saisit, émeut, tant la détresse, sous une forme parfois naïve et fruste, s'y révèle intense.

« *J'aurais préféré voir brûler ma maison!* » Combien de fois l'ai-je entendue, cette parole? Les pauvres sinistrés eux-mêmes, sur les ruines fumantes de leur propre foyer, avouaient que d'avoir vu brûler la Cathédrale, ça leur avait fait plus de mal encore. Et ce n'était point manière de parler. En face de ce brasier de 14 hectares qui dévorait la ville, les cœurs étaient trop brisés pour n'être pas sincères,

J'ai relevé ce cri d'âme, dans une lettre de fier soldat : « *J'aurais donné la vie d'un de mes fils —* « *j'en ai 6 que j'aime tendrement — pour sauver* « *la Cathédrale!* » et puis cet autre encore qui jaillit, avec un sanglot, du cœur d'un enfant : « *On dirait que le Bon Dieu abandonne la France!* »

Et ce geste de soldats ! Ils sont nombreux, plusieurs centaines, au loin, dans la campagne. A un tournant de la route, soudain, la Cathédrale apparaît, en feu ! Éperdus un moment, ils s'arrêtent, figés, muets de saisissement, une buée de larmes dans les yeux ; et, d'instinct, comme un seul homme, ils se redressent, joignent les talons et font le salut militaire !

Chose étrange, la verge dont Dieu s'est servi pour nous flageller, c'est cette même race qui se heurta aux Francs du ve siècle, les petits-fils des Allemands de Tolbiac, qui sont revenus pour nous rendre plus sensible et plus claire la leçon des événements.

Requis pour ce rôle de justiciers, ils ont pu se glorifier un moment de la besogne qu'ils faisaient, de l'acharnement qu'ils y mettaient, comme s'ils avaient dû recueillir pour eux-mêmes tout le profit de nos malheurs. Mais leur orgueil insolent n'a eu qu'un temps : l'expiation une fois faite, Dieu les a traités comme on traite le bâton qu'on avait ramassé à terre, pour sévir : on le brise et on le rejette loin de soi, avec mépris.

Lorsqu'on trouve à la racine de toutes les manifestations de la pensée allemande, l'esprit de Luther, son influence, sa marque et qu'on sait que la fille ne renie pas son père, lorsqu'on entend le

Kaiser parler de son « ami Luther », lorsqu'on relit sa lettre à la Princesse de Hesse, au lendemain de son abjuration, en 1901, on est en droit de se demander si, à l'analyse, on ne surprendrait pas, au fond de la conscience prussienne où s'est élaboré ce crime sacrilège, quelque ferment de luthéranisme, cette vieille rancœur de la Réforme contre l'Église et contre la Sainte Vierge.

Il semble bien qu'on ait eu ce soupçon à Genève et que, dans les milieux calvinistes, on en ait éprouvé quelque embarras.

M. Émile Lombard, membre du consistoire, s'en explique très nettement dans le *Journal de Genève* du 8 octobre : « Notre qualité de protestants nous « oblige très particulièrement à flétrir, comme il « le mérite, un acte qui offense la foi catholique « dans une de ses manifestations les plus nobles « et les plus dignes de l'humanité.

« Vraiment, la grande nation qui se glorifie « d'avoir inauguré la Réforme, n'a pas lieu d'être « fière des preuves de supériorité qu'elle donne au « monde. Plusieurs d'entre nous ne pourrons plus « entendre le Choral de Luther sans malaise, en « songeant au genre d'exploits qu'il sert momen- « tanément à célébrer.

« Un devoir urgent me paraît être, à cette heure, « de répudier certaines solidarités... Puisse l'éner- « gie de notre désaveu souligner le fait qu'il y

« a plusieurs protestantismes dans le monde... »

Les protestants français, sans appuyer autant, ont écrit et parlé dans le même sens[1].

Mais, si l'intention reste nuageuse, qu'ils l'aient voulu ou non, en fait, l'injure monte jusqu'à Notre-Dame.

Quand nous disons indifféremment « la Cathédrale » ou bien « Notre-Dame » nous ne confondons pas le Palais avec la Reine; nous affirmons que le Palais est à la Reine et qu'elle y est chez elle; nous voulons dire que la Cathédrale est son domaine, son sanctuaire; qu'on ne peut pas séparer l'un de l'autre; que toucher à la Cathédrale, c'est toucher à Notre Dame et qu'outrager la Cathédrale, c'est outrager Notre-Dame.

Entendons-nous.

Encore qu'on eût pu l'éviter, ce n'est pas la présence des blessés allemands qui profanait Notre-Dame. Volontiers, jadis, on accolait à l'église l'hôpital, « l'Hôtel-Dieu, » comme on disait, et, plus d'une fois, on s'autorisa de l'appel de Jésus : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez!* » pour laisser déborder l'ambulance dans l'église.

L'outrage, c'étaient ces sifflements sinistres qui montaient, du fond de l'horizon, comme un rugissement de blasphème, vers Notre-Dame! C'étaient

[1] Cf. Manifeste du Conseil de la fédération des églises protestantes en France. (*Le Temps*, du 16 octobre 1914.)

ces coups formidables qui la souffletaient ! C'était le sang versé en violation des droits de guerre, ce triple meurtre du 18 au matin et ceux de l'après-midi qui la polluaient ! C'étaient, là-bas, dans les lignes allemandes, ces gueules d'enfer qui crachaient sur le Sanctuaire ! C'était, plus haut et plus loin, dans l'âme du Maître responsable, ce *fiat* sacrilège qui avait ordonné ou qui laissait faire [1] !

C'est assez, d'ailleurs, pour avoir l'impression d'un Temple profané, d'être rentré le lendemain dans la Cathédrale.

Les yeux qui l'ont vue n'oublieront jamais cette vision : des poutres fumantes éparses sur le Parvis ! un amas de pierres brisées, dont chaque fragment incarnait une parcelle de la splendeur du portail ! la tour de gauche rongée, calcinée, ravagée : la face auguste de Notre-Dame défigurée comme certains visages flétris par une horrible tache de brûlure ! les trois porches béants, par où s'engouffraient dans le Lieu saint le tumulte et la vulgarité de la rue ! les fenêtres

[1] Le kaiser n'était-il pas au quartier général de von Klück, près d'Anizy-le-Château, pendant les combats de Soissons-Crouy-Vrégny (8-15 janvier) ? Ne s'est-il pas avancé jusqu'à la ferme de La Perrière, au plus fort de l'attaque ?

Sa présence, signalée par tous les journaux, n'a point été une sauvegarde pour la cathédrale de Soissons qui a été rudement bombardée, durant ces jours-là, sans la moindre raison militaire.

lamentablement vidées, par où s'étaient évadés, avec le recueillement, le dernier souffle de prière, le dernier parfum d'encens ! Depuis le seuil jusqu'aux grilles du chœur, jusqu'à l'autel, une couche épaisse de cendres noires ! (Pl. 17.) Dans les nefs, trois cadavres à demi carbonisés, tordus, convulsés sous la douleur, gonflés, tuméfiés, l'écume aux lèvres ! Devant la chaire, à côté des grands lustres abattus, un tas de couvertures où le feu n'a pas pu mordre, des débris informes, des bottes de soldats, un chaudron, quelques écuelles, des vases de nuit souillés ! Plus loin, la carcasse de cheval décharnée ! Et tout cela, dans une atmosphère lourde, tiède, empestée de l'odeur âcre d'étoffe brûlée et de chair grillée ! (Pl. 18.)

Voilà, ô Marie, en quel état ils ont mis votre Maison, ce qu'ils ont fait de votre Sanctuaire : « *incenderunt igni sanctuarium tuum et polluerunt tabernaculum nominis tui*[1] *!* »

Ils vous ont obligée d'en sortir, car ils l'ont pollué. Ils vous ont chassée de chez vous !

La haine ne peut entrer dans votre cœur : vous êtes la Mère des miséricordes sans fin et vous avez entendu, au Calvaire, Jésus qui priait pour ses bourreaux.

[1] Ps. LXXIII, 7.

Mais la Justice n'est pas la haine. Le sacrilège appelle le châtiment : « Christ Jésus, vengez votre « Mère ! Humiliez ceux qui l'ont insultée ! Humi- « liez-les dans leur orgueil militaire, dans leur « sauvage fierté de soldats ! »

CHAPITRE V

LE DÉSASTRE

Quand le télégraphe jeta aux quatre vents du ciel la stupéfiante nouvelle : « *Ils ont mis le feu à la Cathédrale de Reims !* » les journalistes n'attendirent pas que l'incendie fût éteint pour en mesurer l'étendue ; et, dans l'effarement du premier moment, ils mirent les choses au pire. Leur plume enfiévrée, qui va trop vite, souvent aussi va trop loin.

Non. Il reste de la Cathédrale autre chose qu'un amas de cendres et un monceau de ruines.

Nous autres, qui savons et qui pleurons, quand il nous arrive, à certains jours brumeux, d'aborder la Cathédrale par la place du Parvis, nous avons l'impression de nous évader du cauchemar et d'être repris, chaque fois, par l'illusion qu'elle est là toujours, souverainement belle comme autrefois. A la voir ainsi, de face, on jurerait qu'elle n'a pas subi la moindre déformation dans ses grandes lignes architecturales. (Pl. 19.)

Qu'ils viennent donc ceux qui ne se consolaient point de ne l'avoir pas vue avant son malheur : qu'ils viennent là, quand le jour tombe, à l'heure où les bruits de la rue s'apaisent dans le recueillement du soir, ou même plus tard, si la lune, dans le silence mystérieux de la nuit, l'enveloppe de cette lumière de rève qui l'allège encore et la transfigure ; qu'ils s'arrêtent, qu'ils se taisent, qu'ils regardent, qu'ils emplissent leurs yeux de cette splendide vision de beauté et qu'ils s'en retournent sans aller plus avant ! Car il suffit d'approcher, quelques pas seulement, pour que l'illusion brutalement s'évanouisse. (Pl. 20.)

Sitôt qu'on avance, les plaies, qui défigurent le portail, s'accusent et se précisent, et, c'est navrant ; dès qu'on oblique d'un côté ou de l'autre, le désastre s'avère immense, indescriptible, à tel point qu'à vouloir seulement reprendre et poursuivre aujourd'hui l'inventaire que nous avions fait le 4 septembre, j'éprouve l'anxiété douloureuse de ceux qui abordent sur le terrain, après le combat, un blessé broyé par la mitraille : ils hésitent, ils appréhendent ; ils ne savent comment s'y prendre, ni par où commencer.

Cette tour nord, d'abord griffée, mâchurée, raclée sur trois étages, par la chute des échafaudages, mordue au vif par le feu ! la moitié à peu

près de la merveilleuse façade, page éblouissante de sculpture, tout un monde de statues, si ordonné, si harmonieux dans son exubérance, cortège triomphal de Notre-Dame : tout cela est ravagé ! (Pl. 21.)

A terre, parmi les poutres carbonisées, des blocs provenant des deux pinacles effondrés, à droite et à gauche de la grande baie géminée, des tronçons de colonnes, des débris de sculptures, des morceaux de statues, des lambeaux de draperies et de dentelle, des fleurs et des feuillages déchiquetés, des chefs-d'œuvre en miettes ! (Pl. 22.)

On voudrait recueillir un à un ces fragments pour les remettre en place, car l'œil cherche et trouve les points d'arrachement, les cassures, les mutilations.

Mais, du haut en bas de cette immense paroi, hier encore, ciselée, ouvrée comme un panneau précieux de reliquaire, la pierre calcinée s'effrite et se soulève en écailles qui vont tomber demain.

Les grandes statues, adossées aux ébrasements du porche, dont nous déplorions les égratignures, le 4 septembre, sont maintenant dans un état pitoyable. (Pl. 23.) La Reine de Saba, si gracieuse, à l'avancée du contrefort, est horriblement mutilée : un buste décapité[1] et manchot ! car le reste n'a plus de forme humaine. (Pl. 24.) A l'angle en

[1] La tête a été retrouvée plus tard, en bon état. L'abbé Thinot l'avait recueillie et mise en sûreté.

retour, saint Sixte, son voisin, n'a conservé que sa tête sur un corps que l'on croirait martelé. Les autres personnages, de ce côté, ne sont qu'à moitié démolis. En face, l'Ange qui souriait à saint Nicaise martyr, « le sourire de Reims », n'a plus de bras ; sa tête a roulé par terre. (Pl. 25.) On reconnaît encore sainte Clotilde, martelée, elle aussi, rabotée depuis les épaules jusqu'aux pieds ; mais saint Remi et saint Thierry ne sont plus que d'affreuses momies, cadavres enveloppés dans un suaire, dont on devine à peine les contours. (Pl. 26.)

Les socles et les dais, le linteau, le tympan ajouré, les voussures, l'arcade pleine, à côté, sont criblés de plaies. (Pl. 27.)

Le groupe du Crucifiement, au-dessus du porche, n'existe pour ainsi dire plus. Les sept personnages sont écorchés de la tête aux pieds. Le Christ a la face aplatie, écrasée ; son bras gauche a disparu ; le centurion n'a plus ni bras ni tête ; il n'en est pas un qui ne soit estropié. (Pl. 28.)

Il n'y a plus trace des clochetons délicats qui émergeaient au point de rencontre des gables. Les gargouilles qui faisaient saillie un peu plus bas, sont abattues. (Pl. 29.) Du musicien assis qui reposait dessus, David, je crois, il ne reste guère que les jambes avec une moitié de harpe entre les genoux. Les cariatides, abritées par ces têtes de monstres, ont été à peu près épargnées. Plus bas

encore, les personnages symboliques qui figuraient les fleuves du Paradis, sont sérieusement endommagés.

La scène ravissante du Couronnement de la Vierge, dans son encadrement somptueux, fouillé à la façon des ivoires antiques, est saccagée (Pl. 28), comme la Rose centrale, comme la Galerie du *Gloria*, dans toute sa partie gauche : une grande ligne verticale dans l'axe du portail, délimite nettement la zone de destruction ; l'échafaudage s'arrêtait là.

A l'étage supérieur, juste au-dessous du Baptême de Clovis, s'étalait l'histoire de David ; — ne fut-il pas le premier roi sacré par Samuel, comme Clovis le fut, à Reims, par saint Remi ? — sa lutte avec Goliath, en deux actes : le coup de fronde et le coup de sabre. Dans l'angle, au pied-droit de la voussure, il reparaissait, comme ancêtre de Notre-Dame, en pendant avec Salomon[1] : toute cette statuaire est détruite, à gauche de la ligne médiane. En haut, la balustrade de la galerie des rois, avec ses anges, est culbutée (Pl. 30) ; le Goliath mort

[1] L'identification de ces deux belles statues, d'une vigueur d'expression étonnante, a provoqué bien des discussions. Il faudrait peut-être voir, à droite, saint Jacques de Compostelle pour lequel nos Rois de France avaient une particulière dévotion, et, dans le personnage de gauche, chaussé de bottes et d'une allure plus moderne, un membre de la Confrérie rémoise des pèlerins de Compostelle (Cf. L. Bréhier, *La Cathédrale de Reims*, p. 125).

n'est plus qu'une masse informe et le petit David esquisse son grand geste avec deux moignons. Dans l'arc d'encadrement de la Rosace, les figurines qui rappelaient d'autres épisodes de sa vie, ont sauté.

Dans les deux pinacles découronnés, en avant de la tour, et dans les deux autres en retour sur la rue Robert-de-Coucy, les grandes statues — elles mesurent quatre mètres — du Christ pèlerin, de saint Jean, du Christ ressuscité qui montre ses plaies à saint Thomas, ressemblent à des blocs de pierre mal dégrossis à la carrière; les têtes seules, plus en retrait sous la niche, ont été protégées. (Pl. 21.)

Le porche central a relativement peu souffert. Longtemps nous avons cru qu'il n'avait d'autres blessures que cinq ou six larges accrocs aux vêtements des personnages du groupe de la Présentation, et quelques entailles sérieuses dans les voussures : la pire de toutes ne s'est révélée que plus tard.

Léchée, mordue par le feu qui dévorait l'énorme porte à laquelle elle est adossée, exposée à la chaleur de l'immense brasier que formait là l'amoncellement des bois de l'échafaudage, la Vierge du trumeau était en pleine fournaise. Elle semblait n'être pas touchée; en réalité, elle était brûlée. Elle se fendille et il est à craindre qu'elle ne se délite tout à fait.

On a le cœur serré lorsqu'on pénètre dans la Cathédrale, plus encore que dans une maison où il y a un mort, parce que, à cette impression lourde de désolation et de deuil, s'ajoute le sentiment accablant du crime et de la profanation.

Si l'on s'écoutait, on resterait là, sans rien dire, à regarder, à prier, à pleurer : *illic sedimus et flevimus*[1]. Mais nous nous sommes imposé aujourd'hui la tâche pénible d'explorer ce calvaire : il nous faut poursuivre ce triste pèlerinage.

Les nefs sont maintenant déblayées; les cadavres ne sont plus là; les cendres, les décombres, les ignobles déchets de l'ambulance ont été enlevés; la Cathédrale paraît immensément vide. (Pl. 31.)

Ce n'est plus la solitude claustrale, apaisante et chaude, du sanctuaire, c'est le désert, mais le désert anormal que la dévastation a fait sinistre.

Nous y sommes revenus, M. Thinot et moi, plus tard, par une sombre nuit d'hiver. Le vent hurlait dehors ; il s'engouffrait en rafales dans les nefs, par les fenêtres béantes, avec le bruit que fait l'ouragan dans les grands bois. On aurait dit que les Puissances malfaisantes des ténèbres, prenaient violemment possession du Temple après que la malfaisance de l'homme l'avait pollué.

Des portes folles, à demi calcinées, claquaient

[1] Ps. CXXXVI, 1.

dans les hautes galeries ; des débris de vitraux arrachés aux verrières tombaient sur les dalles, avec un bruit clair, et des éboulis de platras détachés des voûtes s'écrasaient à terre sourdement.

A tâtons, nous avons gagné l'autel de la Sainte Vierge ; et, à genoux, en silence, nous avons pleuré.

D'instinct, en entrant, les yeux cherchent, d'un regard inquiet, les voûtes, quasi surpris de n'y point trouver, par un trou, par de larges brèches, quelques échappées sur le ciel ; puis, rapidement, ils scrutent les nefs, le sanctuaire, jusqu'au fond, étonnés de voir qu'il n'y a pas un seul pilier renversé, ni un mur percé.

N'était, en effet, l'état misérable des verrières et ces pierres noircies, brûlées, au socle des piliers (Pl. 32), maintenant que l'église est nettoyée, on aurait peine à croire qu'elle a été le théâtre de scènes aussi tragiques.

Tout autre est l'impression, sitôt que l'on se retourne. Tandis que la paille était étendue dans les nefs, on l'avait accumulée en tas, près des portes ; et là, ce fut un véritable incendie.

Les murs en cet endroit, sont entamés aussi profondément qu'à l'extérieur. Les escaliers des tours firent l'office de cheminées : on y relève, très haut, les traces qu'y laissa la flamme. Les boise-

ries des tambours, aux portes des bas côtés, s'enflammèrent et le feu dévasta d'inestimables morceaux de sculpture.

Ce décor de luxe qui encadre l'ogive des trois porches, au revers de la façade, est spécial à Reims ; il n'a pas son pareil.

L'élégante ordonnance de ces niches trilobées — 56 au grand portail — où se détachent en haut-relief, sur un fond gracieux de feuillage, de fines statues, aux allures souples, aisées, vivantes, produit l'effet d'immenses tentures, en grisaille, d'un dessin très sobre, qui se relient sans effort aux riches tapisseries des basses nefs : « ce fil a l'âge de cette pierre. »

C'est miracle que le panneau central, le plus beau, qui compte des pièces de premier ordre, comme la *Communion du Croisé*, n'ait pas une égratignure. Des deux autres, que l'on connaissait peu, cachés qu'ils étaient par ces malencontreuses boiseries, il ne reste rien, si ce n'est un ou deux sujets, et, çà et là, quelques têtes moins curieuses, qui se tenaient, pensives, retirées au fond des niches; encore étaient-elles, pour la plupart, si ébranlées qu'il a fallu les cueillir à la main, avant qu'elles ne tombent. (Pl. 33 et 34.)

Les grandes tapisseries du XVIe siècle, parure somptueuse de Notre-Dame, avaient été rejoindre à Paris, le 3 septembre, un long convoi d'objets

précieux que le gouvernement expédiait dans le Midi, pour soustraire nos trésors artistiques, à la rapacité des vandales qui confondent le vol avec la conquête et qui saccageaient la Belgique.

Que n'a-t-on déménagé aussi nos vieux vitraux du XIIIe siècle !

Les plus anciens, ceux de l'abside, du moins les trois du milieu, ne sont que légèrement touchés. Quatre autres, en retour sur le transept, deux de chaque côté, sont criblés ; les derniers sont en lambeaux.

Des hautes verrières de la nef, à la coloration si étonnamment chaude et vigoureuse, avec ses rouges pourpres et ses bleus intenses, où le soleil de midi venait raviver ses rayons, une seule, sur vingt, est intacte[1], six sont encore à peu près entières. J'en vois sept littéralement mitraillées, quatre aux trois quarts perdues et deux totalement vidées. (Pl. 35 et 36.)

Quant à la merveille, la grande Rose du portail, cette éblouissante mosaïque de fleurs, où resplendissent en gloire, autour de Notre-Dame triomphante, tous les feux de l'arc-en-ciel, elle a éclaté par le milieu ; il en reste la moitié. (Pl. 37.)

La galerie éclairée du triforium, d'un ton plus sévère, qui formait comme un soubassement dis-

[1] La première dans le chœur, après le transept, à gauche.

cret de lumière à la Rosace, a subi avec elle les atteintes du feu : les quatre baies de droite ont volé en éclats; elle a pâti, en outre, de la chute des pierres sur le chemin de ronde. Si une ou deux baies de gauche conservent encore plusieurs panneaux entiers, les autres ne retiennent plus que par un fil quelques beaux débris pendus aux ferrements.

L'une seulement des deux roses du transept, celle du croisillon nord, remonte au XIIIe siècle : elle est très endommagée ; moins pourtant que l'autre qui avait été détruite déjà, par un ouragan et restaurée au XVIe siècle.

Parmi les verrières supérieures du transept, il y a quelques grisailles antiques remarquables, que déshonore un affreux badigeon : la première, à l'angle S.-O., nettoyée tout récemment, est d'un très bel effet ; elle est en parfait état.

Les fenêtres du rez-de-chaussée, dépouillées de leurs vieux vitraux au XVIIIe siècle, n'avaient plus aucun intérêt artistique. Elles sont vidées, criblées ou défoncées.

La petite rose du portail, sans valeur et sans caractère, que le plan de restauration avait condamnée et qui allait disparaître, n'est pas à regretter.

Au grand vitrail moderne, au-dessus des sacristies, on compte quelques trous. Les verrières sombres de la chapelle du Saint-Sacrement, d'une

tonalité bleue trop soutenue peut-être, et celles du Sacré-Cœur d'une teinte douce et nacrée, ont été sérieusement éclaboussées par une chute d'obus dans la rue, à l'abside, et la poussée d'air, chassant les verres hors des plombs, a dessiné dans le vide la silhouette des personnages.

Il n'y a pas d'autres dégâts dans les sacristies que la démolition, par un obus, de l'escalier de pierre qui descend, de la Salle des rois, à la crypte.

Le mobilier artistique du transept, que l'on n'avait pas eu le temps de sauver, les deux tapisseries des Gobelins, les toiles du Titien, du Tintoret, de Nicolas Poussin, de Zuccharo et de Mutiano, le tableau de J. Tissot et les autres n'ont pas eu la moindre éraflure.

Le grand lustre de la chapelle du Saint-Sacrement est tombé trois jours après l'incendie. (Pl. 38.)

Une nappe, pendue encore à la table de communion, dans la Chapelle du Cardinal, est couverte de plomb. Ici, de grosses gouttes, tombées de la voûte, s'y sont écrasées comme des larmes, là, des gouttelettes l'ont saupoudrée d'une fine poussière qui s'y est figée, sans brûler la toile. (Pl. 39.)

La délicate et précieuse Jeanne d'Arc de P. d'Epinay, dans l'arrière-chœur [1], a été préservée tout comme celle de P. Dubois, sur le Parvis.

[1] Cette statue, déposée à la Cathédrale, en 1909, est la propriété de M. H. Abelé, de Reims.

L'incendie a gagné le chœur jusqu'à l'autel, parce que les chaises y étaient entassées, mais il n'a pas été plus loin.

Les stalles de gauche ont été entièrement consumées. (Pl. 40.) M. Andrieux a pu sauver à peu près celles de droite, ainsi que le trône de l'Archevêque que le feu avait déjà entamé.

Le pavé du sanctuaire est soulevé par places; les dalles de marbre ont éclaté et ces trous me font penser au riche tapis du sacre, cette autre splendeur, qui étalait, aux grands jours de fête, sur un champ de pourpre, les armes de France, au pied de l'autel, et qui a péri. (Pl. 40.)

L'orgue était déjà si délabré qu'une généreuse initiative avait pourvu à sa restauration totale. Le bombardement l'a tellement secoué qu'on n'en tirerait plus un son. Il ressuscitera avec la Cathédrale[1].

Au portail nord, il n'y a que quelques entailles; rien d'essentiel n'est détruit : trois ou quatre éclats sur le manteau du Beau Dieu ; un au socle ; un autre dans le ventre du diable, près de la chaudière d'enfer, au tympan (Pl. 41) ; un encore dans la voussure. A l'autre porte, je n'en relève que deux : dans la tunique du Roi Clovis, à la paroi de

[1] Ce don magnifique a été offert à Notre-Dame de Reims par Mme la comtesse Werlé. Les plans sont prêts et la maison Cavallié-Coll n'attend que la reprise du culte pour se mettre à l'œuvre.

droite, et un, au tympan, à l'extrémité du 3° bandeau.

Nous montons par les tours tronquées du transept ; et, tout en haut, avant d'arriver à la galerie des Prophètes, nous découvrons une meurtrière que n'avait pas prévue l'architecte. Elle s'ouvre toute grande dans la direction du clocher de Saint-André : un obus a crevé la tour.

Deux pas encore et nous sommes en face du désastre.

A force d'avoir fait ce pèlerinage, on s'est familiarisé avec la désolation de ces ruines. On ne s'y accoutume pas, mais les yeux, peu à peu, s'y sont faits et le choc est moins rude.

Ce jour-là, en débouchant tout à coup, par la petite porte qui perce le pignon, dans cet enclos encaissé, sans horizon, coupé au centre par des arches étranges, comme des ponts jetés sur un ravin ; à l'aspect de cet immense squelette mal enfoui dans les cendres ; à la vue des reins dénudés de la voûte, dans ce cadre morne de catastrophe, le coup fut violent, douloureux, comme, au lendemain de l'incendie, quand il nous fallut rentrer dans l'église. (Pl. 42.)

C'était autre chose, pourtant, c'était autrement : moins profond et plus aigu. Il n'y avait pas, au même degré, ce froissement si pénible de l'âme,

mais une sensation d'angoisse au cœur, avec de la colère et du dépit, une sorte de honte aussi que des hommes aient pu faire cela.

On regardait sans pouvoir parler, parce qu'on était déconcerté d'abord, il fallait le temps de se reprendre, de s'orienter, de se rappeler, et qu'ensuite on sentait que les mots qui viendraient aux lèvres seraient trop chétifs et trop froids : on avait comme une pudeur de ne pas profaner, par une banalité, une tristesse pareille.

Il faut un effort pour s'y reconnaître, pour retrouver le lien qui rattache cette épave aux réalités disparues. (Pl. 43.)

Il n'y a plus le moindre vestige de la charpente ; elle a été consumée jusqu'au dernier tison. (Pl. 44.) La cendre, accumulée dans les entre-deux des voûtes, est plutôt blanche. Les cintres des *oculi*, aux clefs de voûte, émergent alignés sur l'extrados ; on les prendrait pour des margelles de puits.

L'œil cherche des points de repère. Les pignons du transept et celui de la façade, entre les tours, dessinent la ligne du toit. (Pl. 45.) Ces arcs robustes, appuyés sur les gros piliers de la croisée, qui devaient servir de base au grand clocher central détruit au xve siècle et jamais refait, portaient le carillon (Pl. 46) : un amas confus de fers tordus, de roues dentelées de l'horloge, de cloches brisées, fondues, en marque la place

(Pl. 47) ; il a versé aussi du côté de l'Archevêché.

Quant à ce petit chef-d'œuvre de charpente et de plomberie que nous appelions « le clocher à l'ange, » si élégant, avec son balcon octogonal et ses curieuses cariatides de plomb battu, types et costumes du xve siècle, sa flèche si svelte fleurdelisée, il s'est cassé en deux dans sa chute. Au milieu de débris de ferraille, nous ramassons les morceaux de la cloche très vieille que l'on sonnait tous les jours, à l'Élévation de la messe capitulaire, en vertu d'une fondation du xvie siècle, et qu'on appelait « le son du Saint-Sacrement » (Pl. 48) : mais, la pointe du clocher, la boule de cuivre et la tige qui embrochait l'ange girouette, est allée s'abattre à l'étage inférieur, sur les chapelles de l'abside, dans l'angle du transept. (Pl. 49.)

Nulle part mieux que là, sur l'extrados de la grande voûte, on ne peut avoir une idée des ravages du feu, en prendre la mesure, en sentir le poids. Spectacle navrant de dévastation qui consterne et qui révolte, lorsqu'on songe de quoi sont faites ces cendres et comment et par qui ? Et cette souffrance s'exaspère à l'analyse, car le mal s'accuse à chaque pas et chaque détail en souligne l'importance.

Partout la pierre est profondément attaquée, désagrégée, sur la nef et sur les bas côtés ; partout elle se délite et s'écaille. Les dalles épaisses

du chemin de ronde, qui pourtant n'étaient pas en contact immédiat avec le feu, sont fendillées ; elles se détachent sous le pied, dès qu'on s'avance un peu sur le bord. Et, lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit que, dans certaines parties qui semblaient épargnées, la pierre a été, comme on dit, « étonnée » et qu'un jour elle cèdera. (Pl. 50.)

A l'abside, quelques chapelles, six, ont conservé leur toit de plomb[1]. Le 20 septembre, le feu avait repris dans cette région : nous avons pu l'arrêter et sauver presque tout ce qui n'avait pas brûlé la veille.

Il est étonnant que les voûtes n'aient pas crevé, en un point quelconque, sous le coup de bélier des obus ou sous le poids de l'énorme charpente écroulée. Fortement épaulées par les arcs-boutants, elles ont résisté. La robuste ossature du monument n'a pas fléchi.

De tous côtés, nous relevons des traces du bombardement. Mais combien d'autres ont été effacées par l'incendie! Toutes ces plaies béantes dans les combles, avec les plombs soulevés, violemment retroussés par la chasse d'air des éclatements, tout cela a disparu ; et, dans nos calculs, il y a une lacune. L'abbé Thinot qui enregistrait, au

[1] A partir du transept nord, jusqu'au 6e contrefort.

jour le jour, les chutes nouvelles, n'a pas pu faire, le samedi, sa tournée d'inspection et il est vraisemblable que plusieurs lui ont échappé.

Si, d'en bas, sur la place, les tours font illusion, il faut, ici, se rendre à l'évidence : la partie haute de la tour nord est sérieusement disloquée (Pl. 51) ; l'amorce de la flèche, en arrière, est transpercée ; les lourdes assises de pierre ont glissé et ont été poussées dehors. Au sommet de la tourelle de droite, l'énorme dalle qui recouvrait l'ouverture a été descellée, soulevée et déjetée par un souffle d'obus. (Pl. 52.)

Un des tourillons d'arrière, de la tour sud, est percé, dans la direction de la place Royale. (Pl. 53.)

La galerie supérieure de la grande nef est ébréchée sur un point, et, celle de l'abside, en deux endroits, par des obus qui ont pénétré dans le toit.

A l'étage inférieur, dans l'angle du croisillon nord et du chevet, nous comptons quatre obus : le 1er a brisé cette volée d'arc-boutant dont les morceaux ont défoncé les toits des chapelles (Pl. 54 et 55) ; le 2e a pulvérisé la couverture de tuiles de la tour tronquée ; les deux autres ont frappé les grandes baies ajourées du premier étage : la pierre est écrasée, broyée, une colonnette de la galerie inférieure a sauté ; les éclats, qui ont fracassé le vitrail, sont allés briser, dans l'église, les boise-

ries du grand orgue et écorner un chapiteau dans le transept.

De ce même côté encore, plus haut, une gargouille est cassée, un aigle décapité.

Un contrefort de l'abside, le 2e, côté sud, a été touché au chaperon de la volée inférieure de l'arcboutant : d'un côté, il y a une forte meurtrissure ; de l'autre, une large échancrure, sans que l'arc soit rompu. La fenêtre voisine a été éclaboussée en coup de fouet ; la gargouille, au-dessus du dernier contrefort, est cassée. (Pl. 56.)

Sur la cour de l'Archevêché, le pinacle du 5e contrefort est rasé par le milieu (Pl. 57) ; des tranches entières de la pyramide ont été projetées d'une seule pièce sur les voûtes de la basse nef. Le pilier du 3e a été frappé en plein dans le massif de maçonnerie. Ce sont les éclats de cet obus qui ont fait sauter le réseau de pierre, l'armature de la rosace, à la fenêtre voisine, et qui ont tué plusieurs blessés.

En explorant des yeux, à travers l'enchevêtrement des arceaux de pierre, les parties supérieures de l'édifice, nous découvrons, à l'angle du transept, une gargouille noyée dans le plomb, d'un aspect fantastique.

Elle en a sur le dos, une énorme carapace, une chape dont les franges lui pendent sur les flancs ; elle en vomit à pleine gueule un flot rigide, qui

s'allonge et s'effile en stalactites ; et, sous elle, de larges bavures figées aux ressauts de la pierre descendent en cascade jusqu'au bas de la galerie. (Pl. 58.)

Pour gagner la tour nord et continuer notre exploration, nous traversons la façade à l'extérieur, à la hauteur du triforium, derrière les gables des trois porches.

A partir du milieu, il faut enjamber des tas de décombres où gisent pêle-mêle, parmi les grosses pierres tombées de la galerie et des pinacles, des morceaux importants d'architecture, des débris délicats d'ornementation, dont l'amoncellement est impressionnant.

Jusqu'au 1[er] contrefort, sur la rue Robert-de-Coucy, l'arrachement et la chute des poutres, avec le feu, ont fait le même ravage. Le pinacle de ce contrefort est découronné ; à l'un de ses clochetons, la grande chaîne du treuil s'est accrochée ; elle y est restée pendue.

Les pigeons de Notre-Dame, que la catastrophe a désorientés, malheureux sinistrés, évacués eux aussi, ont cédé aux corbeaux querelleurs les abris confortables dans les trous de murailles, sous les hautes corniches ; ils ont cherché, plus bas, des recoins plus paisibles, sur l'épaule des saints, au fond des niches, à l'ombre des voussures, et, tout

à même, dans les tours, sur les marches solitaires des escaliers. Notre ascension les met en déroute : ils s'envolent bruyamment sous nos pas.

Nous pensions bien que les cloches avaient dû s'effondrer avec le beffroi. Nous ne nous attendions pas à ce que nous avons vu.

Nous possédions huit belles cloches qui donnaient toute la gamme. Depuis longtemps, pour décharger le beffroi en mauvais état, cinq avaient été déposées. Elles sont là encore, alignées. La plus grosse, au son grave, qui tintait l'Angelus, a reçu un choc ; elle est fêlée, hors d'usage. La seconde, Stéphanie, qui sonnait autrefois le couvre-feu, est intacte, ainsi que les deux plus petites ; mais les trois qui sont tombées, de la cage dans la fournaise, sont littéralement fondues, l'une totalement, l'autre à moitié, la troisième, rejetée un peu sur le côté, commençait à se déformer, à s'affaisser. (Pl. 59.)

Je regarde ces cadavres de cloches avec des yeux qui voient plus loin, qui cherchent autre chose. C'est aux bourdons que je songe. J'ai hâte de savoir et j'appréhende.

Une étape encore, une station, la dernière ! Que nous réserve-t-elle ?

Je devance mes compagnons. Je monte lentement, le cœur serré, l'âme tendue, prêt à tout. Au débouché de l'étroit couloir qui mène aux

bourdons, d'instinct, je me penche vers le gouffre où sans doute ils gisent comme les cloches : il n'y a pas de gouffre, ni la moindre trace d'incendie, mais le solide plancher d'où émergent les poutres massives du beffroi. Je lève la tête et j'aperçois, à leur poste, fiers et tranquilles nos deux bourdons, « les voix solennelles de Notre-Dame », les voix des grands jours que la Providence nous a laissées pour célébrer, après le *Te Deum* de la victoire, les glorieuses restaurations du Patriotisme et de la Foi[1].

Tel était l'état de la cathédrale au lendemain de l'incendie. Elle avait reçu, d'après notre compte, 42 obus, contrôlés, et ce chiffre est certainement un minimum. Depuis, ils ne l'ont guère épargnée ; c'est le moins que l'on puisse dire. A plusieurs reprises, ils l'ont encore visée. Elle a reçu, du 24 septembre 1914, au 5 octobre 1918, 245 obus, sans compter la rafale du 24 avril 1917 qui n'a pu être chiffrée, ni le printemps 1918[2] (21 mars-25 juin) ; car ils la traitaient, ainsi que la ville, en otage ; et, chaque fois que, sur un point quelconque du front, ils avaient subi un échec, un mécompte

[1] Le lundi 11 novembre 1918, pour la signature de l'armistice, les bourdons ont pu être sonnés, associant quand même la Grande Blessée de la guerre et la Ville Martyre aux joies de la Victoire.

[2] Cf. Appendice C. Compte des obus qui ont frappé la Cathédrale, p. 230.

ou un désagrément, ils la frappaient ; si bien que d'avance, comme on sent venir l'orage, nous sentions venir les coups[1].

Mais l'œuvre de destruction ne se rattachait plus désormais à aucun événement sensationnel.

La solitude lourde, qui s'étendait comme un suaire sur la cité, paraissait plus accablante encore aux abords de la Cathédrale.

Depuis la catastrophe, la vie s'était retirée de cette région.

L'herbe poussait entre les pavés, sur la place. On n'abordait plus ce désert du Parvis qu'avec respect ; on n'y venait que pour le « pèlerinage ». L'église était fermée, désaffectée. (Pl. 60.) Seuls, avec les pas des rares pèlerins étrangers, la plainte du vent et quelques cris d'oiseaux troublaient le morne silence des nefs désolées.

Le temps s'est écoulé là, sans bruit, avec la monotonie des jours tristes, sans qu'un fait saillant ait surgi que puisse retenir l'histoire de Notre-Dame : rien de plus à noter que des plaies toujours, des meurtrissures et des ruines.

C'était donc le seul « plaisir de nuire » cette

[1] Il faut qu'ils ajoutent toujours, à la malfaisance, l'hypocrisie : c'est la marque allemande. Après tout ce qu'ils ont fait, ils osent publier, chez eux et chez les neutres, des cartes postales où Notre-Dame de Reims, au milieu de la ville en ruines, se dresse intacte, avec cette inscription en arc-en-ciel au-dessus des tours : « *Den Deutschen ein Heiligthum !* Une chose sainte pour les Allemands ! »

Schadenfreude, endémique en Allemagne[1], qui pointait les canons.

Les coups se succédaient, s'additionnaient, sans raison militaire, sans aucun motif.

On en retenait la date; on en marquait la place.

Jusqu'à son départ pour l'armée (15 janvier 1915) M. Thinot les avait comptés. J'ai continué après lui cette minutieuse comptabilité, qui prend fatalement l'allure et la sécheresse d'un procès-verbal.

Jeudi, 24 *septembre :* un 150, sur les voûtes, à l'angle intérieur du transept nord et de la nef, au

[1] « Si le mot allemand, *Schadenfreude* (la joie de nuire) n'a pas « d'équivalent dans les autres langues, ce n'est pas un simple effet « du hasard. Il va sans dire que ce trait de caractère existe aussi « plus ou moins prononcé chez certains individus des autres pays ; « mais alors il n'apparaît que comme la marque d'un état d'esprit « exceptionnel, d'une impulsion momentanée. L'Allemand, lui, est « atteint d'une *Schadenfreude* naturelle et chronique. »

C'est un Allemand qui parle ainsi de ses compatriotes, Curt Wigand, dans son livre *Unkultur* (Berlin, 1905). Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1914.

En mars 1917, à l'époque du recul sur la Somme, où l'ignominie allemande s'affirma plus cyniquement que jamais, on surprend dans la presse cette joie malsaine. — Le *Berliner Tageblatt*, après une description minutieuse, complaisante et quasi plaisante des dévastations sans nom qui ont fait de cette région un désert, clôt son article par cette boutade : « Pauvre diable d'habitant, cherche « maintenant ta maison ! » — Ils s'applaudissent d'avoir tant de génie pour nuire. La *Gazette de Voss* écrit : « De notre côté, il « passe comme une vague de joie devant le mal qui a été fait à « autrui. » — En juillet 1918, le *Berliner Tageblatt* écrit encore, en signalant « la destruction totale d'un nouveau coin de France : la « nuit, on peut contempler les incendies qui ravagent moissons et « forêts. C'est là *un spectacle consolant.* » (Cité par *La Croix* du 1er août 1918).

pied du grand arc de la croisée ; — un, sur la tour nord ; — un, dans la pile du 1er contrefort (côté sud), au-dessus du deuxième glacis.

Lundi, 12 *octobre :* un 210 abat, sur une longueur de 4 mètres, la galerie supérieure du chevet, en disloquant les arcatures voisines (2 mètres au moins de chaque côté). Si elles ne sont entraînées un jour ou l'autre par leur propre poids, ces parties descellées, hors d'aplomb, prêtes à choir, s'écrouleront, au moindre ébranlement, sur les combles inférieurs et achèveront d'éventrer les toits de plomb des petites chapelles. (Pl. 61.)

C'est cette brèche énorme que l'on aperçoit de la place Royale.

(Ce même jour, Notre-Dame de Paris recevait une bombe lancée par un taube.)

Mercredi, 4 *novembre :* l'herbe a poussé dans la grande nef, autour de la pierre noire qui marque le lieu du martyre de saint Nicaise.

Mercredi, 11 *novembre :* un obus frappe l'ange du 1er contrefort de l'abside, après le croisillon sud : une colonne de la niche est entamée ; l'ange est debout encore, mais sa tête est enlevée, son buste est ruiné ; il n'a plus qu'une aile (Pl. 62) ; — une bombe, tombée sur le Parvis, renverse les barrières qui fermaient les trois portes du grand portail et ajoute quelques blessures aux plaies de la façade.

Jeudi, 12 *novembre :* un 77 entre par une ver-

rière de l'abside et vient éclater sur le pavé du sanctuaire, près de l'autel, à droite. C'est le premier qui pénètre dans la Cathédrale. Les dalles de marbre mises en pièces ont été projetées de tous côtés. L'ange qui prie, sur la crédence, à un mètre du point de chute, n'a pas été touché. (Pl. 63.)

Mardi, 17 *novembre :* un 150 tombe sur la voûte, écorne profondément un des grands arcs de la croisée, et va se rencogner sans éclater, entre deux voûtins de la grande nef. (Pl. 64.)

(Ce même jour, la chapelle absidale de saint Remi est défoncée ; le toit et la voûte s'effondrent sur l'autel ; la statue de Notre-Dame de l'Usine projetée sur le pavé, au milieu des décombres, est intacte ; les vitraux précieux sont massacrés.)

Dimanche, 22 *novembre :* un 130 fauche deux colonnettes de la balustrade inférieure du chevet, avec leurs chapiteaux, entre le 3e et le 4e contreforts (côté sud), au-dessous de la première série des animaux reconstitués par Viollet-le-Duc (Pl. 65) ; — un autre, de gros calibre, en fonte, s'écrase sur un mur dénudé parallèle à la nef, en haut de la tour tronquée du transept nord (côté ouest).

Lundi, 23 *novembre :* un schrapnell touche la volée inférieure du 3e contrefort de la nef (côté sud) ; la pierre n'a pas cédé, mais la verrière a été mitraillée par la gerbe de fer ; — un autre fait une balafre profonde à la base du pignon du croi-

sillon nord; du côté de l'abside, des morceaux d'architecture sont abattus, entre autres, une tête grotesque de nonne, au clocheton du pinacle; — un 3e tombe au pied du mur de la sacristie du Trésor et brise toutes les vitres.

Mardi, 24 *novembre :* un obus crève, tout en haut, à l'avant-dernière assise de la flèche, le tourillon sud-ouest de la tour des bourdons.

Jeudi, 26 *novembre :* un 210 défonce le trottoir et le mur de l'Hôtel du Commerce, mouchette de taches blanches tout le flanc de la Cathédrale et saccage 4 verrières : celle de la chapelle de la Sainte Vierge est disloquée, déchirée, déchiquetée; les trois fenêtres de la chapelle de saint Nicaise, juste en face, sont vidées, il n'en reste rien. La châsse du saint culbutée a roulé à terre jusqu'au bas de l'autel, avec la croix et les chandeliers, sous les paquets enchevêtrés de la plomberie. Les colonnes et les chapitaux du baldaquin sont endommagés. (Pl. 66.) — Un schrapnell éclate sur le larmier de la galerie supérieure de la nef (côté sud), au-dessus de la 8e fenêtre; une des petites gargouilles, entre les contreforts, est abattue; la cariatide voisine est amputée d'une jambe et d'une main. — Un 210 explose au coin du portail, en face du Lion d'Or; il éclabousse statues et draperies à l'ébrasement du porche droit et va faire encore quelques ravages à la partie gauche du porche

central. — A la dernière marche du petit escalier qui relie la galerie des Prophètes à la tour tronquée du croisillon sud (côté de l'abside), un 77 s'est enfoncé dans la maçonnerie et s'y est vidé sur place. — Enfin, ce même jour, un obus de très gros calibre éclate à deux pas de Jeanne d'Arc, sur le Parvis, sans la toucher ; il creuse à ses pieds une vraie fosse, fracasse et disperse au loin les pavés, arrose de mitraille toute la place : elle n'a pas une égratignure.

Samedi, 28 *novembre :* un obus à la naissance de l'arc-boutant supérieur du 1er contrefort de la nef (côté sud) ; il y a une brèche, mais l'arc n'est pas rompu ; — un 77, au pignon de l'Assomption (transept sud), abat la pointe du clocheton de droite ; les éclats ont criblé le rampant du gable.

Vendredi, 4 *décembre :* la tour des cloches est encore atteinte, au sommet, en arrière.

1915. — *Jeudi*, 18 *février :* un obus écorne fortement, à mi-hauteur de la pile, le 2e contrefort en retour de la tour nord ; — un autre a frappé la chapelle de l'Archevêché à la partie supérieure d'un contrefort, du côté du jardin.

Dimanche, 21 *février* (nuit très dure, 3.000 obus sur la ville) : un 150 crève la voûte au-dessus du sanctuaire, près de l'*oculus ;* le trou n'est guère plus large que les deux mains (Pl. 67) ; — un autre fait sauter la corniche du 1er contrefort de l'abside

(côté sud), celui qui a été atteint déjà, le 11 novembre, et dont l'ange est mutilé; — un 3e entame encore le soubassement de la grande baie ajourée de la tour tronquée, au transept nord (du côté de l'abside); — un 4e s'écrase à la base de la galerie supérieure de la nef, entre le 4e et le 5e contrefort (côté nord); deux des petites colonnettes appliquées sur les piliettes sont cassées, mais l'arcature n'a pas cédé; la gargouille voisine est abattue, une belle tête de singe; — un 5e a démoli une arcature de la même galerie, entre le 2e et le 3e contrefort; — un schrapnell, dont nous avons recueilli les morceaux, a éclaté sur la tour des cloches; — enfin, un gros éclat, provenant d'un obus tombé rue Robert-de-Coucy, tout contre la grille, au pied de la tour, a crevé la petite porte murée qui fait face à la rue du Trésor.

Lundi, 22 *février :* 3 obus au moins sur la tour nord : deux au sommet accentuent la brèche déjà si grave, à l'arrière; — l'autre entaille fortement, à l'arrière encore, une colonnette de la tourelle de droite, celle qui la rattache à la tour.

Vendredi, 26 *février :* un obus de très gros calibre pénètre par la rosace du transept nord et enfonce tout un massif de maçonnerie, à la base de la fenêtre, à gauche du grand orgue (grave dégât) (Pl. 68); — un schrapnell ébrèche, en trois

endroits, les délicates colonnettes d'une tourelle d'arrière, à la tour sud.

Mardi, 2 *mars* : un 150 laboure profondément le soubassement du pignon de l'Annonciation (transept nord) à l'angle de droite; les éclats se sont blottis dans l'encoignure de la galerie, sous de gros blocs de pierre. (Pl. 68.)

Jeudi, 18 *mars* : le rapport de police signale deux obus sur la Cathédrale, dont je n'ai pu déterminer les points de chute.

Mercredi, 21 *mars* : un schrapnell crève le toit de plomb de la chapelle du Saint-Sacrement, met en charpie les bois des combles et éclate sous la voûte, sans la percer. (Pl. 69.)

Jeudi, 8 *avril* : (nuit très mauvaise, 2.000 obus sur la ville) : un obus de fort calibre descelle et désagrège toute la base d'un contrefort, à l'extrémité de l'abside, dans le grand caniveau dallé, qui dégage, de ce côté, le pourtour de l'édifice (Pl. 70) ; — un autre, dans l'arrière-cour, près des sacristies, déchausse les fondations de la chapelle de l'Archevêché et ravage toutes les verrières des chapelles du Rosaire et de saint Remi; — un 3e, un 210, brise une arcature de la galerie supérieure de la nef (côté sud), en face du 6e contrefort, casse, en dessous, la gargouille, écorne la pyramide du 5e contrefort, abat une colonne à la niche du 4e, coupe une branche d'arbre, dans le chantier,

érafle le sol sur plus d'un mètre et rebondit, sans éclater, dans l'Hôtel du Lion d'Or. (Pl. 57.)

Samedi, 8 *mai* (fête traditionnelle de *Jeanne d'Arc*, à Orléans) : 3 shrapnells sur le Parvis, vers onze heures et demie. Les Allemands ont cru, sans doute, que Reims fêtait aussi Jeanne d'Arc à cette date. La place, qui était déserte, aurait été, à cette heure-là, envahie par la foule, à la sortie de l'office.

Jeudi, 20 *mai :* M. Ch. Legendre, de Reims, débarrasse la Cathédrale de l'obus de 150 qui, depuis le 17 novembre, dormait sournoisement sur la grande nef. (Pl. 64.) Avec une belle témérité, il l'enlève, le descend par l'*oculus* d'une clef de voûte, l'emporte, le démonte, le vide et le dépose, comme pièce documentaire, au Trésor de Notre-Dame.

Mardi, 1er *juin :* un 150 frappe la tour tronquée, à droite du croisillon sud, dans la pile d'un contrefort sous le pinacle : la petite statue engagée, en marmouset, dans l'angle, est brisée ; — un 150 abat 3 colonnettes, dans la partie inférieure de l'escalier à jour de la tour nord et mord profondément la pierre au point de jonction de la tourelle et de la tour. (Pl. 71.)

Mardi, 15 *juin :* un 150 fait une très large brèche dans la partie supérieure du même escalier de la tour nord (Pl. 71) ; — un autre découronne le

pinacle du 3e contrefort de la nef (côté sud); une chute de pierre casse la gargouille du contrefort voisin, à gauche, une grosse tête de chien ; — un 3e, du même côté, ébranle fortement l'extrémité de la galerie haute, tout près de la tour ; les deux premières arcatures, après l'amorce pleine, sont culbutées et le soubassement mis en pièces (Pl. 72) ; — du même côté encore, la volée inférieure de l'arc-boutant du 4e contrefort a été entamée par en dessous ; les combles de la basse nef, dans cette région, sont jonchés de menus débris d'architecture, abattus par les éclatements de ces 3 obus ; — enfin, sur la tour sud, un shrapnell, et un autre, sur les grands combles, à la croisée du transept, sous l'arc nord.

Dimanche, 27 *juin :* un 150 tombe dans l'arrière-cour, sur la rue du Cloître, entre la Cathédrale et la chapelle de l'Archevêché : un éclat va briser et renverser, à la galerie inférieure du chevet, une des deux colonnettes abattues le 22 novembre, qui était restée, depuis sept mois, accotée à la balustrade (Pl. 65); un autre éclat atteint, au 3e étage du transept, la belle statue d'angle qui personnifie l'Église, en pendant avec la Synagogue, et lui casse le bras droit et la main gauche. (Pl. 83.)

Samedi, 3 *juillet :* un 150 sur les combles, sous l'arc de la croisée, à l'amorce de la voûte centrale.

Mercredi, 21 *juillet :* un 150 frappe la pile du

2e contrefort de l'abside (côté sud), désagrège le bloc de maçonnerie et brise, en retour, du haut en bas, le meneau de la fenêtre. (Pl. 73.) Les 3 verrières de cette chapelle avaient été saccagées déjà le 8 avril ; cette fois, toute l'armature de fer et de pierre est arrachée et mise en miettes : croix, chandeliers, reliquaires, tout ce qui était sur l'autel est balayé comme fètu de paille ; les confessionnaux sont défoncés et des chaises sont projetées très loin dans la nef; — un autre disloque la galerie inférieure du chevet, au-dessus de la chapelle du Saint-Sacrement, à son point de raccordement avec le contrefort, le 4e du côté nord. (Pl. 74.)

Mardi 19 *octobre :* un 150 dans les parties basses du contrefort, à l'angle de la tour nord.

1916. — *Dimanche*, 2 *avril*[1] *:* un obus sur le premier contrefort de l'abside (côté sud) ; les éclats abattent le meneau de la fenêtre, à la chapelle du Rosaire et mitraillent le coffrage de planches et de sable qui protège le retable de l'autel ; — un autre au 7e contrefort de la nef (côté sud), à la hauteur du 2e glacis ; — une chapelle absidale a été atteinte par les éclats d'un 3e qui est tombé sur une maison voisine, ruel du Coître.

[1] J'ai quitté Reims le 21 janvier 1916, mais sans perdre de vue ma pauvre Cathédrale. Des notes minutieuses m'ont tenu au courant des catastrophes et des moindres incidents, en sorte que, de loin, j'ai pu continuer, jusqu'au dernier jour, cette triste nomenclature des bombardements dont elle était victime.

Mardi, 11 *juillet* (rude soirée, 1.500 obus) : un obus crève la voûte du transept sud, au-dessus des Fonts baptismaux ; c'est la seconde fois que la voûte cède ; la plaie est beaucoup plus grave que celle du 21 février 1915 ; elle mesure $1^{m},50$ sur 80 centimètres. Mais l'arc doubleau n'est pas atteint ; des pierres ont été projetées avec une telle violence qu'un barreau de la grille du chœur a été coupé net, au delà du sanctuaire ; — un second obus défonce le trottoir, à l'angle du grand portail, près de la tour nord.

Vendredi, 27 *octobre* (un millier d'obus) : un obus, à la base du 2e contrefort de la tour sud, meurtrit profondément le massif de maçonnerie et met en pièces les motifs de sculpture, colonnettes, chapitaux, fragments de gargouilles, têtes grimaçantes, provenant de l'ancienne restauration, qui étaient exposés là entre les deux contreforts ; — un autre de gros calibre broie, sur une surface de 2 mètres carrés, au niveau des hautes verrières, l'archivolte d'une des grandes baies ajourées du transept sud (face est) ; — un shrapnell mitraille les contreforts et les fenêtres de l'abside, vers le centre, dans les parties hautes ; — 3 autres obus sont tombés dans les cours et 4 dans les environs immédiats.

On a dit — et l'information est fondée : à Rome,

j'ai vu, de mes yeux, les documents, — que le Pape était intervenu auprès de l'Empereur d'Allemagne, en mai 1915, pour obtenir que la Cathédrale de Reims fût enfin épargnée ; que le Cardinal von Hartmann, de Cologne, chargé du message, avait transmis au Saint-Père, après une entrevue avec le Kaiser, la réponse impériale et que, le surlendemain, une lettre du Chancelier Bethmann-Holweg, datée du 22 mai, confirmait le rapport du Cardinal.

On exprimait des regrets ; on faisait une promesse : c'est à contre-cœur et contraint par la nécessité qu'on avait dû bombarder la merveilleuse Cathédrale, parce que les Français s'en servaient pour des fins militaires ; que s'ils s'obstinaient à le faire encore, il faudrait bien recommencer ; mais que désormais — et voilà l'engagement — ni les généraux ni les chefs de corps, qui commandent devant Reims, ne seraient juges de l'opportunité des bombardements, *dont seul le Grand Quartier général prenait la responsabilité.*

Il faut croire que le Grand Quartier général, à plusieurs reprises, a donné des ordres, car, dans les mois qui suivirent, jusqu'aux terribles journées du printemps 1917, la Cathédrale a été bombardée pour le moins 9 fois et a reçu 22 obus.

Et alors, pourquoi ? puisque rien n'est changé, que rien n'a bougé et qu'à moins d'être halluci-

nés, ils n'ont pu voir ni poste militaire, ni signaux, ni quoi que ce soit là où il n'y a rien.

Ce troisième hiver a fait de sérieux ravages. Les enduits, détrempés par les pluies, désagrégés par la gelée, sont tombés en maints endroits par masses énormes, larges croûtes de plâtras qui se détachaient des hautes voûtes, tournoyaient dans le vide et s'écrasaient sur les dalles avec le fracas sinistre et sourd d'une explosion lointaine, dont l'écho ahurissait les nefs et mettait en alarme les quartiers d'alentour.

Dès qu'il pleut, l'eau ruisselle dans la Cathédrale, car les ondées, les averses, tout ce qui tombe là-haut sur les combles passe au travers, s'abat en cascades sur les dalles, puis s'égoutte lentement, pendant des jours et des jours et s'éternise ici, là, partout où le sol a fléchi, en plaques verdâtres qui ajoutent à ce tableau de désolation, une note d'indicible délaissement. (Pl. 75.)

Et pourtant la prière n'a pas cessé tout à fait dans le sanctuaire profané. Chaque vendredi, le Cardinal de Reims y vient faire tout seul son chemin de croix, dans cette atmosphère tragique, dans cette tristesse infinie des choses : ce fil d'or rattachera le passé à l'heure triomphale des restaurations !

Au mois d'octobre 1916, le Saint-Père, à qui l'on doit déjà tant de généreuses initiatives au cours de cette terrible guerre, avait bien voulu intervenir encore à Berlin pour obtenir, en faveur de la Cathédrale, une sorte de trêve qui aurait permis d'aviser aux travaux les plus urgents de couverture et de protection.

Il est évident que le Kaiser ne pouvait accéder à cette demande du Pape sans exiger des garanties qu'il eût été d'autant plus aisé de lui donner que la Cathédrale, en fait, n'était point utilisée pour des buts militaires.

Mais, outre que la réponse se fit attendre jusqu'aux derniers jours de décembre, elle poussait si loin les exigences qu'elle équivalait à un refus. Car, si les deux premières conditions stipulées étaient rationnelles : pas de militaires aux chantiers ; pas de batteries dans un rayon de 800 mètres ; la troisième excédait toute mesure : l'immunité pour 18 villages désignés du front allemand, avec cette clause imprécise que « toute attaque dirigée, *des* « *environs de Reims*, contre leurs lignes » dégagerait le Gouvernement impérial de sa parole.

Il y eut pourtant un long répit pour la Cathédrale, cet hiver-là (1916-1917), même pendant la première quinzaine d'avril où la ville fut flagellée, écrasée comme aux plus mauvais jours : période fiévreuse qui précédait l'offensive.

Incontestablement, ils la ménageaient. Ce n'était pas l'abstention loyale et franche ; ils tournaient autour, et, de temps en temps, sournoisement la frappaient. Mais les coups isolés, honteux, s'espaçaient, comme si vraiment ils n'osaient plus.

Nous l'espérions. Nous pensions avoir enfin touché le fond de nos misères et qu'après les horreurs de 1914 et de 1915, nous ne verrions rien de pire ; il nous semblait que l'instinct du mal ne saurait aller plus loin pour faire pleurer, pour faire souffrir ; et voilà que brusquement, vers la mi-avril, ils sont parvenus à se dépasser eux-mêmes.

D'avoir tant de génie pour nuire, ils s'en vantent, ils s'en applaudissent entre eux.

Ils ne veulent pas qu'on puisse dire qu'un crime restait à commettre et qu'ils l'auraient oublié ; qu'une malfaisance était possible encore et qu'ils n'en auraient point eu l'idée ; qu'il y avait là, à portée de leurs canons, quelque chose de beau, de grand, de sacré et qu'ils l'auraient laissé debout !

Alors, sans plus se soucier des assurances données au Pape que d'un chiffon de papier ; sans s'inquiéter des clameurs du monde ; sans s'émouvoir au spectacle de cette splendeur mutilée mais toujours vivante dont on a dit que « *rien que de la*

voir, on se ferait catholique », le Kronprinz — c'est lui qui commandait sur ce front — froidement a donné l'ordre de la frapper encore et de la frapper plus fort !

Donc, le 16 avril, vers 3 heures, après quelques coups trop longs qui vont se perdre rue Libergier, sur le Parvis, quelques autres qui tâtonnent à droite et à gauche, des obus de gros calibre, comme on n'en avait point vu encore à Reims, 240, 305, 340, s'abattent en plein sur l'objectif : 14, ce jour-là ; plus de 20, le jeudi 19 et 2 le 21 ; pour la journée du 24, la plus dure de cette terrible semaine, dans le vacarme des éclatements qui ébranlent le ciel et font trembler la terre, personne n'a pu donner de chiffre. (Pl. 76.)

C'est vraiment, selon l'expression d'Henri Heine, « leur dieu Thor qui martèle avec fureur la Cathédrale ».

La fumée des explosions monte plus haut que les tours. En cinq points au moins, les voûtes crèvent ; une des piles maîtresses du transept est à demi rompue ; les deux tours sont entamées, des arcs-boutants rompus ; au chevet, dans ce merveilleux enchevètrement de pierres ajourées, d'arceaux, de pinacles, de clochetons, de colonnettes, d'anges, d'animaux, de statues de toute espèce, c'est un véritable carnage !

En face d'une pareille récidive, cynique, sau-

vage, le Cardinal Luçon, pour la seconde fois, a crié au monde sa protestation : « *Douloureusement* « *affecté des nouveaux coups portés à ma Cathé-* « *drale et à plusieurs églises de ma ville épisco-* « *pale, sous prétexte d'utilisation militaire, je* « *déclare savoir de source certaine et j'affirme que* « *ni la Cathédrale ni aucune des églises de Reims* « *n'ont servi à des fins militaires* ».

Benoît XV était encore intervenu ; il avait écrit au Kaiser. Le Gouvernement impérial répondit, en juillet, que les Français ayant fait de Reims le centre de leur offensive du printemps et établi « *un gran numero di batterie sotto la protezione* « *della Cattedrale*, » l'avaient mis dans l'impossibilité d'épargner le monument. Il ajoutait qu'on était mal venu à lui en faire grief puisque l'armée adverse bombardait systématiquement la Basilique de Saint-Quentin.

Triple mensonge !

L'Archevêque de Reims n'a pas à répondre de ce qui se passe, sur le front de l'Aisne, à Saint-Quentin[1] ; mais toujours inébranlable à son poste,

[1] C'est en effet au commencement de juillet que les journaux allemands accusèrent les Français de bombarder la Basilique de Saint-Quentin. Le 9 juillet, le commandement français dut démentir en déclarant que « *des ordres formels ont été donnés pour que l'artillerie ne tire ni sur la ville ni surtout sur la cathédrale* ».

L'Archiprêtre de Saint-Quentin, à qui j'ai demandé des précisions, m'écrit le 7 octobre 1917, que « la ville fut évacuée le 18 mars 1917, « mais que, à plusieurs reprises, antérieurement à cette date, les

au pied même de la Cathédrale, dans sa propre maison, d'où 20 obus n'ont pu l'expulser, il sait ce qui se passe sous ses yeux, à sa porte et il a qualité pour le dire.

Dans sa réponse du 30 juillet au Saint-Père, il établit : 1° que Reims n'était pas le centre de la bataille, puisque l'offensive d'avril s'est faite, non sur le front de Reims, mais sur Moronvillers, à 20 kilomètres à l'est, et sur Brimont, à 10 kilomètres au nord ; — 2° qu'à aucun moment, il n'y eut, autour de la Cathédrale ni dans son voisinage, la moindre batterie d'artillerie et que, par consé-

« Allemands avaient utilisé le clocher pour en faire un poste d'ob-
« servation et que, quelques mois avant l'évacuation, ils installèrent
« la télégraphie sans fil sur le beffroi. *Malgré cela, jamais, du*
« 28 *avril* 1915 *au* 18 *mars* 1917, *l'artillerie française n'a tiré un*
« *seul obus sur la basilique.*

« Le 1er juillet 1916, un aviateur anglais jeta, sur la gare, des
« bombes, qui atteignirent des wagons de dynamite. Une explosion
« formidable dévasta tout le quartier et la commotion fut si vio-
« lente que 9 ou 10 grandes verrières de la Basilique, à 1.600 mètres
« de la gare, furent crevées.

« *La presse allemande annonça aussitôt que les Français avaient bombardé et presque détruit la cathédrale.*

« Bien avant le 15 août, jour de l'incendie, dans le secteur nord, à 5 kilomètres de la ville, les troupes françaises avaient remplacé les Anglais qui, fatigués d'apercevoir des observateurs sur les édifices, menaçaient de tirer sur la ville. » (Demaret, Archiprêtre, de Saint-Quentin.)

Le Communiqué allemand du 16 août qui accuse les Français d'avoir lancé 3.000 obus incendiaires sur la ville, le 15, est donc, pour le moins, invraisemblable.

A qui imputeront-ils les trous de mine ménagés dans les gros piliers de la nef, que l'on a constatés après leur départ et que la photographie a reproduits ? Cf. *Illustration*, octobre 1918.

quent, rien n'était plus aisé que de tirer sur les batteries, là où elles se trouvaient, sans risquer d'atteindre la Cathédrale ; — 3° que les bombardements des 16, 19, 21, 22 et 24 avril visaient directement et obstinément la Cathédrale, sans chercher le moins du monde, de prétendues batteries aux alentours. Et il termine en disant : « *Cette* « *note n'est pas seulement l'expression conscien-* « *cieuse d'une conviction sincère*, *elle est l'affir-* « *mation d'un témoin oculaire qui affirme ce* « *qu'il a vu.* »

Après cette rafale d'avril, ce fut le régime sournois des mois précédents. *Ils ne la visaient pas*, mais les obus venaient tout seuls dessus ! 1, le 14 juin ; 3, le 28 ; 2, le 29 ; 1, le 26 juillet ; — pendant cette nuit du 25 au 26, vers 3 heures du matin, sous le choc d'un éclat ou d'une chute de pierre, le bourdon a vibré : note lugubre qu'on n'avait pas entendue depuis trois ans, impressionnante comme un gémissement, dans le silence de la nuit. — 1 encore, le 30 juillet ; 3, le 13 août, 2, le 23 ; 1, le 28 ; 1, le 18 décembre ; le 16 février 1918, 1 ; le 18 mars, 1 et 4 le 21. Là s'arrêtent mes renseignements.

On pourrait croire que ces chiffres correspondent à une période d'accalmie : il y eut, au contraire, cet hiver-là, de rudes journées et, si la

Cathédrale ne fut pas plus atteinte, c'est la preuve évidente qu'ils ne la frappent que lorsqu'ils la visent.

Je n'écris pas l'histoire de Reims. D'autres le feront.

Mais, si sombre que fut l'horizon aux longs mois d'hiver de 1914-1915, les esprits les plus sombres, les plus fermés à l'espérance se seraient récriés si quelqu'un avait émis seulement l'idée que deux ans, trois ans, quatre ans plus tard, rien n'aurait bougé, rien ne serait changé, que les batteries allemandes encercleraient encore la ville, depuis Brimont jusqu'à Nogent et que le 28 mars 1918, les derniers tenants de ce siège atroce, les obstinés, quelques centaines, seraient évacués de force, en quelques heures, avec le Cardinal, avec le Maire, après avoir vu s'abattre, sur leurs ruines et sur leurs têtes, des tempêtes comme, aux plus mauvais jours, ils n'en avaient pas connu.

Il vaut mieux ne pas savoir : on n'irait pas jusqu'au bout !

A l'heure la plus critique, alors qu'en une ruée sauvage les Allemands se retrouvèrent tout à coup sur la Marne, menaçant Paris, un souffle d'En Haut, comme en septembre 1914, changea soudain la face des choses. La victoire fit un pacte avec nos armées et, au cours de cette gigantesque

bataille où Foch, le fier soldat, ce grand chrétien de chez nous, sauva la fortune de la France et la civilisation du monde, il arriva que, le 5 octobre 1918, la ville fut enfin dégagée.

Je dis « la ville » parce que tant qu'elles ont une âme, les cités ne meurent pas et, si celle-là n'est plus que cendres et que ruines, elle garde en son âme, les viriles énergies, gage des résurrections.

Ils ont donc poursuivi, de mars à octobre, à petites journées, en marge de la bataille, l'œuvre de destruction ; ils l'ont poussée à fond, par le fer et par le feu : bombardements furieux de 20.000, 30.000 obus, incendies méthodiques de tout ce qui n'avait point encore brûlé, 60 hectares au moins dévorés par les flammes ! Et cette zone de désolation autour de la Cathédrale en accentue maintenant la tragique et morne mélancolie. (Pl. 77.)

Elle a subi elle-même de terribles assauts, dont personne n'a pu noter les phases [1] ; mais, dans

[1] J'ai pu consulter, plus tard, sur place, les notes officielles du commandant Lexa, major de la Place, rédigées d'après les rapports quotidiens du poste de gendarmerie qui veilla sur la Cathédrale, pendant les quatre mois d'évacuation.

J'y ai relevé les chiffres suivants : le 25 juin, 4 obus ; — le 26 juillet, 3 ; — le 29, 15 ; — le 31, 5 ; — au mois d'août, le 7, 3 ; — le 8, 10 ; — le 12, 15 ; — le 14, 6 ; — le 17, 2 ; — le 20, 23 ; — le 25, 10 ; — le 7 septembre, 15 ; — le 17, 17.

Ce qui donne un total de 287 obus, dont 42 avant l'incendie et 245 dans les quatre années qui suivirent.

Cf. Appendice C. Compte des obus qui ont frappé la Cathédrale, p. 230.

cette orgie de froide malfaisance où Reims acheva de sombrer, battue et rebattue comme le fer, par le marteau, sur l'enclume, la Cathédrale n'a pas sombré, parce que, tout de même la Providence a voulu laisser cette consolation à notre détresse.

CHAPITRE VI

L'AVENIR

Ce chapitre, écrit en 1915, n'est plus au point. Mais, pendant deux ans et demi, il a concordé avec la réalité. Il a fixé un état de choses et un état d'âme. Il clôt l'instruction du premier attentat; car il y en eut deux, il y en eut trois, qu'il ne faut pas confondre. Il marque les étapes ; il correspond aux phases successives du désastre.

A ce titre, il garde sa valeur documentaire ; il a sa raison d'être : c'est un jalon dont nous avons besoin pour prendre la mesure des autres crimes, qui furent pour la Cathédrale plus funestes encore que le premier; car les pires blessures, celles qui l'ont atteintes dans ses œuvres vives, ne datent pas de septembre 1914, mais du printemps de 1917 et des mauvais jours de 1918.

Le 6 mai 1210, la Cathédrale carolingienne d'Ebbon et d'Hincmar s'effondra dans un incendie

effroyable, qui dévora, comme celui de septembre 1914, une partie de la ville.

La Cathédrale actuelle est née de cette catastrophe.

L'architecture religieuse venait d'entrer dans une phase nouvelle : la robuste arcade romane s'allégeait, se soulevait en ogive.

On avait bâti déjà à Saint-Denis, à Noyon, à Sens, à Senlis, à Laon surtout, puis à Paris, de superbes églises où ce mouvement d'ascension s'accusait plus hardi, plus souple et plus fier, à chaque étape. Et, sous l'inspiration d'un maître maçon, dont le nom est oublié, mais qui fut un génie, le style médiéval avait trouvé, dans la restauration de l'église de Chartres, après l'incendie de 1194, son orientation définitive.

A l'aube de ce XIII[e] siècle, qui attendait Saint Louis et qui marquait l'apogée de l'ordre social chrétien, les cathédrales surgissaient partout, en une splendide floraison de pierre, comme un effort sublime de l'Art et de la Foi en tension vers le ciel.

L'Archevêque de Reims, Albéric de Humbert, n'hésita pas longtemps. Il entreprit de relever son église sur un plan plus vaste, avec l'ambition de surpasser tout ce qu'on avait fait jusqu'alors. Et, au jour anniversaire du désastre, le 6 mai 1211, il posait la première pierre de notre Cathédrale.

Trente ans plus tard, le chœur était construit; le Chapitre y faisait ses offices.

Avant la fin du siècle, l'église tout entière était livrée au culte[1].

On mit près de deux siècles encore, en des temps fort troublés, pour monter et ouvrer les parties hautes de l'édifice.

En 1481, il ne restait plus que les flèches à ériger sur les tours du portail : les architectes avaient réalisé la conception géniale de Jean d'Orbais, synthèse magnifique de puissance, de grâce et de beauté. Notre-Dame de Reims, « l'église des rois et la reine des églises[2] », apparaissait, dans son charme virginal, comme une évocation de la majesté religieuse descendue sur la terre, quand tout à coup un vulgaire accident, un incendie allumé, par mégarde, dans les combles, mit cette merveille dans l'état lamentable où le crime des Allemands la replonge aujourd'hui.

C'était le 24 juillet 1481. Comme hier, tout ce qui pouvait brûler brûla. Les voûtes étaient à nu ; les plombs, la charpente, le grand clocher central, la flèche du chevet, les pavillons du transept étaient anéantis ; les cloches brisées ou fondues.

[1] Au XIIIe siècle, Reims a construit, non seulement sa Cathédrale, mais le chœur de Saint-Remi et Saint-Nicaise, cette autre merveille d'Art gothique.

[2] La Cathédrale de Reims. C. Enlart. Cf. *L'Art et les Artistes*, n° spécial.

Dès le lendemain, 25 juillet, en assemblée capitulaire, la restauration fut décidée ; et, dans la semaine qui suivit, on se mit à dresser des devis, à débattre des marchés.

En 1515, Notre-Dame avait repris son allure.

La Révolution confisqua, en profanant, sans trop endommager ; en sorte que, depuis le xve siècle, la Cathédrale ne souffrit guère que des ravages du temps. Mais c'est assez de la lente et sournoise morsure du temps pour faire des ruines : les pierres ont leur vieillesse et leur décrépitude.

Les restaurations partielles de la première moitié du xixe siècle ne furent que des palliatifs.

En 1875, l'Archevêque de Reims, Mgr Langénieux, justement préoccupé de l'état de délabrement que chaque hiver voyait empirer, attira l'attention du gouvernement sur l'urgence d'une restauration immédiate et complète.

Le 23 octobre, il recevait à sa table quatre ministres qui étaient ses amis, M. Dufaure, ministre de la Justice, M. Wallon, de l'Instruction publique et des Cultes, M. Léon Say, des Finances et M. Caillaux, des Travaux publics, avec les préfets de la Marne et des Ardennes, le maire de Reims, etc.

Il fit avec eux, sous la conduite de l'architecte, M. Millet, une visite minutieuse du monument, depuis la base jusqu'au sommet. Il leur montra les lézardes inquiétantes, les trous, les pierres bran-

lantes, les statues rongées, usées par les pluies, les chéneaux rompus, par où les eaux s'infiltraient dans les murs, les contreforts dénudés, la crevasse du portail, l'affaissement de la Grande Rose. Et, là-haut, dans les galeries, il y eut, sous la forte impression de ces constats sur le vif, un petit Conseil de cabinet : pas l'ombre de discussion sur le fond, les désirs concordaient ; quelques échanges de vues sur les moyens d'aboutir ; et, pour conclure, les regards se tournèrent vers le ministre des Finances. M. Léon Say tira de sa poche un pli cacheté : « C'est, dit-il, l'état du budget ; on me « l'a remis ce matin et je ne l'ai pas encore « ouvert. » Il accusait un boni de 76 millions : la cause de Notre-Dame était gagnée.

Le 21 décembre, le Parlement votait, avec les crédits nécessaires, par annuités, la restauration totale de la Cathédrale de Reims[1].

Pendant quarante ans, sans relâche, avec respect, avec amour, les architectes s'y employèrent. Ils ont repris l'œuvre pierre par pierre. Au mo-

[1] Le 26 juin 1876, l'Archevêque bénissait les chantiers pour l'inauguration des travaux et les architectes déposèrent à l'angle droit de la niche du 7e contrefort (façade méridionale), sous le larmier, cette inscription d'une épigraphie sans élégance, mais qui atteste la part qui revient au Cardinal Langénieux, dans cette restauration :

République française. — Sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, — Sur les instances de Monseigneur Langénieux, — Archevêque de Reims, — Le 21 décembre 1875, — Une loi est votée, — Pour la restauration de la Cathédrale.

ment de la déclaration de guerre, ce travail, le plus considérable, le plus consciencieux qu'on ait réalisé depuis le xve siècle, touchait à son terme : quelques mois encore et c'était fini ! Notre-Dame de Reims, libérée enfin de ses derniers échafaudages, allait nous être rendue dans sa splendeur rajeunie, prête à défier les siècles.

Comme une bête sauvage, l'Allemand a passé : il a souillé, mutilé, ravagé ! Il a mis à néant tout cet effort !

1210 ! 1481 ! 1914 ! Dates douloureuses et tragiques qui s'appellent et se répondent, à la lueur sinistre des incendies !

Nos ancêtres du xiiie et du xve siècles, impuissants comme nous, en face du même désastre, ont dû éprouver cette sensation d'accablement que nous avons ressentie nous-mêmes.

Ont-ils songé, sur leurs ruines, à la vision d'Ezéchiel : « *Penses-tu que ces ossements desséchés puissent revivre ?* » En tout cas, ils se sont ressaisis. Deux fois le souffle qui vivifie a fait le miracle : il a ranimé les courages ; il a relevé les pierres ; la Cathédrale a ressuscité.

Le passé nous oblige. Cette ténacité de nos pères à ne s'avouer jamais vaincus, à recommencer sans cesse, nous trace aujourd'hui notre devoir.

Si la Cathédrale avait été, comme on l'a dit,

comme on l'a cru un moment, anéantie, il est vraisemblable que, l'eût-elle voulu, la France épuisée par la guerre se serait sentie incapable de la rebâtir : nous ne sommes plus au XIIIe siècle. Mais, puisqu'elle n'est pas abattue, que le gros œuvre n'est pas entamé, que les parties essentielles ont résisté, que les voûtes n'ont pas cédé, puisqu'elle est réparable, c'est pour nous, en face du monde, une question de dignité, de fierté que de la réparer.

Elle veut guérir, cette grande blessée de la guerre. Elle veut se relever encore, avec la France.

Et nous la relèverons.

Ceux qui disent non — ils sont plusieurs — l'aiment autant que nous. Leur cœur a frémi comme le nôtre. Seulement, dans un premier sursaut de colère, ils ont été plus préoccupés de venger la victime que de panser ses plaies. Mais ce *oui* et ce *non* sont frères ; ils procèdent d'un même sentiment ; ils se rejoignent dans un commun hommage à Notre-Dame de Reims.

Poètes, ils ont crié leur indignation, en des pages vibrantes qui sont... des chants de poètes et qui nous ont émus :

Je voudrais qu'on gardât, sans y toucher du tout,
Le monument blessé tant qu'il tiendra debout,
Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures
Sans s'aviser jamais de panser ses blessures[1].

[1] Miguel Zamacoïs.

afin « d'attiser la haine et d'empêcher l'oubli et de rendre impossible à jamais l'amnistie ».

A serrer un peu ce raisonnement, on en arriverait à conclure qu'il faut faire, de toutes nos villes saccagées, autant de cités mortes, autant de Pompeï, pour que « la rancune garde mieux sa vigueur et que, plus aisément, la haine revienne au cœur par les yeux ».

Et je vois, dans une étude où sont résumés leurs arguments, qu'ils ne l'ont pas seulement pensé, mais qu'ils l'ont dit, qu'ils ont osé l'écrire : « Nous « adjurons Arras, Malines, Louvain, toutes les « villes de Belgique saccagées, de garder intactes « leurs plaies et de les montrer sans cesse aux « passants de la postérité[1]. »

Cette adjuration, paraît-il, a pris assez de consistance pour que le Gouvernement belge se soit cru obligé d'y répondre : « *La Belgique n'a pas « besoin de conserver, comme d'aucuns l'ont pro- « posé, ses monuments ruinés, pour se souvenir « de ses malheurs. Elle a la fierté de vouloir « reconquérir son intégrité première. Un monu- « ment dans chaque localité, portant les noms « des soldats morts pour la patrie et des habi- « tants assassinés, une inscription commémorative « sur chaque habitation, sur chaque édifice re-*

[1] Cf. *Illustration*, du 3 mars 1915.

« *levé, suffiront pour nous rappeler le passé*[1]. »

Ils ont dit encore, les poètes, pour flétrir les vandales, en évoquant les débris sublimes des Temples grecs, sur l'Acropole :

Une honte pour eux ; pour nous, un Parthénon[2] *!*

Mais peut-on assimiler Notre-Dame de Reims au Parthénon ?

Quand ils l'ont saccagé à coups de canon, le Parthénon était déjà mort. C'était un temple vide, temple désaffecté d'un culte éteint depuis longtemps, un corps sans âme, un corps superbe qui n'avait même plus son âme païenne pour le ranimer. La catastrophe où il sombra ajoutait, à sa beauté, la majesté des grandes ruines : on l'a gardé tel pour l'admirer.

Notre-Dame de Reims a été frappée en pleine vie, en pleine activité. Elle a sa raison d'être, toujours ; elle n'a pas fini sa mission. Elle est blessée, elle est meurtrie, comme la France et avec elle, dans les mêmes combats ; mais, pas plus que la France, elle n'a fléchi, elle n'a cédé. Elle est debout. Elle ne veut pas mourir ! Et comment pourrait-elle mourir si la France ne meurt ! Sans

[1] Rapport du ministre des Travaux publics sur la reconstruction des monuments et des villages détruits (Cf. *Moniteur belge*, octobre 1915.)

[2] Ed. Rostand.

ce sanctuaire, sans ce diadème, sans sa Cathédrale,

La France de demain ne serait plus la même[1].

N'ont-ils pas parlé encore de la transformer en musée lapidaire où elle étalerait les débris de sa gloire, pour devenir le cimetière de sa propre grandeur ; ou bien encore en ossuaire où l'on rassemblerait les restes de nos soldats inconnus, épars dans nos champs, au hasard des combats ? Pieuse et patriotique pensée qui sera réalisée quelque jours, mais ailleurs et autrement.

On ne peut pas faire de la Cathédrale de Reims, Baptistère et berceau de la France chrétienne, une nécropole, pas plus qu'on ne peut la laisser figée dans sa sublime détresse, pour la livrer demain, comme toutes les ruines grandioses, à la curiosité indiscrète et frivole des touristes. C'est là que serait le sacrilège ! Aujourd'hui on dit : « Relique sacrée du temple profané, trophée du crime, qui crie vengeance et que les pèlerins du patriotisme, de l'art et de la foi n'aborderont qu'avec respect ! » Ce sont là des mots sincères, mais sans consistance, qui n'ont pas de lendemains.

J'imagine que si les vieux architectes du moyen

[1] P. Dubois.

âge qui ont conçu, dans une extase[1], ce poème de pierre, qui ont créé, bâti, ciselé pièce à pièce cette splendeur, Jean d'Orbais, Jean le Loup, Gaucher de Reims, Bernard de Soissons, Robert de Coucy et les autres, étaient appelés à délibérer, en 1919, sur le sort de Notre-Dame, ils n'auraient d'yeux que pour elle ; l'idée ne leur viendrait pas, pour confondre l'allemand, de la laisser pantelante. Ils ne se résigneraient pas à une déchéance. Ils croiraient la venger plus sûrement en compensant l'outrage par un surcroît de gloire : « *Tu l'as souillée parce qu'elle était belle : nous la referons plus belle !* » Ils s'y remettraient avec passion, de toute leur âme ; ils reprendraient l'œuvre que les siècles passés n'ont pas achevée; ils la feraient monter, avec ses flèches, triomphalement jusqu'aux nues.

Est-ce un rêve ?

Si demain on le tentait, cet effort, les tours le supporteraient-elles ? On peut craindre que non..

Du moins, qu'on aille jusqu'au bout du possible ; car la France, celle d'aujourd'hui, telle qu'elle est, sans distinction d'opinions ni de croyances, a dit trop haut combien elle y tenait, pour qu'on ne lui rende pas *sa Cathédrale*.

[1] « *Les artistes qui ont fait cela,* écrit Rodin, en parlant de Notre-Dame de Reims, *ont jeté dans le monde un reflet de la divinité.* »

Aux Beaux-Arts, à la Commission des monuments historiques, on y est tout disposé. On veut sauver tout ce qui peut être sauvé et réparer tout ce qui est réparable.

Pourquoi d'ailleurs traiterait-on aujourd'hui Notre-Dame de Reims autrement qu'on a traité jusqu'alors nos cathédrales de France ?

Elles font partie du patrimoine national. Elles sont bâties pour durer toujours. Elles survivent aux siècles qui les virent éclore et se fient aux autres pour ne jamais mourir. Chaque génération, solidaire du passé, responsable pour l'avenir, y a mis la main, y apporta sa pierre avec une sollicitude sans cesse croissante, car plus elles vieillissent, plus elles se chargent de souvenir, plus elles sont vénérables, plus on les aime et plus on les admire.

N'a-t-on pas réparé et, du mieux qu'on a pu, parmi tant d'autres, Notre-Dame de Paris, Saint-Denis, Saint-Front de Périgueux, la façade de Rouen, Laon, Soissons, la Merveille du mont Saint-Michel... et Notre-Dame de Reims ?

Il n'y a qu'à reprendre et à continuer ce qu'on était en train de faire, à Reims, depuis près d'un demi-siècle.

Il semble même que la loi de décembre 1875, qui n'est pas abrogée, suffise pour couvrir le principe au moins de cette restauration.

La question de dépense, si lourde soit-elle, ne saurait être un obstacle. La France victorieuse retrouvera des jours de prospérité.

Mais pourquoi n'imposerait-on pas cette charge à l'Allemagne ?

L'attentat contre Notre-Dame de Reims n'est pas noyé dans la masse des déprédations qu'a laissées derrière elle cette armée de sauvages. Il émerge. Il a un sens que n'ont pas les autres. C'est, comme on l'a dit : *le Crime allemand*, l'insulte directe à la France, dont la réparation doit faire l'objet *d'un article spécial du traité de paix.*

Cette sanction, cette flétrissure serait autrement sensible à leur orgueil que la leçon muette des ruines, trop délicate pour qu'ils la comprennent et dont ils tireraient cyniquement vanité : « Nous l'avons abattue, ils n'ont su la relever. Le dernier mot reste à nos canons ! »

Et, pour en accentuer la portée, pour en étaler la honte au grand jour, pour que ni nous ni les autres ne soyons tentés d'oublier, au lieu de nous infliger à nous-mêmes le spectacle navrant de ces chefs-d'œuvre souillés, qu'on grave donc de chaque côté du portail, avec le burin de Tacite, — la place est toute prête[1], — deux inscriptions vengeresses qui accuseront en même temps, sur l'œuvre res-

[1] La face lisse des deux contreforts extrêmes, à droite et à gauche du portail, de 4^{m},15 de haut, sur 3^{m},55 de large.

taurée, leur impuissance et leur scélératesse. Et, en face, sur le Parvis, le mufle levé, la gueule au mur, comme deux bêtes enchaînées, deux des gros canons allemands qui ont craché sur Notre-Dame.

Et, pour parler aux yeux, nous exposerons encore, au Trésor de Notre-Dame, en notre Musée de guerre, ostensoir perpétuel des Saintes reliques de la martyre, les débris précieux des statues, les fragments de sculpture, des lambeaux de verrières, parcelles d'art, miettes de beauté, avec les éclats d'obus qui les ont mutilés ; des morceaux de nos cloches fondues, des coulées de plomb figées à la gueule des gargouilles, des ferrures tordues des âges passés, comme autant de pièces à conviction, afin que l'âme la plus fruste et la plus humble se rappelle et s'indigne.

Tout le monde est d'accord pour conserver une preuve palpable, irrécusable du crime. Mais celle-là doit suffire, puisqu'elle flétrit l'Allemagne sans humilier Notre-Dame. Et je suis plus à l'aise pour aborder une question délicate que discutent encore les architectes et les artistes les plus résolus aux promptes réparations : les statues du portail !

Ils sont nombreux ceux qui font, sur ce point, d'expresses réserves. Qu'on restaure l'édifice,

disent-ils, qu'on lui rende sa physionomie, son caractère, ses lignes architecturales, qu'on lui rende son atmosphère de prière, son silence, son âme, sa vie liturgique, ses chants, la magnificence royale de ses solennités religieuses, mais toucher aux statues du portail, ce serait un autre sacrilège.

Un double sentiment les fait parler ainsi, ce souci toujours de perpétuer l'odieux souvenir et l'appréhension aussi de déflorer l'œuvre en y portant la main.

Ce souci de dresser un pilori est légitime ; mais, puisqu'on peut y pourvoir autrement, nous ne nous résignerons pas à y sacrifier la splendeur de Notre-Dame. Quant à cette peur des réparations malhabiles, est-elle vraiment justifiée ?

Il est évident que « l'irréparable », au sens large du mot, est là.

Le XIIIe siècle, le siècle de la grande foi et du grand art, avait mis sa marque sur ces pierres merveilleuses, « les plus nobles qui soient au monde », disait Montalembert, et le temps, doucement, avec des caresses, y avait ajouté cette chaude coloration qui leur donnait ces tons adoucis de vieux bronzes florentins.

On ne refera pas cela. Est-ce à dire qu'il ne faut rien refaire ?

A se placer ici à un point de vue trop spécial,

on risquerait de n'être plus au vrai point de vue.

Si l'on prend une à une ces admirables statues, dont la moindre est encore un chef-d'œuvre, si on les considère à part, isolées, chacune pour sa valeur intrinsèque, comme on le fait d'une pièce rare de musée, l'original une fois perdu, tout est perdu.

On ne restaure pas une statue du XIIIe siècle, pas plus qu'un marbre antique.

Mais nous sommes en face de la Cathédrale. Un peu de recul est nécessaire. Ces statues disparues faisaient partie du monument. Elles n'étaient qu'un détail de l'ornementation, fleurs superbes de la gerbe immense. Et c'est par rapport au portail, en vue de l'effet d'ensemble, et non pas seulement pour leur charme individuel, qu'il faut les apprécier. Et alors, nous n'avons plus le droit d'être aussi absolus. Le portail de Notre-Dame de Reims a-t-il besoin oui ou non de cet élément pour être complet, pour recouvrer toute sa beauté, son intégrité, sa grande allure de Majesté triomphale?

Il ne s'agit pas d'une reconstitution hasardée. Les documents ne manquent pas pour en assurer la rigoureuse précision, et ce serait faire injure à l'art français du XXe siècle que d'avouer ici une impuissance. Nos grands artistes, les maîtres de la sculpture française, dans un bel élan de foi patriotique, devraient se partager la tâche et revendi-

quer l'honneur de faire revivre, chacun, un de ces chefs-d'œuvre, comme un hommage à Notre-Dame de Reims.

Parmi ceux qui hésitent, combien en est-il que les exagérations regrettables de la presse ont impressionnés plus qu'il ne convient.

La plume tremble lorsqu'on insiste un peu sur cet argument. On a peur de fournir un prétexte à l'exagération contraire et de paraître atténuer le crime des Allemands.

On ne veut ni l'atténuer, ni le grandir ; et, si l'on constate avec soulagement, que la victime a pu supporter de pareils coups sans mourir, on n'entend pas le moins du monde en savoir gré à l'assassin.

Prenons donc la Cathédrale dans l'état où ils l'ont laissée : le mal est assez grave pour qu'on n'y ajoute rien.

La moitié du grand portail est saccagée, c'est incontestable. Les larmes aux yeux, la mort dans l'âme, nous en avons compté les plaies ; et nos pauvres mots sont trop froids sur le papier pour en faire comprendre, à ceux qui ne l'ont pas vue, l'inexprimable détresse. Le peintre avec ses couleurs y réussirait mieux.

Mais, dans ce ravage des masses sculpturales, il est pourtant vrai que sur les 35 grandes statues

des porches, auxquelles on pourrait ajouter les 13 du portail nord, 5 seulement n'ont plus de tête : la reine de Saba, l'ange de saint Nicaise, le jeune diacre, en face, un saint Remi et son voisin.

Si l'on songe que nous avons pu retrouver la tête de la reine et celle de l'ange, que cet ange et la reine de Saba ont leur moulage au musée de sculpture comparée du Trocadéro, et que les autres ont été vingt fois photographiées, il faut avouer que « l'irréparable » se réduit à des proportions moins tragiques.

Elles sont donc là toujours, sauf 5 dont l'absence déparerait l'ensemble, ces merveilleuses figures de vierges, d'anges, de saints, qui ne sont plus de la terre, mais qui demeurent, dans leur extase, par le trait et l'expression de physionomie, si fortement apparentées à notre race ; avec cette grâce souriante qui reflète, à travers la beauté, la bonté, et qui semble incliner le ciel jusqu'à nous. Il sera aisé de refaire ces cinq là, sans qu'il soit besoin de recourir aux répliques qu'on possède à Bamberg, même s'il était admis, comme d'aucuns le prétendent[1], sans l'avoir prouvé encore, que le Maître de Bamberg soit notre Gaucher de Reims, celui-là précisément « *qui ouvra aux voussures et aux portaux* ».

Des 75 groupes qui décorent les voussures de la façade, j'en compte une demi-douzaine totale-

[1] Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1918, p. 876.

ment détruits et 10 sérieusement entamés, dont 6 où les têtes n'ont pas été touchées.

Enfin, aux revers dévastés des porches latéraux du portail, sur 32 statuettes, 17 têtes sont restées en place ou ont été recueillies.

Dans ces conditions, la tâche, ramenée à ses justes proportions, n'apparaît plus, il faut en convenir, ni si ardue, ni si complexe.

C'est ici qu'il faut faire état des nouveaux désastres.

J'ai voulu juger sur place. J'avais revu Reims, en 1916 et en 1917, en pleine tribulation ; je l'ai revue deux fois, en 1918, dans sa morne solitude, immense désert de cendres et de ruines. J'ai exploré la Cathédrale minutieusement, comme on ausculte un blessé ; et, sans m'attarder à une description détaillée des mutilations nouvelles, j'en veux noter les plus graves et en signaler l'importance.

Jusqu'au 16 avril 1917, nous disions : elle est découronnée, elle est défigurée, elle est criblée de plaies, meurtrie en tous ses membres, mais, l'ossature n'est pas entamée.

Nous ne pouvons plus le dire aujourd'hui.

En quatre jours, en quelques heures, les 305 et les 340 lui avaient déjà fait plus de mal que l'incendie de 1914 et trois années de bombardement ;

les assauts de 1918 l'enfoncèrent d'un degré encore dans la détresse.

— Le coup le plus funeste qui lui fut asséné, c'est celui qui a ébranlé la pile d'angle, à la croisée sud-est du transept (24 avril 1917).

L'architecte, M. Sainsaulieu, qui a soutenu la lutte au jour le jour, en y risquant plus d'une fois sa vie, a pu aviser et parer au danger, c'est bien ; mais toute cette région est en piteux état. (Pl. 78.)

Les voûtes, ici et là, sont crevées. Je compte huit ou neuf ouvertures qui se découpent lamentablement sur le ciel ; mais, pour en apprécier les proportions, c'est à terre qu'il faut regarder, l'amoncellement de pierres qui s'entassent en montagne sur le sol.

La plus considérable est au-dessus du sanctuaire (21 avril 1917) (Pl. 79) ; un éboulement et de nouveaux coups en 1918, ont fini par mettre à jour une travée et demie. Le maître-autel est enseveli sous un monceau de décombres de 80 à 100 mètres cubes. (Pl. 80.)

Au-dessus de la lampe, la percée du 21 février 1915, la première et l'unique pendant près de deux ans, pas plus large que les deux mains (Pl. 67), avait, en 1917, les dimensions des *oculi* de la nef : elle a triplé en 1918.

Au transept, vers les sacristies, celle du 11 juillet 1916 est aussi démesurément agrandie.

Du côté de la chaire, la voûte de la 5e travée a perdu, en même temps que ses nervures, deux de ses contreforts, au nord et au sud : elle ouvre sur le ciel, juste dans l'axe de la nef, une brèche circulaire qui fait songer aux grands lucernaires des catacombes.

A quelques pas de là, au pied d'un pilier, gît intact un 305 qui a fait sa trouée à la 7e travée de la basse nef, sans éclater. Plus loin, deux travées encore, 9e et 10e, sont percées ; percée aussi la voûte de la chapelle Saint-Joseph, à l'abside. Les autres trous, au-dessus de la chaire de l'arrière-chœur, dans les nefs, au fond de la sacristie basse, sous la salle des Rois, sont de moindre importance (1917).

Dans la grande nef, le sol est défoncé par 5 trous d'obus.

Ce qui restait des verrières a sombré dans la débâcle. Je compte (1918) quatre fenêtres totalement détruites et quatorze fortement endommagées : tantôt c'est le meneau qui a sauté, tantôt c'est la rosace.

— A l'extérieur, c'est surtout en face de l'abside qu'on éprouve une impression de dévastation.

Quelle eurythmie merveilleuse des lignes, dans cette zone des contreforts du chevet ! Quels effets gracieux de perspective ! Quelle légèreté dans ces doubles ressauts des arcs-boutants qui s'élancent,

d'une pile à l'autre, jusqu'en haut, avec la souplesse des lianes dans la forêt ! Quelle sensation d'ordre, d'harmonie, d'élégance en même temps que de force tranquille et de simplicité ! C'est vraiment un enchantement des yeux : on dirait qu'un monstre en fureur s'est vautré dans cette beauté, comme un sanglier dans un parterre de fleurs. (Pl. 81 et 82.)

A partir de l'axe jusqu'au transept sud, la balustrade à claire-voie qui court d'un contrefort à l'autre est abattue ; des 12 animaux fantastiques qui la décoraient, il en reste 2, sur la partie épargnée, le bœuf et la licorne ; plus loin, l'éléphant solitaire est décapité (Pl. 82) ; des couronnements entiers de contreforts, niches, statues, pinacles ont disparu ; 4 volées d'arcs-boutants sont rompues. Sur les combles des chapelles rayonnantes, des grosses têtes de gargouilles, des débris d'anges, de chimères, de marmousets, de cariatides, qui sourient encore, qui grimacent toujours, culbutés pêle-mêle parmi les écroulements de pierres, font l'effet d'un horrible jeu de massacre.

Je relève, dans cette région, d'autres plaies qui datent de 1918 : des masses importantes de maçonnerie sont enlevées aux entre-deux des fenêtres de la chapelle de Sainte-Cilinie ; la galerie haute a été frappée au point d'arrivée du 2e et du 3e contreforts ; la face sud du 1er contrefort du transept

est ravagée ; seule, la statue se dresse intacte sur son socle disloqué, sans niche, sans pinacle.

Le saccage se poursuit sur la façade du transept sud, très accentué sur la droite ; l'obus du 24 avril 1917 qui a mis à mal la grosse pile d'angle du chœur, a passé par là avec bien d'autres. La tourelle de l'escalier est éventrée deux fois, et, des 4 grandes niches qui flanquent la Rose, aucune n'a été épargnée, la 1re, à droite, n'existe plus (16 avril 1917). (Pl. 78.)

Il y a là une perte artistique à déplorer, l'élégante statue de la Loi nouvelle, appariée avec la Synagogue et apparentée, par son inspiration et sa facture, à la reine de Saba du grand portail, est détruite. Elle avait été mutilée déjà en juin 1915. (Pl. 83.)

Tout de suite après, sur une longueur de plusieurs travées, la galerie haute est pulvérisée ; la maçonnerie a subi là un véritable pilonnage. Derrière, sur les combles, les grands arcs massifs de la croisée des transepts portent les traces de furieux coups de bélier. (Pl. 84.)

Le long de la nef, 4 des contreforts avaient déjà souffert, le 4e en particulier, rompu à la volée inférieure (1917) ; 3 autres accusent de profondes blessures (1918) : le 6e qui est découronné ; le 5e qui a été secoué et qui n'a plus son ange ; le tout premier, celui de la tour, amputé de la moitié de

son clocheton, qui étale de graves meurtrissures au-dessous du larmier. (Pl. 85.)

La tour des bourdons, à peine égratignée jusqu'alors, est maintenant aussi maltraitée que la tour nord : à la hauteur des combles de la basse nef, la grande baie ajourée d'arrière est effondrée ; dans la partie sombre de l'escalier qui monte, la colonne d'axe est déjetée et tout un bloc de 4 ou 5 marches a cédé ; enfin, de l'escalier à jour, il reste à peine l'amorce, la cage est vidée jusqu'en haut, et la calotte de la tour est crevée sur un quart (1917).

L'escalier à jour de la tour nord, triste pendant de misère, présente le même aspect de délabrement. En sorte que, depuis le 16 avril 1917, l'eût-on voulu, *il était impossible d'accéder au sommet des tours, et surtout de la tour sud.* (Pl. 86.)

En 1918, je constate, dans cette partie nord, de grosses avaries qui correspondent évidemment aux fameuses observations de la note Hindenburg. Il est étrange pourtant, que, visant la tour sud, puisque, quatre fois sur cinq, c'est elle qui est mise en cause, ce soit la tour nord seulement qui ait été frappée.

Toute la tourelle de droite est démolie, depuis la base jusqu'à l'amorce de la flèche : ses 3 colonnettes, si menues et si hardies, sont en miettes ; seuls les 3 chapiteaux pendent aux fers, dans le

vide. Le petit dôme (qui mesure tout de même 6 ou 7 mètres) est en l'air, sans étais, comme un dais au-dessus d'une statue ; il n'est retenu que sur un point, par adhérence à la tour centrale. (Pl. 87.)

Les 2 tourelles de gauche, sur la rue, ont aussi une de leurs colonnettes brisée.

Plus bas, les gros contreforts en retour ont beaucoup souffert dans leurs parties ouvragées ; ceux d'arrière sont écrasés jusqu'à la naissance de la Galerie des Rois.

Au 1er contrefort de la nef, niche et clocheton sont écroulés ; il reste un débris d'ange sur un débris de socle ; celui d'après a été rudement bousculé ; le 3e est rasé par le milieu, son arc-boutant supérieur est cassé (16 avril 1917). La Galerie accuse de sérieuses encoches. (Pl. 85.)

Au porche droit de la façade, dans cette région jusqu'alors préservée, deux des grandes statues ont été rudement frappées, à l'ébrasement de gauche ; les têtes sont tombées.

Le portail du transept nord a pâti et ses pires mutilations, au premier aspect, m'intriguent : le Beau Dieu d'abord, sous son revêtement de « sacs à terre », est décapité, sans qu'on voie tout de suite par où a pu passer le projectile ; mais la palissade a été refaite ; et, au fronton de la porte (2e registre) toute la scène de saint Remi chassant les diables incendiaires, que Yencesse a si finement repro-

duite au revers de sa médaille « *le Sourire de Reims* », est enlevée si proprement qu'on se demande comment ce travail a pu être fait par un obus, sans que le fond soit entamé davantage.

On peut noter quelques éclats dans les voussures. Tout en haut, le clocheton du contrefort de gauche est défoncé et le réseau de la Rose est endommagé.

Le petit mur de protection, qu'on avait élevé là récemment pour protéger la gracieuse statue d'Eve, a été abattu ; sans ce fragile bouclier, ce morceau délicat, qui est vraisemblablement, sinon de la même main, du moins du même atelier que la Vierge du trumeau, eût été perdu.

Ce constat est assurément pénible. Que la situation ait empiré, c'est incontestable. Mais, de quelle façon et dans quelle mesure ce surcroît de malheur doit-il peser sur nos résolutions ? A un double point de vue seulement : le temps et l'argent.

Ce sera plus long, ce sera plus coûteux ; beaucoup plus long et beaucoup plus coûteux ; mais ceci n'est pas essentiel.

Puisque la Cathédrale est toujours debout et que ses blessures plus graves ne sont pas mortelles, la tâche devenue plus délicate et plus laborieuse, reste possible, et nos arguments gardent leur valeur.

Il en est un encore qui domine tous les autres : la foi ! Point n'est besoin d'insister pour qu'on en sente le poids

Le patriotisme, l'art, l'histoire, notre dignité nationale réclament la restauration de Notre-Dame de Reims : est-ce trop de dire que la Religion l'exige ?

Pourquoi nos pères l'ont-ils faite si belle, sinon parce qu'ils avaient conscience de bâtir un Temple au Seigneur, une Église, « la Maison de Dieu ».

Ils savaient que ces mots expriment autre chose qu'une simple affectation cultuelle, au sens où l'entendent les autres confessions religieuses, mais qu'ils visent les réalités eucharistiques, l'Autel, le Tabernacle, et que nos sanctuaires catholiques sont, dans la force du terme, des maisons habitées où le Sacrement fixe la présence de Dieu.

Ils travaillaient pour Notre-Dame, dont la dévotion embaumait tout le Moyen Age. C'était le temps où l'on disait : *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ !* Pour le Christ, les hommes d'armes s'en allaient batailler aux croisades. Pour Marie, les Évêques et le peuple bâtissaient des cathédrales. Pour elle, rien n'était trop grand, rien n'était trop beau. Et alors le génie des artistes stimulé par cette foi, par cette piété, a enfanté la Merveille !

Or, puisque les Allemands ont commis ce crime inouï de saccager le Temple, de mettre fin au culte

et d'expulser, à coups de canon, Notre-Dame, la même foi, la même piété ne nous imposent-elles pas l'obligation d'effacer la trace du sacrilège, de restaurer l'église en relevant l'autel et de rendre au palais sa splendeur, pour y faire rentrer la Reine ?

Enfin, on a bien voulu dire que « toutes les voix « devaient être entendues, voix des artistes, des « savants, des lettrés, des patriotes, des croyants, « des femmes, des soldats, et..., dans un émou- « vant solo, la voix de Reims[1] ».

Reims a eu maintes occasions d'exprimer son sentiment, et nous savons ce qu'elle pense. Reims estime qu'elle a assez souffert pour qu'on ne la fasse pas souffrir encore. Reims, qui entend relever ses ruines, ne comprendrait pas qu'on l'obligeât à faire une exception pour celle-là, de toutes, la plus triste, la plus tragique, la plus révoltante. Reims a conscience de n'avoir pas mérité l'humiliation de garder sa Cathédrale défigurée, amoindrie. Reims déclare qu'elle l'aime trop et qu'elle en est trop fière pour se résigner jamais à la voir moins belle !

[1] Cf. H. Lavedan. *Illustration* du 13 mars 1915.

APPENDICES

APPENDICE A

PROCLAMATION

Dans le cas où un combat serait livré aujourd'hui ou très prochainement aux environs de Reims ou dans la Ville même, les habitants sont avises qu'ils devront se tenir absolument calmes et n'essayer en aucune manière de prendre part à la bataille. Ils ne doivent tenter d'attaquer ni des soldats isolés ni des détachements de l'armée allemande. Il est formellement interdit d'élever des barricades ou de dépaver des rues de façon à ne pas gêner les mouvements des troupes, en un mot de n'entreprendre quoi que ce soit qui puisse être d'une façon quelconque nuisible à l'armée allemande.

Afin d'assurer suffisamment la sécurité des Troupes, et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après ont été prises en otages par le commandement général de l'armée allemande. Ces otages seront pendus à la moindre tentative de désordre. De même, la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes.

Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande.

Par Ordre de l'autorité Allemande.

Le Maire, **Dr LANGLET.**

Reims, le 12 Septembre 1914.

LISTE DES OTAGES

MM.

Guernier, secrétaire de la Bourse du Travail.

H. Pérot, conseiller prud'-homme.

MM.

Ducrot, président de Coopérative.

Menu, secrétaire de syndicat.

MM.

Jolly P., conseiller prud'-homme.

Weiland, conseiller prud'-homme.

MM.

Mathieu, secrétaire adjoint de la Bourse du Travail.
Bernard Cahen, 90, rue du Barbâtre.
Roger, 126, rue Ponsardin.
Dézavenelle, 1, rue Charlier.
Déragon, 1, boulevard Carteret.
Jean Laurent, à l'Hôtel de Ville.
Coton, 40, rue des Moulins.
Thomas, 294, rue de Cernay.
Cabay, à la Bourse du Travail.
Taisne, 20, rue Favart-d'Herbigny.
Bardet, 30, rue Charlier.
Boucher, 51, rue Boucher-de-Perthes.
Porgeon, 16, faubourg Cérès.
Lasseron, Cimetière du Nord.
Blondiaux, à l'Hôtel de Ville.
Bara, à l'Hôtel de Ville.
Halbutier, à l'Hôtel de Ville.
Martin, 15, rue Legendre.
Devingt, 126, avenue de Laon.
Nocton, 38, rue Croutelle.
Périn, 91, faubourg Cérès.
Lucin, à l'Hôtel de Ville.
Baudvin, 27, rue du Mont-d'Arène.
Urhy, 147, rue Croix-Saint-Marc.
Delouvin, rue du Champ-de-Mars.

MM.

Davesne, cafés, 3, rue Bonhomme.
Baudry, rue du Mont-d'Arène, 68.
Hayon, rue Gambetta, 3.
Bricogne, rue de l'Arbalète, 5.
Ruhlman, rue du Faubourg-Cérès, 6.
Dieudonné, rue de Mars, 53.
Vergniolle, rue de Bétheny, 50.
Debay, rue Trudaine, 3.
Le Directeur de la Maison Mauroy, rue de Mars, 30.
Albert Benoist, boulevard de la République, 35.
Léon Collet, rue de l'Ecu, 2.
Vanier, rue Linguet.
Drancourt, rue Ponsardin
Godefroid, rue Cérès.
Albert Poullot, place Barrée, 6.
V. Marteau, rue Jeanne-d'Arc, 49.
Princiaux, rue Saint-Maurice, 14.
Sacy, rue de l'Université, 41.
Vasseur, rue Legendre, 4.
Raymond, rue Cérès, 13.
Duchateaux, rue de la Justice, 22.
Kanengieser, rue des Trois-Raisinets, 2.
Lorin, rue de Bétheny, 2.
Ed. Cahen, boulevard de la République, 79.
Fribourg, rue du Cadran-Saint-Pierre.
Fournier, rue de Mars, 2.

MM.

Pétrement, rue Carnot, 2.
Bonnet Georges, place d'Erlon, 42.
Classen, rue des Capucins, 38.
Mulatier, grand hôtel, rue Libergier, 4.
Hennequin, rue de Thillois, 57.
Mirguet, rue Petit-Roland, 19.
Patoux, chaussée du Port, 25.
Soufflet, avenue de Laon, 21.
Pannetier, rue Neufchâtel, 1.
Gardez, rue de Pouilly, 2.
Hansen, rue de Tambour, 21.
Hermann, rue de Cernay, 83.
Hugot, rue du Bastion, 19.
Malézieux, faubourg Cérès, 197.
Martin-Putz, rue de Mars, 22.
Lacour Hubert, rue Clicquot-Blervache, 3.
Colmart, place Saint-Timothée, 9.
Félix Michel, rue Petit-Roland, 28.
Henri Abelé, rue de l'Ecole-de-Médecine, 1.
Abbé Camus, rue du Clou-dans-le-Fer.
Abbé Andrieu, rue du Préau, 4.
Abbé Fournier, rue Périn, 17.
Abbé Debuquois.
Abbé Maitrehut, à Saint-Remi.
Et quelques autres.

Cette liste officielle, dressée hâtivement, n'est pas en réalité la liste

exacte des otages. Car, dans la précipitation du dernier moment, un certain nombre de ceux qui étaient ainsi désignés n'ont pu être avertis, ou bien on ne les a pas trouvés chez eux. Il fallut alors, sous l'injonction des Allemands, en prendre d'autres, au hasard des rencontres, pour les remplacer :

MM. Bataille; Jacquemart; de Juvigny; Osouf; Charlier; Latarget; Mars-Antony; Mgr Neveux; Mennesson-Dupont; Ch. Démaison; R. Lethwaitte; Cabanis; Lemaire; Ternier; Guerlin-Martin; Pingot; Dallemart; Lavoine; Stever; Bouy; Suffert; Darcq; Foureaux; Rentcler; Sarrazin; Collignon; Monimart père; Coty; Brimont; Plichon; Catoire; Lecomblin; Robin; Dorget; Moulet; Huot; Triqueneaux; Adam; Savar; Gaillard; Wilmet; Muzin; Legrand; Etienne; Gaudefroid; Sichard; Raimbeau; Touyard; Léon Gomont; Saint-Aubin; Ch. Remier; Lapchin; Wenz; R. de la Morinerie; Kunkelmann; Raoul de Bary; Ed. Peltier; Marcel Fare; Benjamin Mennesson; Boudin. (D'après *Le Martyre de Reims*, p. 173.)

Comment alors se combinent ces deux listes ? Quels sont, parmi tous ces noms, les noms des vrais otages ? Il sera bien difficile de l'établir avec précision. On n'a pas eu le temps, ce jour-là, de faire l'appel des présents. On n'y a pas songé, pas plus dans la journée, au Palais de Justice et au Grand Séminaire où on les a casernés, que le soir, sur la route de Rethel, quand les Allemands les entraînaient, sous la pluie battante, dans leur déroute. Et, dans le désarroi des jours suivants, qui s'est prolongé pendant des mois et des années, il a été impossible de procéder à une enquête sérieuse.

APPENDICE B

PROTESTATIONS

LA PRESSE

« Les barbares, une fois de plus, ont détruit pour détruire, sachant ce qu'ils faisaient, instruits par leurs savants, que Notre-Dame de Reims était une des merveilles du Monde. »

(*Les Débats*, 22 septembre.)

« Ce stupide bombardement marque une nouvelle étape de la mentalité tudesque dans sa régression vers l'état sauvage. »

(*Le Temps*, 21 septembre.)

« Mystère de férocité que peut seul expliquer l'hystérie de la destruction ! »

(*Le Gaulois*, 22 septembre.)

« On ne peut imaginer un plus affreux attentat, une plus abominable lâcheté ! »

(*Le Figaro*, 21 septembre.)

« Le Kaiser a surpassé le crime impie de Louvain. Il cherche à perpétuer son nom à travers les âges, en plongeant plus profondément dans l'infamie .»

(*The Times.*)

« Dans tout le monde civilisé, un cri d'horreur et d'indignation s'élève pour stigmatiser cet acte de barbare… »

(*L'Italia.*)

« Une seule explication est possible, c'est la rancœur de la retraite. »

(*La Tribuna.*)

« Cette infâme destruction remplit la famille artistique de Rome de la plus douloureuse stupeur, de la plus profonde indignation. »

(*Giornale d'Italia.*)

« Il semblait que l'anathème universellement lancé contre les Allemands après la destruction de Louvain, aurait refréné leurs actes de déprédation injustifiés : ils se sont surpassés. Leur œuvre affreusement barbare n'a jamais eu sa pareille dans l'histoire. »

(*Le Libéral de Madrid.*)

« Ce n'est pas seulement un sacrilège, c'est un crime de lèse-civilisation, qui fait des Allemands un objet d'exécration universelle et la honte de l'Humanité. »

(*Le Capital*, de Lisbonne.)

« Il n'y a pas de mois dans la langue pour qualifier de tels forfaits, et il n'y a pas de répression qui puisse les châtier comme il serait juste. »

(*La Libre Parole*, 22 septembre.)

« Monstrueuse vengeance de Vaincus ! On les compare aux Huns et aux Vandales : c'est faire aux Huns et aux Vandales, une injure qu'ils ne méritent pas. »

(*Le Gaulois*, 21 septembre.)

« Epanouissement de la bestialité la plus sauvage, de la cruauté la plus répugnante ! »

(*Petit Journal*, 28 septembre)

« Le militarisme allemand a voulu montrer, par un acte unique de brutalité, qu'il poussait à l'extrême limite son mépris de tout ce que les hommes respectent et admirent. »

(*Le Petit Parisien*, 22 septembre.)

« N'essayez pas de faire comprendre à ces brutes furieuses ce que représente d'humanité et de beauté cette cathédrale, même aux yeux du passant le plus humble et le plus rude : ces soudards sont aussi lourds et aussi stupides que leurs obus. »

(*Le Journal*, 21 septembre.)

« Les Sauvages de Louvain continuent leurs dévastations imbéciles. »

(*The New-York Herald.*)

« Le militarisme prussien a battu le records du vandalisme à travers les siècles. »

(*The Wold*, Etats-Unis.)

« Cet acte de vandalisme rabaisse les méthodes militaires allemandes au niveau de celles des Goths et des Huns. »

(*La Tribune*, Etats-Unis.)

« Chez les Allemands, la barbarie n'est pas un point de départ, un instinct antérieur à toute culture, c'est un aboutissement, c'est le produit cherché, voulu, obtenu d'une culture toute spéciale. Non seulement la féodalité prussienne et l'impérialisme germanique, mais la science et la pensée allemandes sont solidaires et responsables. »

(*Le Temps.*)

« Sauvages! Imbéciles! Ils voudraient s'aliéner le peu de sympathie qui leur reste dans le monde, qu'ils n'agiraient pas autrement. »

(*La Guerre sociale*, 21 septembre.)

« La dernière monstruosité de la bête allemande avant qu'elle soit enchaînée! »

(*The Pall Mall Gazette.*)

« La cathédrale de Reims a servi à une entreprise stupide de destruction. »

(*The Sun.*)

« On se demande avec effroi à quel degré de méchanceté peut descendre l'homme civilisé sous l'empire de la passion et de la haine. »

(*L'Union républicaine*, 26 septembre.)

« Crime odieux contre la civilisation, l'art, la tradition, la foi d'un peuple, contre l'histoire et l'humanité tout entière!... Geste avilissant de la brute qui veut laisser derrière elle la marque de sa haine impuissante. »

(*La Liberté de Bordeaux*.)

« Il faut que ces monstres se sentent définitivement perdus et qu'ils en soient arrivés au paroxysme du désespoir pour se ravaler à de telles sauvageries dans la vengeance et tomber si bas dans l'aveuglement de la fureur. »

(*Les Débats*, 21 septembre.)

« Au passif d'un peuple, une défaite est préférable à un fait comme celui qui est arrivé à Reims. »

(*Corriere d'Italia*.)

« Acte hideux, d'une inutile infamie, qui pèsera sur le nom allemand jusqu'à la dernière heure de l'Histoire. »

(*Le Figaro*, 22 septembre.)

« Le frisson de colère qu'a éprouvé tout homme civilisé en apprenant la destruction de Louvain se change, cette fois, devant la vision de la grandiose cathédrale éventrée par les obus et rongée par les flammes, en un geste d'horreur, en une explosion de fureur. »

(*L'Humanite*, 21 septembre.)

« Y eut-il jamais une stupidité aussi digne de mépris que cet essai de bombardement de l'esprit? »

(*The Times*.)

« Nouveaux Vandales, qui ont projeté d'étonner le monde par l'excès de leur fureur dévastatrice. »

(*L'Eclair*, 21 septembre.)

« Paris n'a pu se défendre de crier sa colère lorsqu'il a connu ce nouveau défi jeté au monde par les Assassins de Louvain. Ah ! les bandits ! »

(*L'Action*, 22 septembre.)

« C'est un acte allemand ! Il n'y a rien de plus à dire. »

(*The Daily Telegrah.*)

« Nouveau crime à l'actif de ces modernes Vandales dont le monde entier réprouve la bestiale cruauté et la rage dévastatrice. »

(*Excelsior*, 21 septembre.)

« Les apôtres de la civilisation dans les pays neutres, n'éprouvent-ils pas une sainte colère, contre les dévastations des nouveaux Huns ? Qui va lever la tête et protester, au nom de son propre peuple, contre ces infamies ? »

(*Morgenbladet*, Christiania.)

« Il n'est pas un roi sauvage de l'Afrique qui eût osé ordonner ce que Guillaume a fait exécuter.

« Le Kaiser a défié le monde entier, il a défié Dieu dont il ne pourra plus se recommander ! Car la destruction volontaire, systématique de la cathédrale n'est pas seulement un horrible geste de rage et de vengeance : c'est un sacrilège, un blasphème ! »

(*La Presse*, 22 septembre.)

« L'impression produite par cet acte de vandalisme abominable restera toujours présente à la mémoire de ceux qui ont pu contempler ces ruines. »

(*La Patrie*, 22 septembre.)

« ... Vous auriez tort de croire que cet épouvantable forfait révoltera les herren doctoren qui professent dans les Universités allemandes sur l'Art gothique et médiéval... En apprenant cette infamie de leurs enfants, officiers, sous-officiers et soldats dans l'Armée des Huns, ils auront un gros rire. »

(*L'Action française*, 24 septembre.)

« Les hommes d'État allemands ayant accompli leur tâche de telle façon que l'Humanité ne peut plus placer sa confiance en l'Allemagne, les soldats ont complété l'entreprise en démontrant que les Allemands ne pourront plus prendre place parmi les peuples civilisés. »

(*The Evining Standar.*)

« Les Allemands, en dévastant la cathédrale de Reims, ont condamné sans appel leur fameuse culture. Une fois la guerre terminée, la Germanie de Guillaume s'effondrera et l'Allemagne dessaoulée sera saisie d'épouvante en présence du vandalisme exercé par ses fils sur ce qui était le patrimoine sacré de l'Univers. »

(*La Retch*, russe, du 3/16 octobre 1914.)

« Ils ont bombardé la cathédrale de Reims ! Ils l'ont incendiée ! Ils ont fait cela les barbares vaincus ! Ils se sont acharnés à le faire « sans raisons militaires ». Ils ont détruit pour détruire ! Comme la brute, ils ont mal fait pour mal faire ! »

(*La Croix*, 22 septembre.)

« La destruction de la cathédrale de Reims équivaut à une bataille perdue. On dira : « C'est un vent de folie. » Mais la folie allemande n'est pas une folie subite. Elle est simplement l'application de la littérature militaire signée des noms les plus influents et les plus autorisés de l'Empire. »

(*Le Journal de Genève*, 23 septembre.)

« Ne se trouvera-t-il donc pas en Allemagne des gens de mentalité supérieure à celle de vulgaires artilleurs pour protester contre de pareils actes de vandalisme et mettre fin à une œuvre qui déshonore ceux qui la commettent ? »

(*L'Ephimeris*. Grèce.)

« Le bombardement de la cathédrale est un crime semblable à celui qui consisterait à bombarder le ciel. Car la façade de la cathédrale représente les rêves célestes de l'Humanité. »

(*National Tidende*. Danemark.)

« Des canons allemands ont causé à la France un dommage irréparable ; mais le dommage que la honte d'un tel acte fera subir au nom allemand ne sera pas moins durable. »

(*New-York Times.*)

« Il faut vraiment que ces monstres se sentent définitivement perdus et qu'ils en soient arrivés au paroxysme du désespoir, pour se ravaler à de telles sauvageries dans la vengeance et pour tomber aussi bas dans l'aveuglement de la fureur.

(*Les Débats*, 21 septembre.)

« L'artillerie allemande a pris pour cible la cathédrale de Reims ! On se demande avec effroi à quel degré de méchanceté peut descendre l'homme civilisé sous l'empire de la passion et de la haine ! »

(*L'Union républicaine*, 24 septembre.)

« Un nouveau crime à l'actif de ces Vandales dont le monde entier réprouve la bestiale cruauté et la rage de destruction : ils viennent, les misérables, de tourner leur fureur contre une merveille de l'art gothique ; ils ont mis le comble à leurs forfaits en incendiant par dépit, par basse vengeance, la cathédrale de Reims, si belle par son architecture, si grande par son histoire. »

(*Excelsior*, 2 septembre.)

« Après le sac de Louvain, après tant de pillages et de massacres, s'en prendre à un édifice où l'âme d'un peuple entier monte en prière, n'est-ce pas le geste symbolique qui résume toutes les brutalités et tous les attentats ? »

(*La Tribune de Genève*, 27 septembre.)

« Ce crime monstrueux contre l'art, contre la beauté, contre le passé, contre une religion qui est celle d'un grand nombre d'entre eux, pourquoi l'ont-ils commis ? Pourquoi cet acte hideux d'une inutile infamie qui pèsera sur le nom allemand

jusqu'à la dernière heure de l'Histoire ? La France est née à Reims. La Prusse des Hohenzollern s'y est tuée. »

(*Figaro*, 22 septembre.)

APRÈS LE BOMBARDEMENT DU 21 FÉVRIER 1915

« Oh ! les sauvages ! Ils piétinent les cadavres ! Une pluie de feu est tombée pendant cinq heures sur Reims. La voûte de la cathédrale est crevée !.. Ce prince de la kultur et de l'orgueil kolossal apparaît comme une incarnation de Satan.

(*L'Echo de Paris* du 25 février.)

« Un frisson de dégoût traversera le monde civilisé à la nouvelle que la cathédrale de Reims a encore une fois été soumise à un violent bombardement. La somme de mépris que la Nation allemande a accumulé par ses actes pendant cette guerre, remplira d'étonnemeut les siècles à venir. »

(*Pall Mall Gazette*, 24 février.)

« Ils se sentent perdus et se vengent par avance. Ils veulent laisser une trace à la fois sanglante et sauvage de leur passage dans le beau pays qu'ils ont occupé. Voilà pourquoi ils tuent et détruisent avec rage, sans autre intérêt que celui de tuer pour le plaisir de tuer, celui de détruire pour le plaisir de détruire. »

(*La Croix*, 23 février.)

« Le triomphe de la kultur allemande : Quinze cents obus sur Reims ! La cathédrale particulièrement visée ! En apprenant cet acharnement contre le chef-d'œuvre artistique qui fait partie du patrimoine de l'Humanité, il est impossible de ne pas être secoué par un frisson d'horreur. »

(*Le Gaulois*, 23 février.)

« Cette destruction est du pur banditisme dont, au règle ment final, il faudra demander un compte spécial à son prin-

cipal auteur. La justice, pour être la justice, exige qu'on lui livre un accusé ; l'accusé, ici, s'appelle Herringen : nous ne le laisserons pas oublier. »

(*Le Temps*, 23 février.)

LES REVUES

« Après l'incendie de l'Université de Louvain, celui de la cathédrale de Reims !

« La science, l'art, la religion, l'histoire sont tour à tour victimes de cette culture allemande qui prétendait s'imposer à notre admiration et ne produit aujourd'hui, dans le monde civilisé, qu'une impression d'horreur. Nous pleurerons nos villes détruites et nos monuments incendiés : rien ne nous consolera d'avoir vu s'effondrer sous les obus teutons ce merveilleux chef-d'œuvre qu'a été la cathédrale de Reims.

« Ils ne sont pas des barbares et ils font des actes de barbarie. C'est ce qui donne à ces actes un caractère d'infamie dont l'Histoire n'avait fourni encore aucun exemple. »

(Fr. Charmes. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1914.)

« Ils ont brûlé la cathédrale de Reims

« Plus on y réfléchit, plus les mots grandissent, s'enflent, s'étendent pour ensevelir sous leur poids vengeur toute une dynastie, tout un peuple, toute une race.

« Ils ont brûlé la cathédrale de Reims !

« C'est comme si on avait assassiné, sur la pierre du foyer national, la grande aïeule du pays ! »

(*Le Correspondant*, 25 septembre.)

« Devant cet acte de vandalisme, que ne justifiait aucune raison militaire, devant ce triple défi jeté à la Foi, à l'Art et à

l'Histoire, il n'est pas un cœur français qui n'ait ressenti la morsure d'une intime douleur et qui n'ait frémi de colère. »

(*Lectures pour Tous*, 24 octobre 1914.)

« Tous les hommes qui pensent se sont sentis personnellement blessés par l'attentat que les Allemands ont commis contre la cathédrale de Reims.

« ... Sa splendeur artistique, ses grands souvenirs historiques qui auraient protégé le monument contre tout autre adversaire, l'ont désigné aux coups des Allemands. Nulle destruction ne leur a paru plus nécessaire, puisque nulle perte ne pouvait nous être plus sensible. »

(*La Grande Revue*, mars 1915).

« Les Vandales modernes ne peuvent apporter à cet acte ni justification ni excuse. Regrettons que l'arsenal des lois humaines n'ait pas prévu un châtiment proportionné à un tel crime. »

(*L'Illustration*, 27 septembre.)

« Le crime est consommé ; les batteries allemandes prirent pour objectif la grande Merveille de pierres. L'incendie fit le reste... Vraiment l'homme qui l'a condamnée, le Souverain qui a donné l'ordre de cet acte sauvage, s'est mis hors de l'Humanité. »

(*Les Annales*, 27 septembre.)

« Le crime de Reims est le crime d'une race. Ils croient que détruire beaucoup c'est être fort.

« Le requin dans les océans, le gorille dans les forêts sont forts de cette force-là.

« La vraie force exclut la brutalité, parce que dans la brutalité, la brute est toujours là. »

(*Les Cahiers vaudois.*)

« Notre France qui saigne de tant de blessures, n'a rien

souffert de plus cruel que de l'attentat contre Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de France ! »

(*Les Cahiers vaudois.*)

MUNICIPALITÉS. — SOCIÉTÉS

« L'acte sauvage a été accompli avec acharnement dans toute la bêtise de la haine. Il s'est trouvé au monde un homme pour donner un tel ordre ! »

(A. Mithouard, Président du *Conseil municipal de Paris*, au maire de Reims.)

« Forfait monstrueux qui met l'Allemagne au ban des nations et soulève contre elle l'exécration universelle ! »

(*Conseil municipal de Lyon.*)

« Pour avoir osé détruire sans raison militaire, cet admirable chef-d'œuvre, pour avoir accompli un pareil crime, il faut que le peuple allemand se sente irrémédiablement perdu. Une nation qui conserverait quelque espoir de vaincre ne déshonorerait pas ses armes par d'aussi abominables forfaits. »

(*Conseil municipal de Bordeaux.*)

« La France et le monde entier ont protesté contre la barbarie des Allemands, qui dans leur rage d'impuissance contre la vaillance de nos armées qui les battent, se sont bassement vengés en bombardant et en détruisant ce joyau historique, universellement admiré qu'était la cathédrale de Reims. »

(*Conseil municipal de Dijon.*)

« *Le conseil municipal de Toulon* joint sa protestation indignée à toutes celles que soulève dans le monde civilisé l'acte stupide que la horde teutonne a commis en détruisant le pur

joyau artistique qu'était la cathédrale de Reims et que les barbares mêmes avaient respecté. »

« Indignée, la municipalité de Pétrograd exprime son horreur et sa profonde douleur, à la pensée du ravage de Reims. »

(Tolstoï, maire.)

« L'*Académie française*, au nom de la civilisation française et de la civilisation humaine, flétrit... les incendiaires de l'Université de Louvain et de la cathédrale de Reims, qui voulurent aussi incendier Notre-Dame de Paris. »

(Séance du 22 octobre 1914.)

« L'*Académie des Beaux-Arts* proteste contre la rage de destruction de nos ennemis et les outrages qu'ils ont infligés à l'une des plus sublimes productions du génie français, la cathédrale de Reims, l'un des monuments qui atteste le mieux les traits où se reconnaît le génie artistique de notre race. »

(Séance du ..... .)

« Abominable attentat contre un monument qui n'appartient pas seulement à la France, mais au monde tout entier !

« L'univers civilisé a été saisi de stupeur en apprenant ce forfait monstrueux, dont la honte retombera à jamais sur ceux qui l'ont froidement prémédité. »

(*Société des Antiquaires de France*, 28 septembre.)

« Si l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* n'a pas protesté déjà contre ces actes abominables ni contre ces destructions impies..., telles que l'incendie de Louvain, le bombardement des cathédrales de Malines et de Reims, c'est que ces violences lui paraissent assez hautement réprouvées et flétries par l'indignation qui s'élève de toute part.

« Mais aujourd'hui l'appel des savants allemands à l'opinion publique, en vue de l'égarer, ne lui permet plus de garder le silence... »

(Séance du 30 octobre 1914.)

« La *Société française d'Archéologie* s'associe aux protestations indignées du monde civilisé contre le bombardement sauvage et méthodique de la cathédrale de Reims; maudit l'odieux vandalisme allemand, fier d'une victoire remportée sur des vieilles pierres et déplore les ravages irréparables causés par l'incendie prémédité de ce merveilleux édifice... »

(2 octobre 1914.)

« Acte de cruauté stupide qui cause un deuil éternel dans le monde civilisé. L'humanité ne s'était pas encore avilie à ce point. »

(Enlart, président des *Amis des Cathédrales.*)

« Odieuse et stupide sauvagerie, œuvre consciente, acharnée de rancœur et de haine, de basse envie, de jalousie barbare. Désastre irréparable, opprobre éternel pour ses auteurs, cause à jamais sacrée de haine inexpiable et d'inexprimable mépris de la part de tout homme qui sent et qui pense. »

(M. Homolle, délégué de l'*Académie des Beaux-Arts.*)

« La *Société française des Architectes* élève une protestation indignée contre la destruction injustifiée d'un des plus précieux joyaux de notre architecture nationale du XIIIe siècle, la cathédrale de Reims, orgueil de notre France, qui faisait l'admiration du monde entier. »

(23 septembre 1914.)

« Acte absurde et criminel devant lequel la raison chancelle, et qui voue nos ennemis à l'exécration de tous ceux qui pensent, qui sentent, de tous ceux qui aiment la beauté et la vénèrent. »

(*Société des Antiquaires diplômés* (1300 membres.)

« L'Allemagne des Arts et des Sciences est pour longtemps déshonorée. A sa place, le monde effrayé n'aperçoit plus qu'une horde sauvage, dont le passage est une ruine, un ravage, une souillure. »

(H. Cochin, président de la *Société de Saint-Jean.*)

« Infamie inouïe commise non seulement au détriment de la France, mais du monde entier ! Aucun barbare n'en a jamais fait autant. Ni les Visigoths d'Alaric, ni les Goths de Vitigès, ni les Vandales de Genséric n'ont jamais rien commis de pareil ! »

(Apollini, *Assesseur des Beaux-Arts, à Rome.*)

« L'*Académie des Sciences morales et politiques* accomplit un devoir de sa fonction en signalant, dans les actes du Gouvernement allemand, une régression à l'état barbare ».

(Séance du 31 octobre.)

« Quelque irréparables qu'aient été les forfaits commis en Belgique, la ruine de la cathédrale de Reims, par un bombardement prémédité et prolongé, a presque rejeté dans l'ombre ces précédents actes de sauvagerie. On proclamera jusqu'à la fin des siècles que c'est un crime contre l'humanité. »

(*Société des Antiquaires de Londres.*)

« Le Conseil d'Administration du *Touring Club de France*, au nom de ses 140.000 membres, voue à l'exécration du monde civilisé l'abominable forfait de ces modernes barbares. »

(28 septembre.)

« L'Histoire dira que notre sanctuaire national le plus sacré, la cathédrale de Reims, cette merveille de notre art français, a été détruite froidement sans motif militaire et dans le seul but de nuire et d'anéantir un trésor de souvenirs et de beauté. »

(*Académie de Médecine*, 27 novembre 1914.)

« Crime monstrueux et déconcertant qui a mis en deuil l'âme de tous les intellectuels du monde. »

(*Cercle d'Art anversois, de Scalden.*)

« Abominable attentat contre un des témoins les plus augustes de l'histoire et du génie de la France. »

(*Société de l'Histoire de l'Art français.*)

« Nous avons appris avec horreur la destruction dont a été menacée la Cathédrale de Reims, un temple rendu sacré pour tout homme civilisé non seulement par sa triomphale beauté artistique, mais par son association avec tant d'événements historiques de la vie de la France. »

(*Députation irlandaise*, au Cardinal de Paris, 30 avril 1915.)

« La *Société impériale d'archéologie de Moscou* éprouve un frémissement d'indignation devant cet acte barbare et sacrilège : la destruction de la vénérable et splendide cathédrale de Reims, ce joyau de l'art médiéval, où les anciens rois de France, lors de leur sacre, prêtaient serment sur l'Évangile ! »

« Le *Conseil de la fédération des églises protestantes de France,* au nom du protestantisme français tout entier, s'indigne avec toute l'Humanité contre la destruction de Louvain et le bombardement de la cathédrale de Reims. »

« Acte de barbarie qui atteint l'Humanité entière dans un des plus nobles monuments de sa grandeur morale et artistique. »

(Protestation des *écrivains, artistes et savants suisses* portant un millier de signatures.)

« Crime qui souillera pour toujours le prussianisme devant le tribunal incorruptible de l'Histoire. »

(*Les Académies, Ecoles supérieures, Sociétés artistiques du Portugal*, 4 octobre 1914.)

« ... Cette Allemagne, hélas ! (celle de Beethoven et de Gœthe) on ne la reconnaît plus dans celle d'aujourd'hui, souillée qu'elle est par la fumée qui monte chaque jour des merveilleux Hôtels de Ville et des merveilleuses Cathédrales ! »

José de Figneiredo. *Directeur du Musée d'Art ancien de Lisbonne.*
(Cf. *Cahiers vaudois.* Louvain, Reims.)

En dépit de l'horreur soulevée dans l'Univers par la dévastation de Malines et de Louvain, les armées allemandes viennent

de ravager la cathédrale de Reims. A cet assassinat contre le génie humain, les esprits d'élite, dans tous les pays, doivent répondre par un cri de révolte qui flétrisse les destructeurs sacrilèges.

(*Protestation des artistes et écrivains anglais.*) (300 signatures.)

« Dépositaires des trésors d'art que la Nation a confiés à notre garde, nous réprouvons avec énergie l'abominable attentat dirigé contre un monument qui n'appartient pas seulement à la France, mais au monde civilisé tout entier. »

(Le Directeur, les Conservateurs et les Fonctionnaires de l'Administration des Musées Nationaux.)

« Les représentants des Universités, Académies, Instituts d'art, Musées, et des Sociétés artistiques du monde entier affiliées à l'Association internationale des Beaux-Arts à Rome, protestent hautement contre le mépris des conventions internationales consacrées par un culte séculaire de la beauté et violées par le bombardement d'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'Architecture et de la Sculpture gothique du monde. »

(*L'Eclair* du 28 septembre.)

« Devant de pareils actes, la raison chancelle, l'âme artiste de la France se révolte, mais celle des architectes souffre et s'indigne peut-être encore plus violemment que toutes les autres.

Habitués à vénérer les reliques admirables des belles époques de notre histoire, nous ne pouvons contenir l'émotion, la colère et le mépris que provoque en nous l'abominable crime commis par les hordes allemandes. »

(*La Société des Architectes diplômés.*)

« La destruction de cette basilique historique n'est pas seulement un sacrilège, c'est un crime de lèse-civilisation qui fait

des Allemands un objet d'exécration universelle et la honte de l'Humanité. »

(*Adaso Bermudes*, président de la *Société des Beaux-Arts portugais.*)

« Profondément émus du crime inqualifiable commis à Reims, contre les droits de la civilisation, par les hordes qui se prétendent civilisées, nous vous prions Monsieur le Président, d'entendre et de transmettre à la Nation française, au nom des Sociétés historiques et artistiques que nous représentons, le cri d'horreur et les regrets que nous arrache cet acte de vandalisme. »

MM. Koulakovski, professeur à l'Université de Saint-Wladimir et Konnikof, membre de l'Académie impériale des Sciences de Russie.
(Lettre à M. le Président de la République. *Le Temps*, 3 octobre.)

« Il est impossible d'exprimer en termes modérés les sentiments avec lesquels les architectes anglais ont appris l'impitoyable destruction de nobles monuments, telle la cathédrale de Reims, qui avaient jusque-là échappé aux ravages du temps. Ces actes de barbarie sont une preuve que l'agression allemande est une attaque contre la civilisation commune de l'Europe. »

(Institut royal des Architectes britanniques.)

ÉCRIVAINS

« Un coup de couteau au cœur de la France ! L'injure basse et sans courage brutalement jetée à sa face !

« Le monde civilisé répondra par un cri d'horreur à la sauvage barbarie des Huns du xxe siècle. »

(A. de Mun. *Echo de Paris*, 22 septembre 1914.)

« ... Ayant trouvé sur sa route la catholique Louvain, Guillaume II l'abolit, puis il chercha Reims.

« C'est là en même temps que le berceau du catholicisme dans les Gaules, le berceau de la royauté française et le berceau de la Nation... Reims, mise à part par la magnificence d'un art qui est la fleur de notre sol et qui ne peut être que plagié ailleurs, est cela et cela surtout : le cœur de la nationalité... »

« Voilà pourquoi l'Empereur allemand a brûlé la cathédrale de Reims, l'église de saint Remi, la basilique du sacre... »

(Frédéric Masson. *Echo de Paris*, 25 septembre.)

« C'est une déclaration de guerre à tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde que les généraux de l'Empereur allemand viennent de lancer, en tournant leurs obusiers sur le lieu où Clovis hérita de la civilisation latine, sur la haute et divine Maison éblouissante...

« Dans ces pierres qu'ils canonnent les Prussiens ne mettront pas l'immobilité de la mort. Elles n'en seront que plus frémissantes, mieux chargées de vie, plus sacrées...

« Sainte cathédrale de Reims, toute mutilée, tu demeures aux yeux de l'esprit, notre relique nationale. »

(Maurice Barrès. *Echo de Paris*, 21 septembre.)

« Et voici que j'apprends le crime, l'inoubliable sacrilège de Reims qui ne sera jamais pardonné. Ils ont détruit la cathédrale ! La cathédrale de Reims ! Ah ! le bruit terrible, le fracas sinistre, affreux, déchirant, le tonnerre de gloire et de consternation que déchaînent en s'écroulant ces mots qui font mal à dire, qui ne sortent que comme un cri : « la cathédrale n'est plus ! »

(H. Lavedan. *Illustration*, 3 octobre 1914.)

« Malgré leurs prétextes niaisement absurdes, leurs dénégations éhontées, ce qu'ils avaient voulu anéantir ici, c'était le cœur même de la vieille France.

« ... La grande barbarie a passé là, la barbarie moderne d'outre-Rhin, mille fois pire que l'ancienne, parce qu'elle est

bêtement et outrageusement satisfaite d'elle-même, et, par conséquent foncière, incurable, définitive, destinée, si on ne l'écrase, à jeter sur le monde une sinistre nuit d'éclipse. »

(Pierre Loti. Cf. l'*Illustration* du 21 novembre 1914.)

« Autant que sur le chef-d'œuvre de la piété et de l'art de nos pères, la haine d'un ennemi lâche, envieux et sauvage s'est acharnée sur le monument essentiel de notre histoire la plus sacrée. En tirant sur le sanctuaire de Reims, l'Allemagne a tiré sur le baptême de Clovis, sur l'étendard de Jeanne d'Arc, sur l'onction de Hugues Capet et de ses successeurs, sur les plus hautes figures de la monarchie française, car tous ces souvenirs épars aux cœurs des Français innombrables, étaient rassemblés sous vos belles voûtes aujourd'hui écroulées. »

(Le Duc d'Orléans. Lettre au Cardinal Luçon.)

« C'est l'âme catholique de la France, l'âme nationale qu'ils ont voulu atteindre, en s'acharnant contre ce corps de beauté. Et, sans doute, ils ont pensé la tuer.

« Mais ils se sont trompés. Du bûcher homicide, la vie peut sortir. N'est-elle pas sortie du bûcher de Jeanne d'Arc? ...

« Petits oiseaux de Reims (allusion à une gracieuse coutume de la cérémonie des Sacres), aujourd'hui, les voûtes crevées par les obus, et les verrières brisées ne vous retiendraient plus. Allez, allez vers l'Est jusqu'à l'autre cathédrale, jusqu'à la flèche blessée jadis, elle aussi, par les canons allemands, allez saluer les grands oiseaux d'Alsace, les cigognes de Strasbourg !... Dites-leur que le crime de Reims a rajeuni le Pacte de saint Remi, et que la France va reprendre sa marche vers son immortel idéal...

(Mgr Baudrillart. Discours à Sainte-Clotilde.)

« Les Allemands ont un code systématique de destruction, de terreur, et des instruments pour le mettre en vigueur et par ordre, contrairement à tous les traités et conventions concernant

les lois de la guerre, code absolument dépourvu d'honneur, de décence ou de pitié. »

(Whitney Warren. Lettre à l'Institut des Arts à New-York, à propos du bombardement de la cathédrale de Reims.)

Puissent nos soldats prendre vivant leur Empereur, l'amener pieds nus et la corde au cou, sur les ruines de la basilique, et là, faire souffleter par le bourreau, sur sa face dégradée, la race abjecte qui bombarde les cathédrales ! »

(Louis Bertrand. *Les Annales*, 7 septembre 1914.)

« Ce qui se passe est comme un sentiment qui tombe sur le monde ; dorénavant on dira la chute de Reims, comme on dit la chute de Constantinople et l'Histoire repartira de là... Comment l'on s'endort et quels coups vous réveillent ! »

(A. Rodin.)

« Le crime de lèse-humanité que constitue la destruction d'une œuvre unique faisant partie du patrimoine artistique du monde entier ne saurait être dénoncé trop fortement. La postérité en demandera lourd compte à l'Allemagne. »

(D[r] Capitan, professeur au Collège de France.)

« Reims, c'était la majesté de ce pays... La voix de ses cloches nous racontait quinze siècles d'histoire ; elle disait la continuité de notre idéal, à travers les sursauts de notre vie.

« Et eux, les Barbares affolés qui poursuivaient leur guerre criminelle, ils l'ont frappée !...

Maudit, qui offense l'esprit humain, qui s'en prend à de la gloire que la paix des âges avait couverte de son suaire inviolable !

(P. Sertillanges. Discours à la Madeleine.)

« L'acte criminel accompli à Reims par l'ennemi sauvage de la France est une provocation au monde entier. Il caractérise une armée, une nation, un règne. J'en suis aussi consterné que le meilleur des Français. »

(S. A., le Prince de Monaco.)

« La destruction de Reims, de Louvain et de Malines est, je crois, l'effet d'une brutalité voulue et cherchée, plutôt que d'une brutalité naturelle.

(Miguel de Unamuno, ancien Recteur de l'Université de Salamanque. Cf. *Cahiers vaudois*.)

« Détruire par haine est un acte de barbare ; incendier par rage une cathédrale, c'est porter atteinte sauvage au patrimoine intellectuel de l'Humanité. »

(Babelon, membre de l'Institut.)

« Jamais rien n'excusera l'attentat contre ces chefs-d'œuvre. Tout ce qu'on a dit à Berlin et à Vienne pour l'expliquer n'a fait qu'ajouter le mensonge à l'erreur. Les incendies de Louvain et de Reims sont des crimes historiques. Le sacrilège fut patent et contrôlé. »

(Em. Verhæren, poète belge. *Le Temps*, 24 janvier.)

« Ils se sont couverts d'une infamie immortelle, et le nom allemand est devenu exécrable à tout l'univers pensant. »

(A. France.)

Des hommes avaient fait, qu'on disait des barbares,
Ces portails précieux et ces dentelles rares !
Puis d'autres sont venus et qui les ont brisés,
Qu'on disait des penseurs et des civilisés !

(Miguel Zamacoïs.)

« La destruction de la basilique de Reims, monument incomparable de piété, d'art, de souvenirs historiques, est un odieux blasphème contre Dieu, notre Père à tous, et dénote chez ses auteurs l'absence de tout sentiment religieux et humain. »

(A. Lévy, Grand Rabbin de France.)

« Malheur à toi qui dévastes et qui n'as pas encore été dévasté, qui pilles et qui n'as pas encore été pillé. Quand tu auras fini de

dévaster et de piller, à ton tour tu seras pillé et dévasté... (Is. XXXIII, 1.)

(E. Cahen, Grand Rabbin de Lille.)

« Je joins mon nom à la protestation internationale contre la dévastation de Reims et de Louvain. Mais combien il me paraît dérisoire de « protester » contre la barbarie!.. C'est avec un fusil que j'aimerais protester. Le plus grand crime des Allemands est peut-être de nous inspirer cette implacable haine et ce besoin de vengeance. »

(J. Copeau, Directeur de la *Nouvelle Revue française*.)

« Rien ne peut excuser ce nouveau vandalisme et celui qui en fut l'auteur doit être maudit de Dieu et des hommes » (P. Canonien). — « Depuis le bombardement de la cathédrale de Reims, je comprends pourquoi Heine avait honte de s'avouer allemand » (G. Cesareo). — « Après Louvain, après Malines, la cathédrale de Reims l'une des plus radieuses pierres milliaires de la civilisation humaine! Désormais en face de cet acte monstrueux, le monde civilisé a le devoir de traiter les Allemands comme des brutes. »

(Diego Angeli, *Il Secolo*, 24 septembre 1914.)

Pourtant avant de fuir,
Les aigles impériales,
Certes, ont dû voir
Là-bas, au fond du soir,
Avec ses bras brûlés, la vieille cathédrale.
Tendre leur honte à l'avenir.

(Em. Verhaeren.)

C'est la barbarie consciente et voulue, la barbarie savante, la barbarie germanique : voilà ce qui détourne d'elle les uns après les autres tous les peuples de la terre et les fait souhaiter sa ruine.

(L. Dumur, écrivain suisse. *Le Temps*, 24 janvier.)

APPENDICE C

COMPTE DES OBUS REPÉRÉS QUI ONT FRAPPÉ LA CATHÉDRALE

Du 4 septembre 1914 *au* 17 *septembre* 1918.

1914

4 septembre	. . . .	1
17 —	. . . .	3
18 —	. . . .	13
19 —	(incendie).	25
24 —	. . . .	3
12 octobre	. . . . . .	1
11 novembre	. . . .	1
12 —	. . . .	1
17 —	. . . .	1
22 —	. . . .	2
23 —	. . . .	3
24 —	. . . .	1
26 —	. . . .	5
28 —	. . . .	2
4 décembre	. . . .	1

1915

18 février	2
21 —	7
22 —	3
26 février	2
2 mars	1
24 —	1
8 avril	3
1er juin	2
15 —	6
27 —	1
3 juillet	1
21 —	2
19 octobre	1

1916

2 avril	3
11 juillet	1
27 octobre	3

1917

16 avril	14
19 —	20
21 —	2
24 — ??	»

14 juin	1	28 août.	1
28 —	3	18 décembre.	1
29 —	2	**1918**	
26 juillet	1	16 février.	1
30 —	1	18 mars.	1
13 août	3	21 —	4
23 —	2		

Soit, à la date de l'évacuation, 159 obus repérés, dont 42 avant l'incendie et 117 après.

Du 21 mars au 25 juin 1918, les renseignements font défaut.

A partir du 25 juin, M. le Chef d'escadron Lexa, major de la Place de Reims, a noté, sur les rapports quotidiens de la gendarmerie :

25 juin.	4	14 août	6
26 juillet	3	17 —	2
29 —	15	20 —	23
31 —	5	25 —	10
7 août.	3	7 septembre	15
8 —	10	17 —	17
12 —	15	Soit 128.	

La cathédrale aurait donc reçu (159 + 128 =) 287 *obus repérés*, sans compter la rude journée du 24 avril 1917, qui fit de terribles ravages, mais dont on n'a pu relever les coups un par un ; ni ces 3 mois du printemps de 1918 (21 mars-25 juin) où il n'y eut personne pour tenir à jour cette sinistre comptabilité.

Quant à la ville, si l'on veut pousser jusqu'au bout le compte des jours de bombardement indiqué à la page 24, il faut en ajouter 194 au chiffre de 857, du 24 mars 1918 ; car, après l'évacuation, jusqu'au 5 octobre, les bombardements furent quotidiens. Cela ferait donc (857 + 194 =) 1 051 !


La Cathedrale de Reims
et ses Abords
Graphique d'une Partie des Points de Chutes
des
Obus Allemands
du 4 Sept. 1914
au 21 Mars 1918
Relevés par M. Landrieux
Rue de la Grue
Rue Cères
Rue Eug. Desteuque
Rue des Cordeliers
Ecole Ménagère
Hôtel de la Sous-Préfecture
Rue de l'Université
La Place Royale
L'Ancien Hôtel de la Douane
L'Eclaireur de l'Est
Rue du Cloitre
Le Couvent

Rue du Preau
Chapitre
Rue Carnot
La Banque Chavin
L'Imprimerie Coopérative
Le Crédit Lyonnais
Rue Robert de Coucy
DEPUIS L'INCENDIE
Le compte n'a pu être établi pour la rude journée du 24 Avril 1917 ni pour Avril, Mai Juin 1918
Ancien Palais Archiepiscopal
Rue du Cardinal de Lorraine
Rue de l'École de Médecine
Hotel du Cardinal Archevêque
Rue d'Anjou
Rue du Tresor
Le Palais de Justice
La Place du Parvis Notre Dame
Le Lion d'Or
Rue des Tournelles
Rue des Fusilliers
Rue Tronsson Ducoudray
Le Theatre
Rue de Vesle
Rue Chanzy
Musée
L'Avenir
1914, 1915 et 1916
1917 et 1918
Amorce du Quartier incendié le 19 Sept. 1914 sur 8 Hectares
En 1918, d'Avril à Octobre, tous les immeubles qui figurent sur ce plan ont été brûlés, ils font partie des 60 Hectares dévorés par les flammes en pleine ville
Max Sainsaulieu Dél.
0 5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 mètres

TABLE DES ILLUSTRATIONS

(PLACÉES EN FIN DU VOLUME)

TABLE DES MATIÈRES

ILLUSTRATIONS



Photo Thinot.

L'ANGE QUI RIT, BLESSÉ A LA LÈVRE (p. 15).

Photo Poirier.

L'OBUS DU 4 SEPTEMBRE 1914 A LA GALERIE SUPÉRIEURE DU TRANSEPT NORD (p. 17).

Pl. 2.



LA CATHÉDRALE DOMINANT LA VILLE (p. 18).

Pl. 3.



Photo J. Malot.

JEANNE D'ARC AU MILIEU DES ALLEMANDS (p. 20).

Pl. 4.

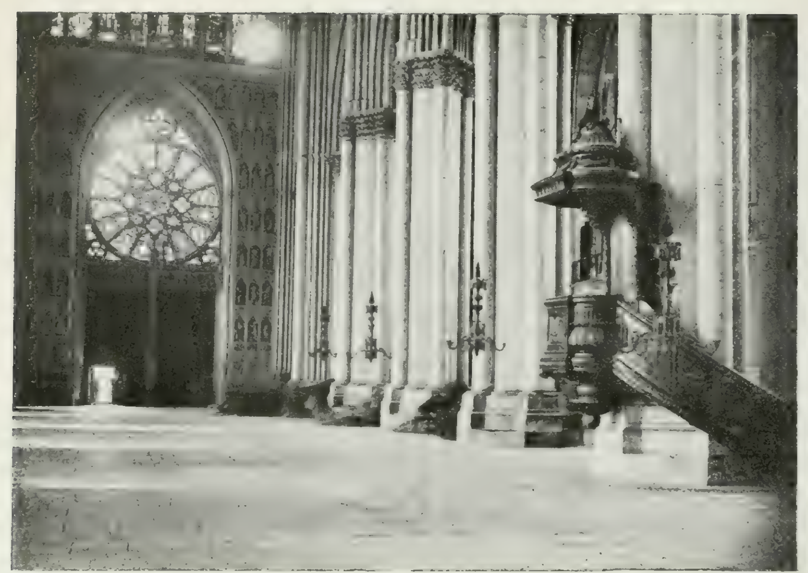


Photo J. Matot.

LA GRANDE NEF VIDE, AVEC LES PREMIÈRES BOTTES DE PAILLE (p. 23).

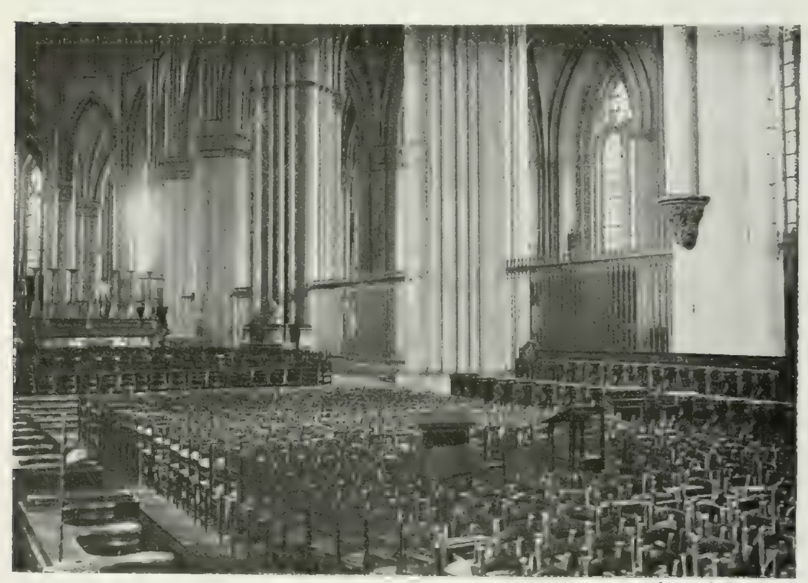


Photo J. Matot.

LES CHAISES DANS LE SANCTUAIRE (p. 23).



Photo J. Matot.

LA PAILLE ÉPANDUE DANS LES NEFS (p. 23).

Pl. 6.



Photo Ilanot.

APRÈS L'INCENDIE.

Le drapeau de la Croix-Rouge flotte encore sur la tour nord (p. 27).



Photo Thinot.

LA FENÊTRE ÉVENTRÉE PAR UN OBUS (CELLE DE DROITE) DONT LES DÉBRIS TUÈRENT TROIS HOMMES, LE VENDREDI MATIN (p. 29).

Pl. 8.



Photo L. Dage.

LE FEU A L'ÉCHAFAUDAGE (p. 43).



(Photos J. Serpe. Collection J. Matot).

LA CATHÉDRALE EN FEU (CÔTÉ NORD) (p. 47).

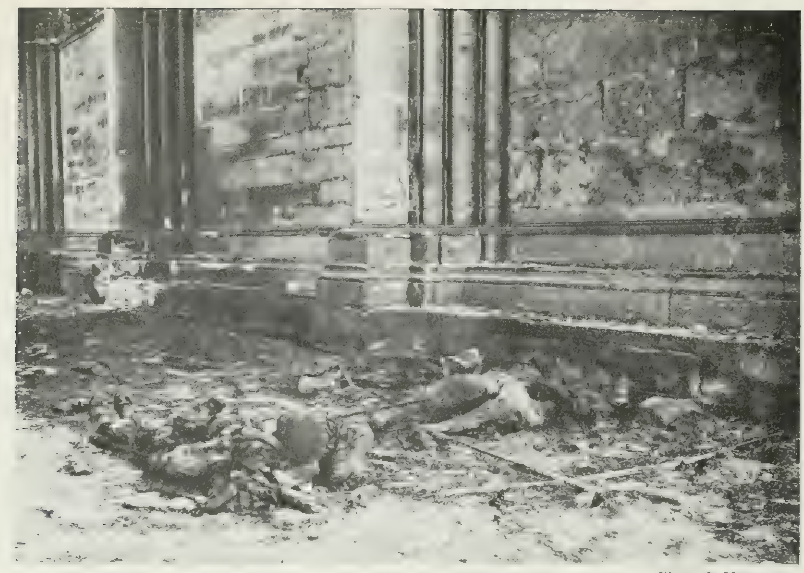


Photo J. Matot.

DEUX CADAVRES DANS LA BASSE NEF



Photo J. Matot.

UN AUTRE DANS LA GRANDE NEF (p. 53).







Photo Fanot.

CADAVRES DANS LE CHANTIER (p. 54 et 56).

Pl. 12.

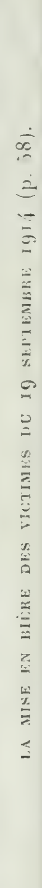


Photo J. Matot.

LA MISE EN BIÈRE DES VICTIMES DU 19 SEPTEMBRE 1914 (p. 58).

Pl. 13.



Photo Berthelomier.

LA CATHÉDRALE EN FEU (CÔTÉ SUD) (p. 59).

Pl. 14.

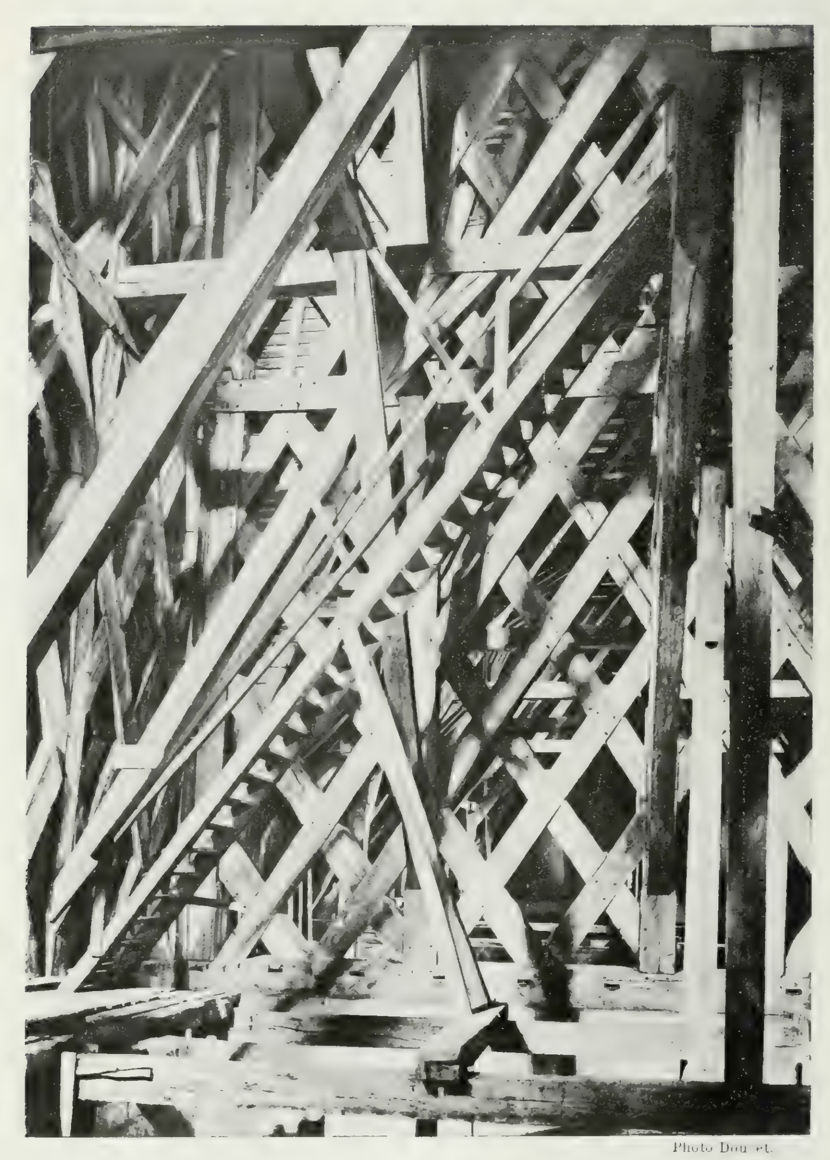


Photo Doucet.

« LA FORET » (p. 60).



LA GRANDE CROIX DE FEU (p. 61).

Pl. 16.



NOTRE-DAME DE REIMS, REINE DE LA CITÉ (p. 122).

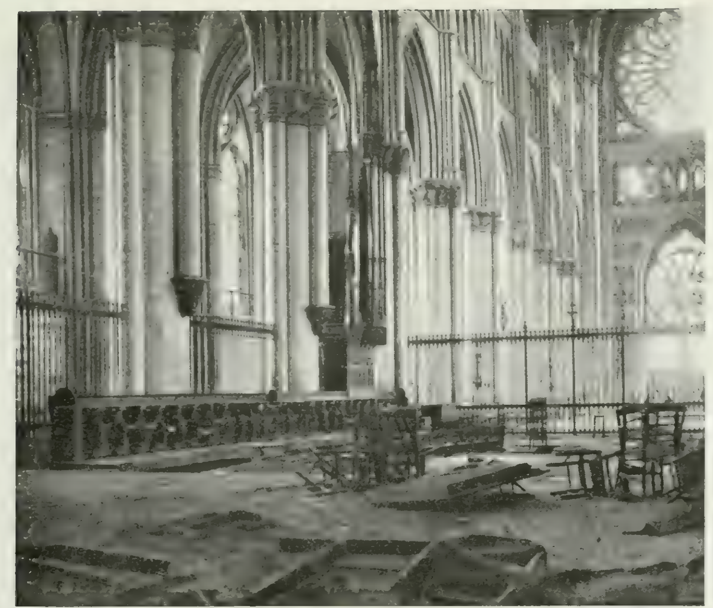


Photo Thinot.



Photo Thinot.

LE DÉSASTRE A L'INTÉRIEUR. LE CHŒUR, LES NEFS (p. 128).

Pl. 18.



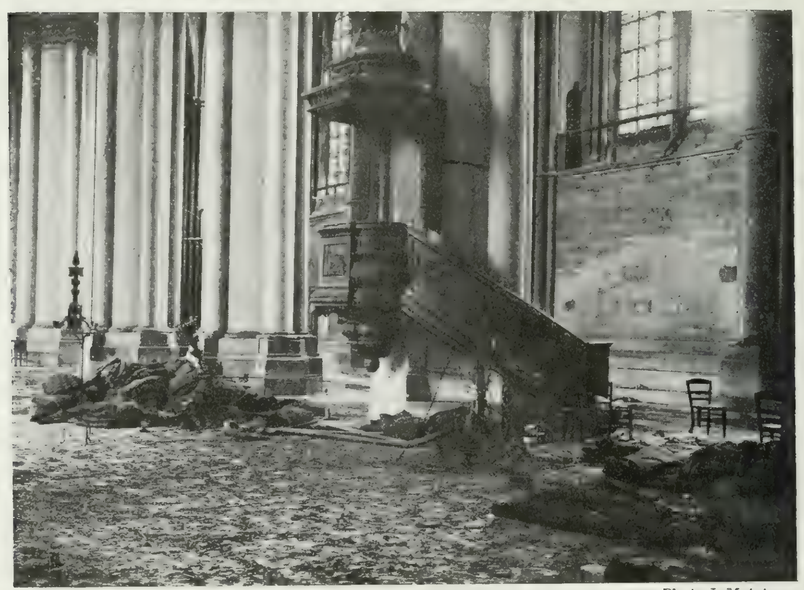


Photo J. Matot.

DÉBRIS AUTOUR DE LA CHAIRE : LUSTRES ABATTUS, COUVERTURES, VASES, ÉCUELLES, GUENILLES ÉPARSES SUR LES CENDRES (p. 128).



Photo L. Goerens.

À DISTANCE, ELLE PARAIT INTACTE ! (p. 130).

(Vue prise de la rue Libergier.)

Pl. 20.



Photo Thinot.

LA CATHÉDRALE APRÈS L'INCENDIE (p. 131).

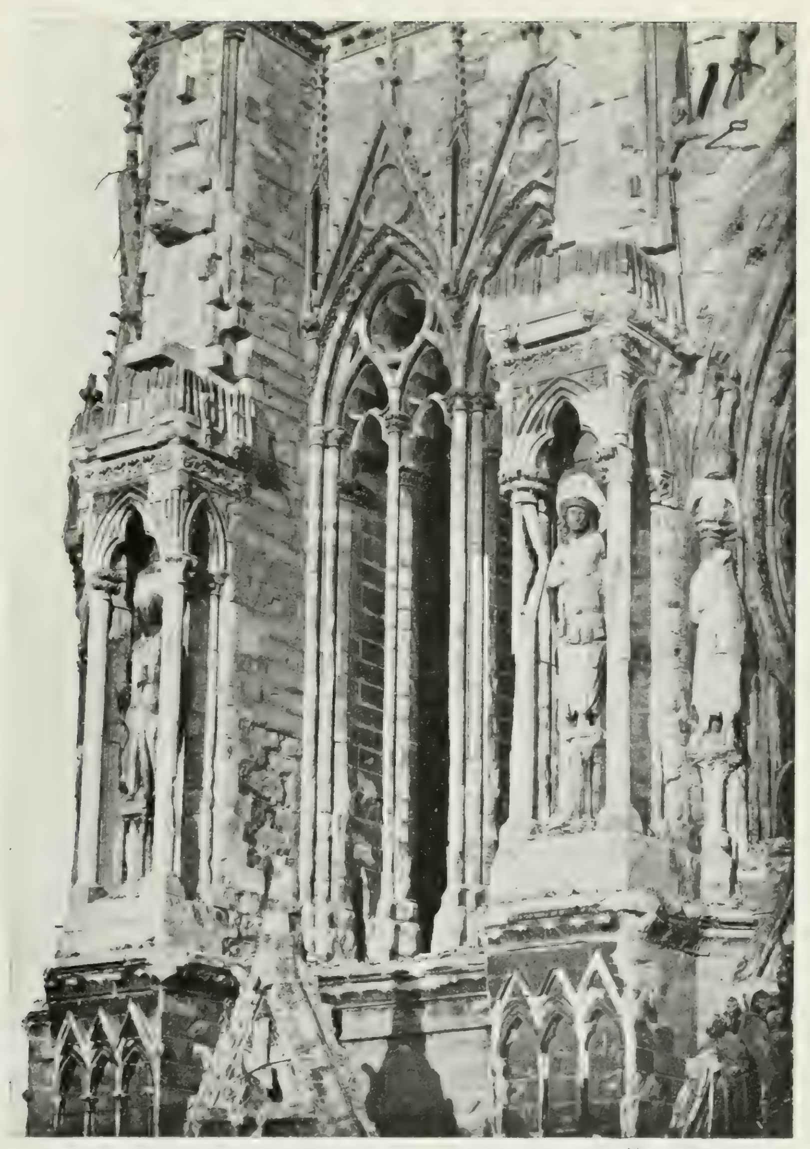


Photo Samsaulieu

ASPECT DE LA FAÇADE DE LA TOUR NORD (p. 132).

DEUX CLOCHETONS DE PINACLES ABATTUS, COLONNES BRISÉES, STATUES CALCINÉES, RONGÉES... (p. 135).



Photo Thinot.

APRÈS L'INCENDIE ! (CÔTÉ NORD)

Décombres au pied de la Tour (p. 132).

Pl. 23.

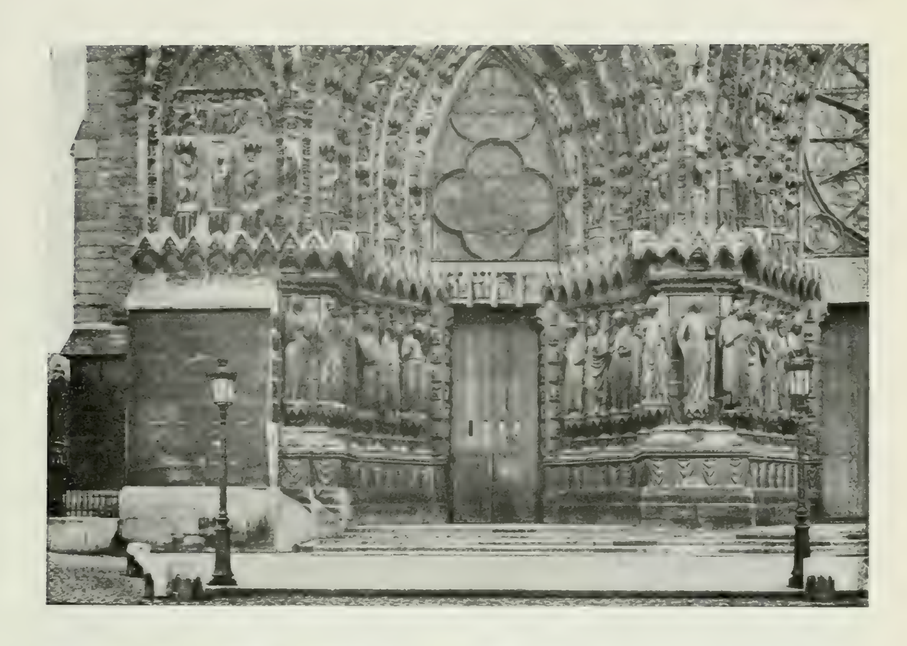


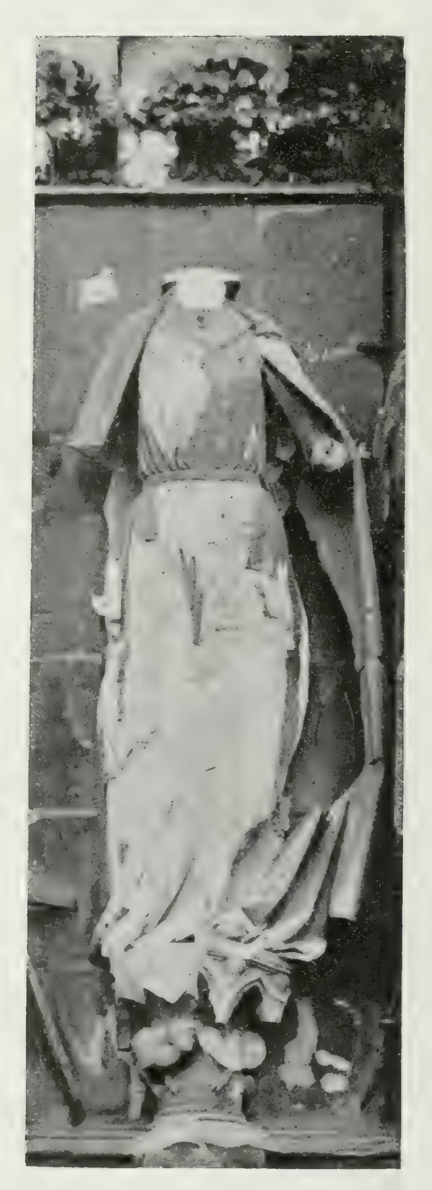


Photo Doucet.

LE PORCHE DE LA TOUR NORD (p. 132).

(A l'avancée du contrefort de droite, la reine de Saba.)





LA REINE DE SABA : AVANT ET APRÈS (p. 132).

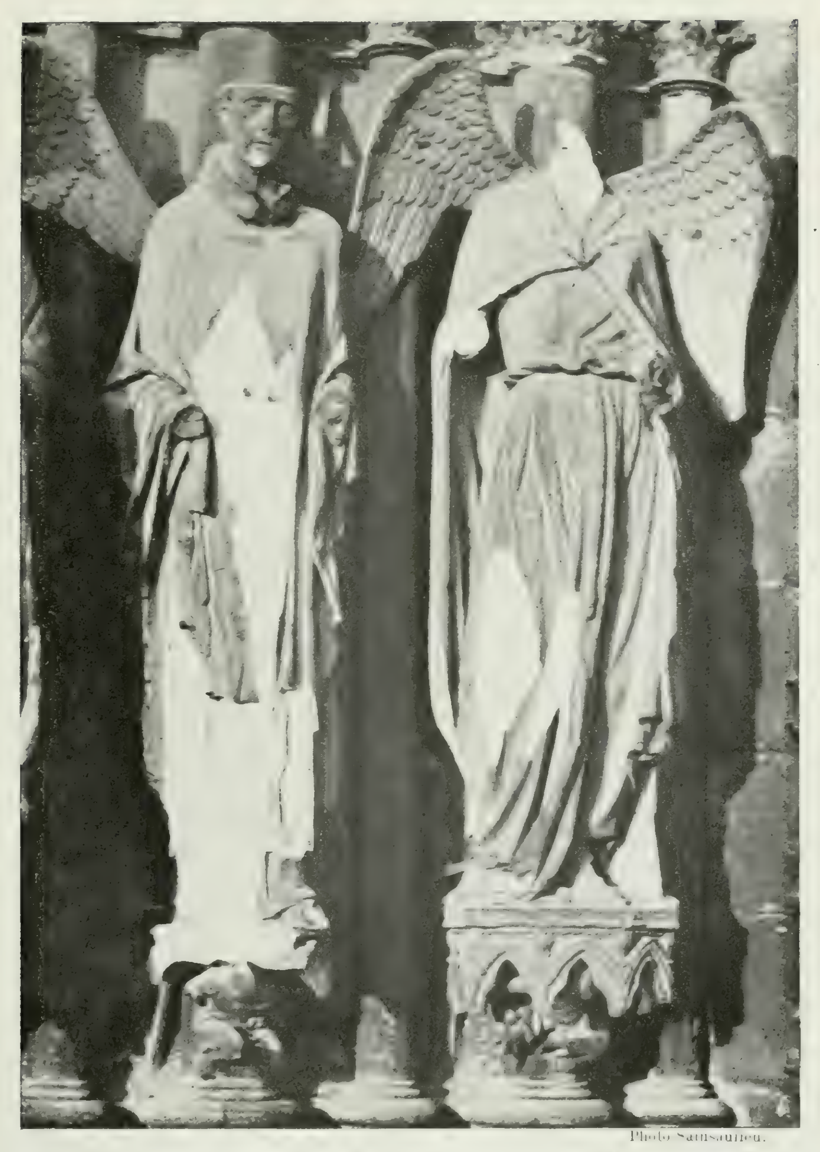


Photo Sainsaulieu.

L'ANGE DE SAINT NICAISE DÉCAPITÉ (p. 133).

« Le sourire de Reims ! »

Pl. 26.

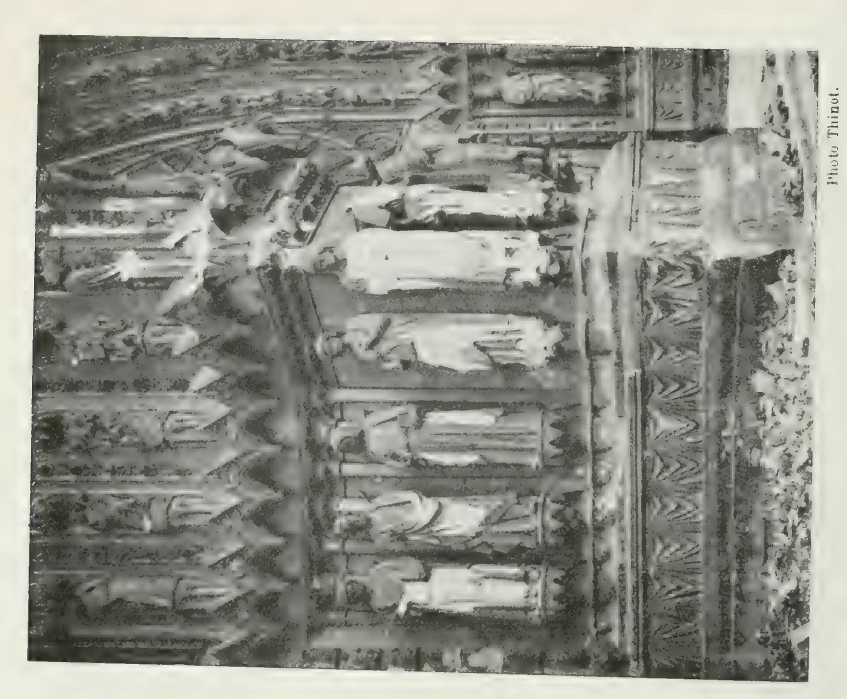


Photo Thinot.

LES STATUES DU PORCHE DE LA TOUR NORD (p. 133).

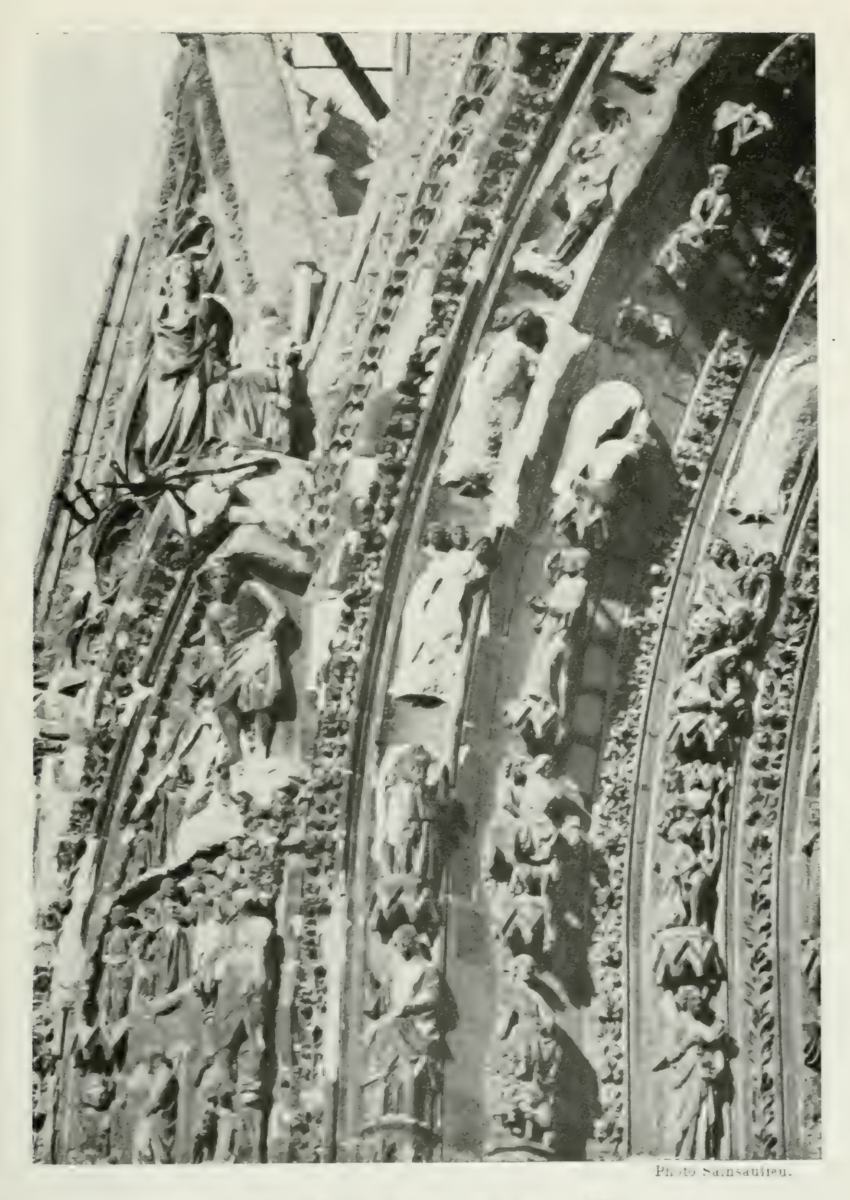
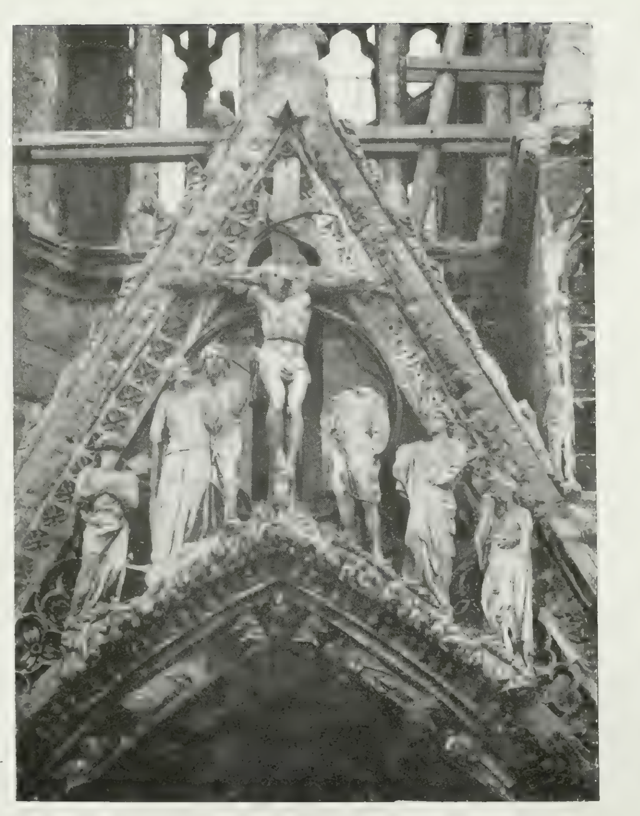


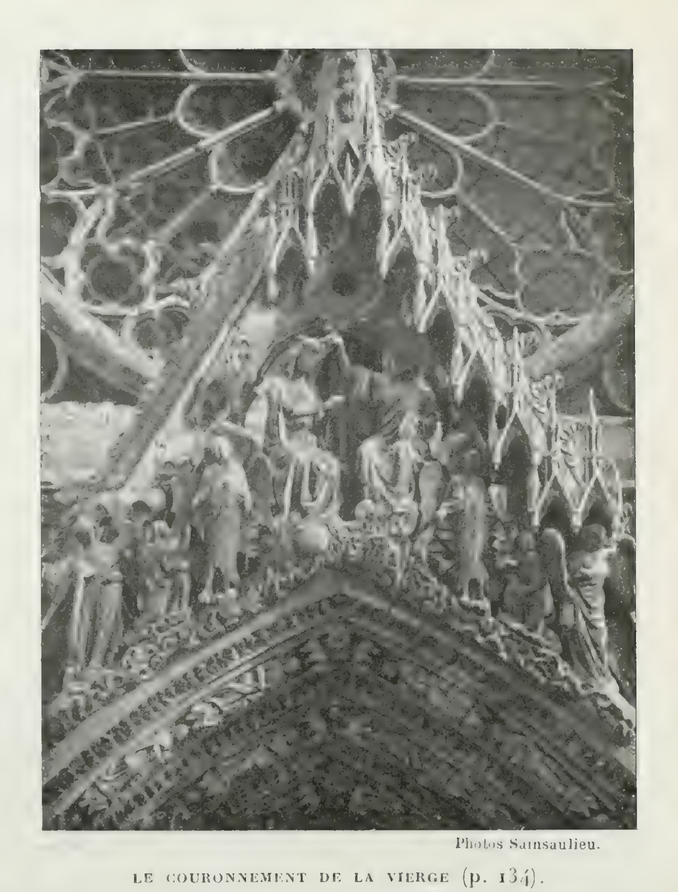
Photo Sainsaulieu.

VOUSSURES DU PORCHE GAUCHE (p. 133).

(Les ferrements au-dessus de la cariatide, à gauche, appartiennent à la gargouille en gueule de rhinocéros, qui se trouvait au pied de David jouant de la harpe. Voir pl. 29.)



LA CRUCIFIXION (p. 133).



Photos Sainsaulieu.

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE (p. 134).

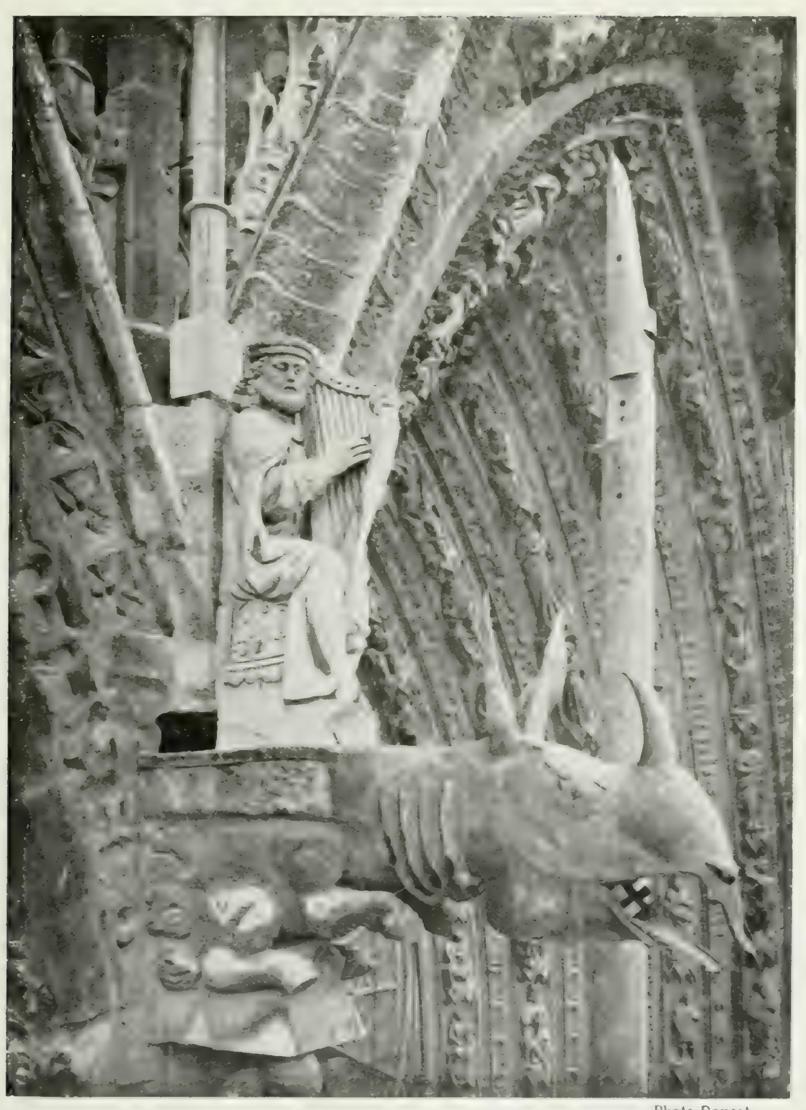


Photo Doucet.

DAVID JOUANT DE LA HARPE. GARGOUILLE FANTASTIQUE

(Motifs détruits par l'incendie, p. 133.)



Photo Thinot.

LA GALERIE DU « GLORIA » (p. 134).

Pl. 31.



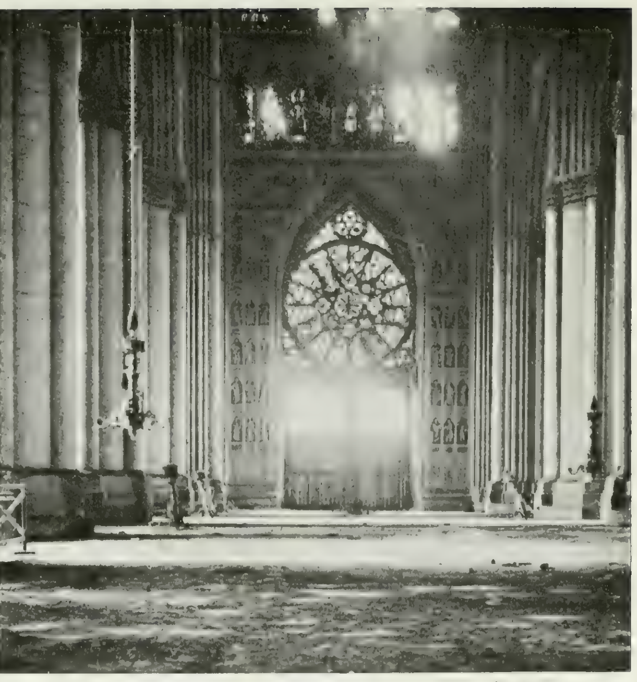


Photo Thinot.

LA GRANDE NEF VIDE (p. 136).

Pl. 32.



Photo Hunet.

UN PILIER CALCINÉ (GRANDE NEF) (p. 137).



Phot. Doucet.

LE REVERS DU PORTAIL (p. 138).

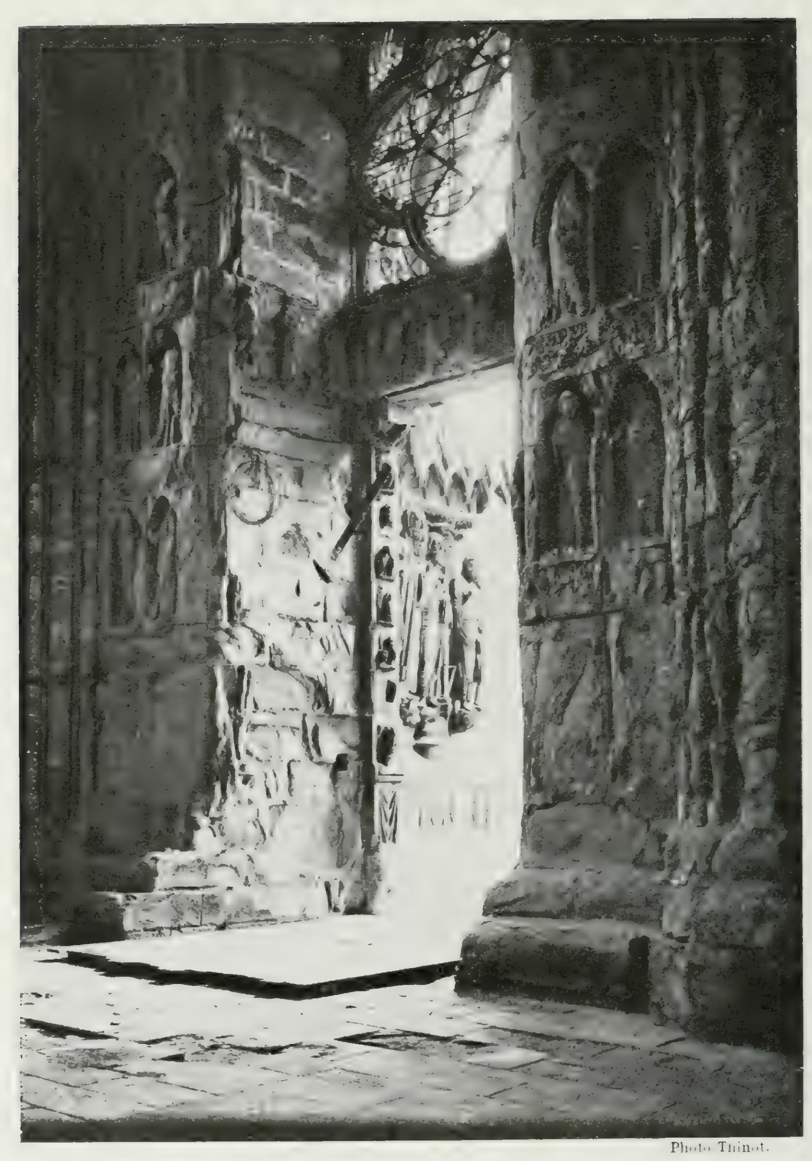


Photo Thinot.

LES PORTES BRULÉES. LE PORTAIL INTÉRIEUR CALCINÉ (p. 138).

(A terre, cloison renversée par un éclatement d'obus.)

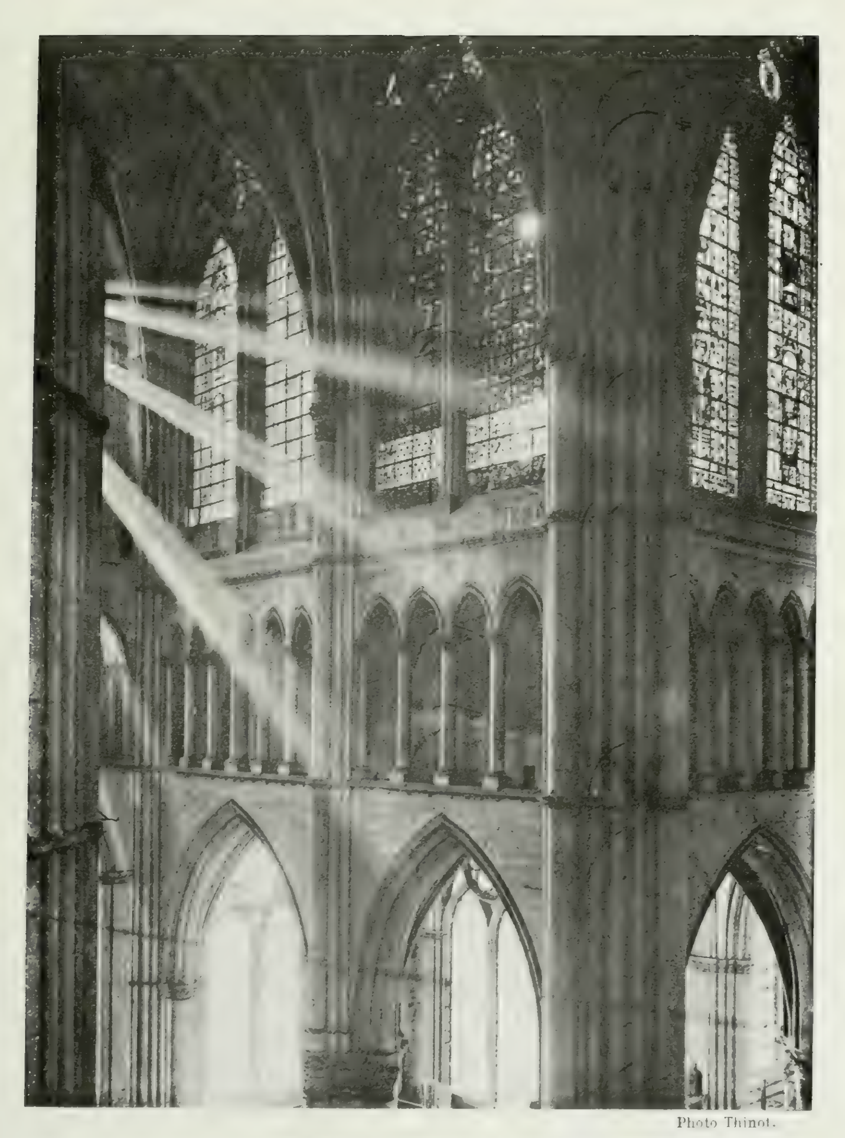


Photo Thinot.

LES FENÊTRES RAVAGÉES (p. 139).

(Au-dessus du triforium, les précieuses verrières du XIIIe siècle.)

Pl. 36.



Photo Tumel.

LES HAUTES VERRIÈRES DU XIIIe SIÈCLE (p. 139).



Photo Thinot.

LA GRANDE ROSE ET LA GALERIE AJOURÉE DU TRIFORIUM (p. 139).

Pl. 38.

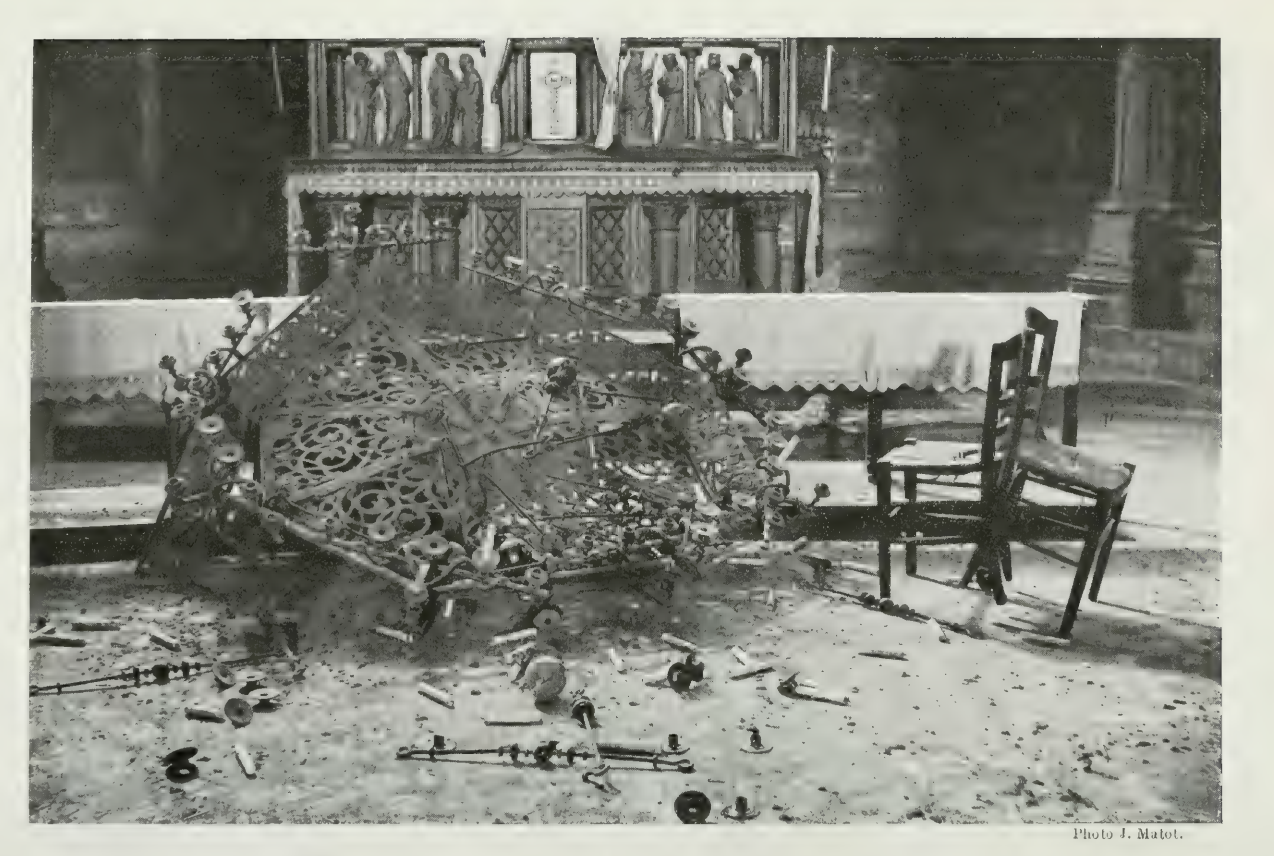


Photo J. Matot.

LE GRAND LUSTRE DE LA CHAPELLE DU SAINT-SACREMENT TOMBÉ TROIS JOURS APRÈS L'INCENDIE (p. 141).

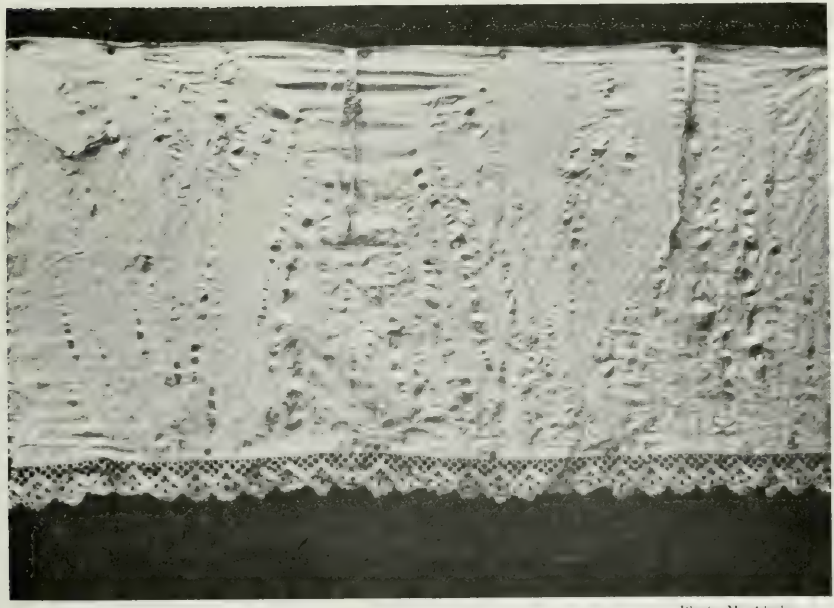


Photo M. Abele.

NAPPE DE COMMUNION MACULÉE DE PLOMB FONDU TOMBÉ PAR LES FISSURES DE LA VOÛTE (p. 141).

Pl. 40.



Photo Thinot.

LE PAVÉ DU SANCTUAIRE (p. 142).



Photo Thinot.

LES STALLES BRÛLÉES, DANS LE CHŒUR (p. 142).



Photo Thenot.

AU PORTAIL DU TRANSEPT NORD (p. 142).

(Le beau Dieu.)

Pl. 42.





Photo J. Matot

SUR LES COMBLES. LE DÉSASTRE !

(L'extrados de la voûte p. 143).

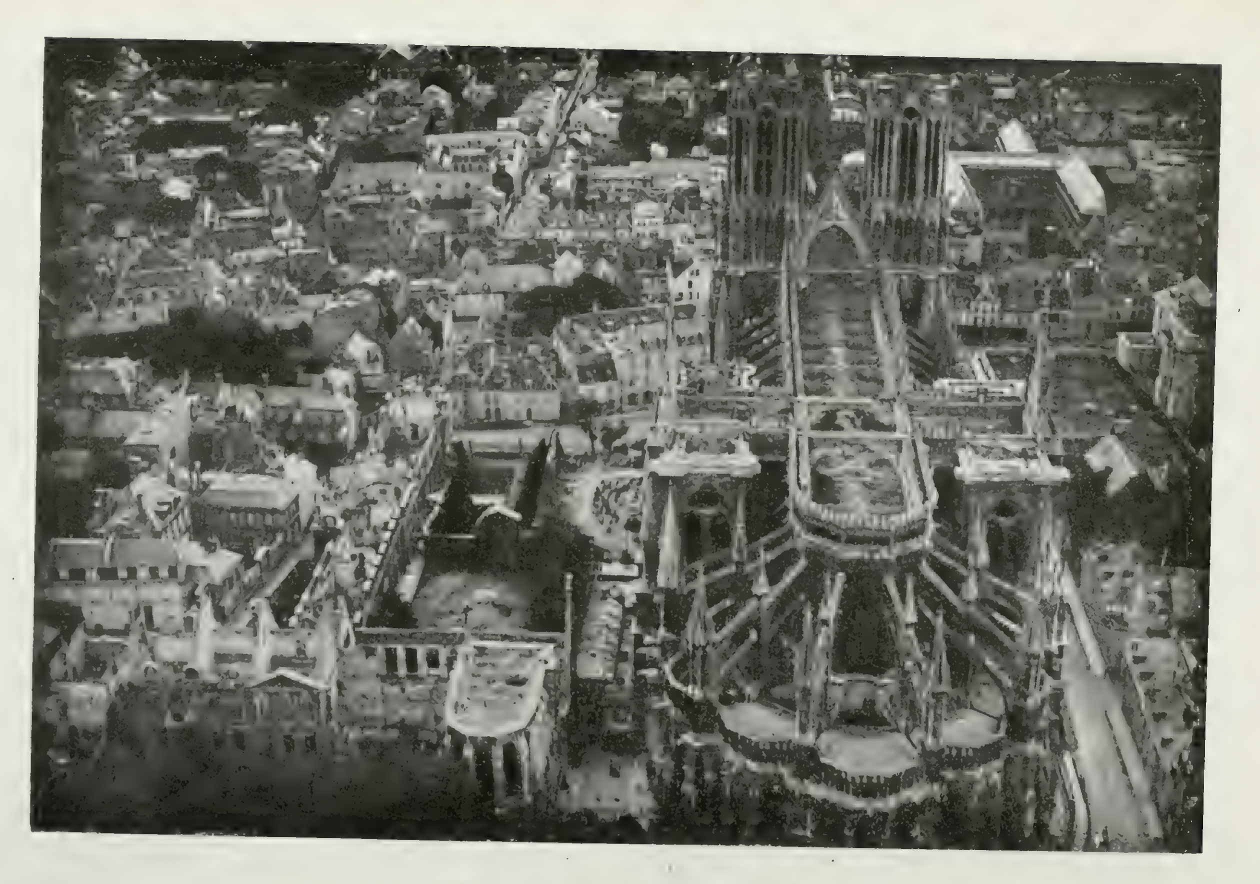


Photo Doucet.



Photo Doucet

LE GRAND TOIT : AVANT ! APRÈS ! (p. 144).



ASPECT GÉNÉRAL DES COMBLES (p. 144).

LE PIGNON DU GRAND PORTAIL



LE PIGNON DU TRANSEPT SUD
(AVEC LE SAGITTAIRE)

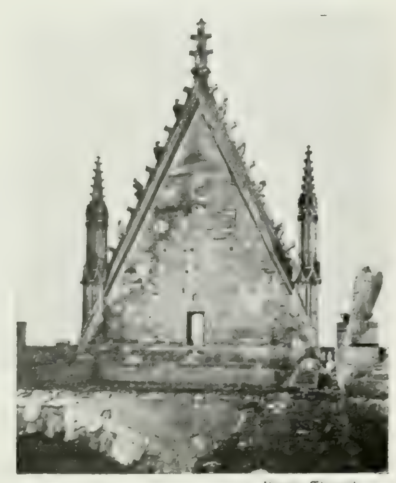


Photo Thinot.

LE PIGNON DU TRANSEPT NORD

p. 144.

Pl. 46.





Photo Thinot.

LES GRANDS ARCS, A LA CROISÉE DU TRANSEPT (p. 144).

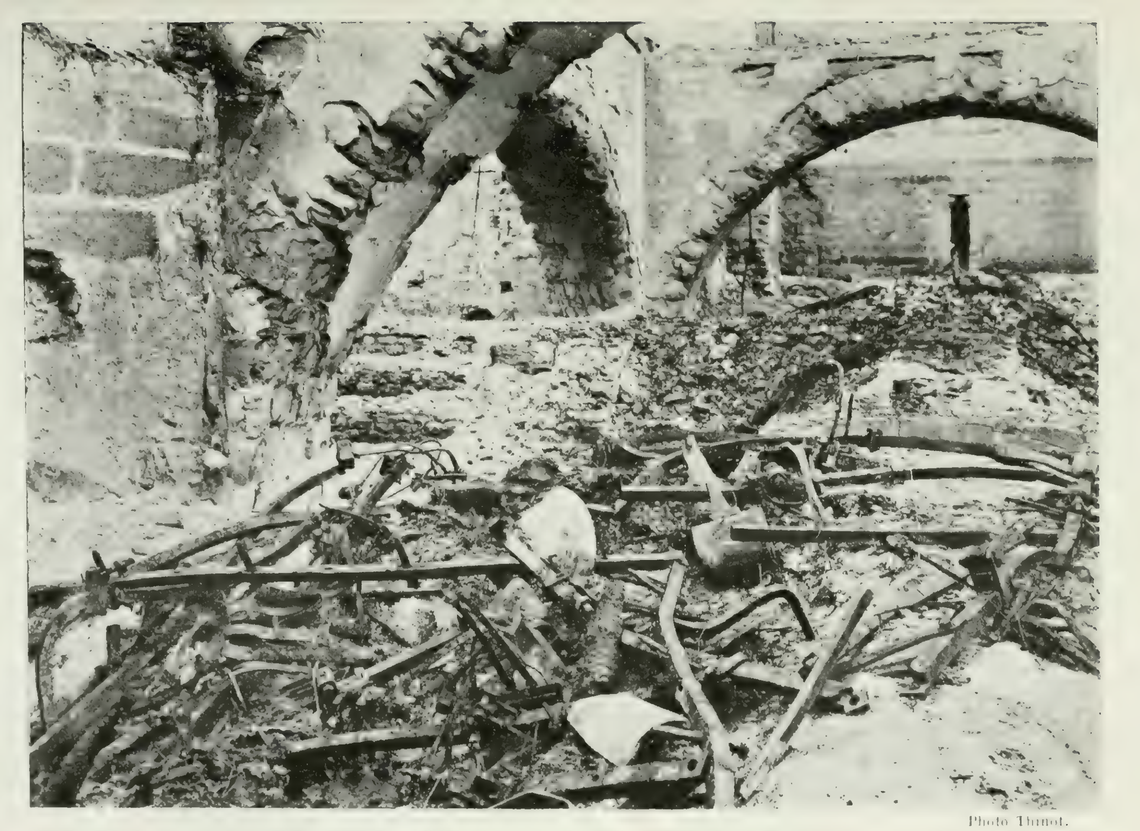


Photo Thinot.

LES DÉBRIS DU CARILLON (p. 15).

Pl. 48.





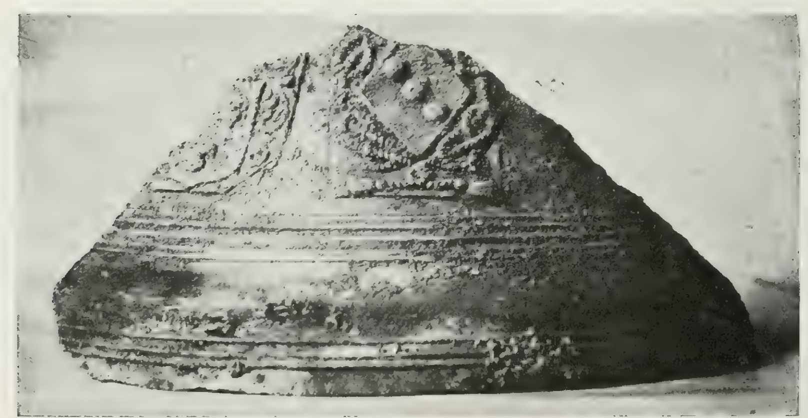


Photo Thinot.

DÉBRIS DE LA CLOCHE DU XVIe SIÈCLE « LE SON DU SAINT-SACREMENT » (p. 145).



LES DÉBRIS DU CLOCHER A L'ANGE (p. 145).

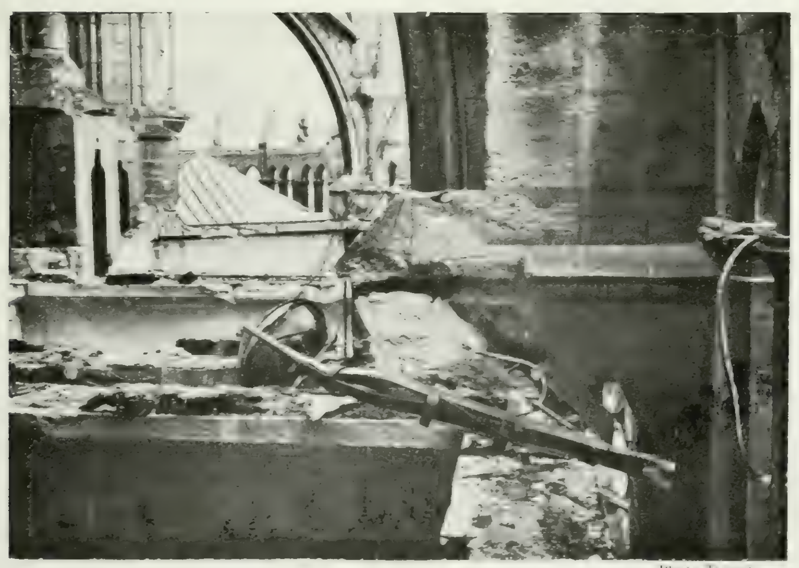


Photo Trinot.

LA FLÈCHE DU CLOCHER A L'ANGE, TOMBÉE SUR LES COMBLES INFÉRIEURS (p. 145).





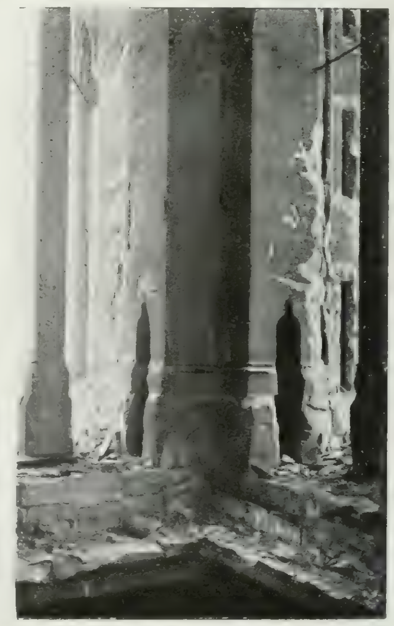


Photo Thinot.

PIERRES CALCINÉES, AU 1er ÉTAGE DE LA TOUR NORD (p. 146).

Pl. 51.



Photo Thinot.

LE SOMMET DE LA TOUR NORD (p. 147).

(fin novembre 1914). (fin janvier 1915).



Photo J. Matot.

CURIEUX EFFET D'UN SOUFFLE D'OBUS AU SOMMET D'UNE DES FLÈCHES AMORCÉES DE LA TOUR NORD (p. 147).



Phot. Doucet.

LA FLÈCHE AMORCÉE AVEC SON COUVERCLE

(Au premier plan, à gauche.)



Photo Thinot

PAR UN TROU D'OBUS, A LA TOUR SUD (p. 147).

(Vue sur la place Royale. Tranchées allemandes à l'horizon.)

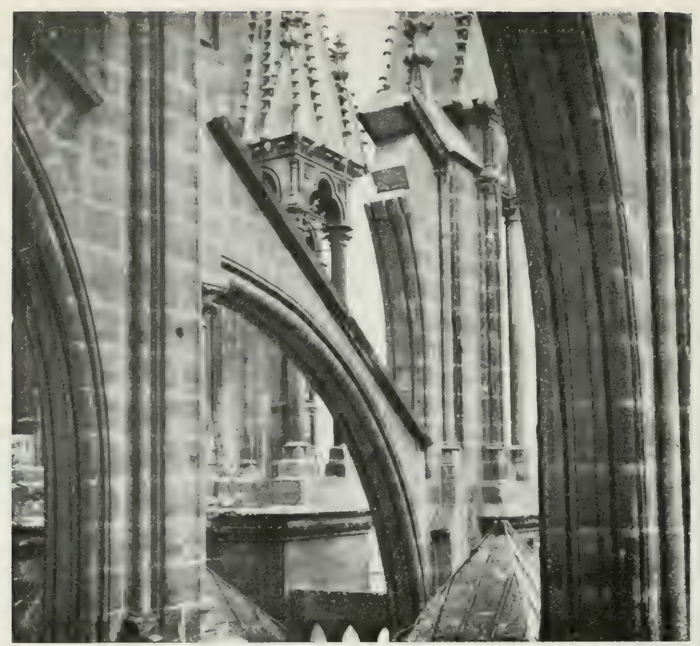


Photo Poirier.

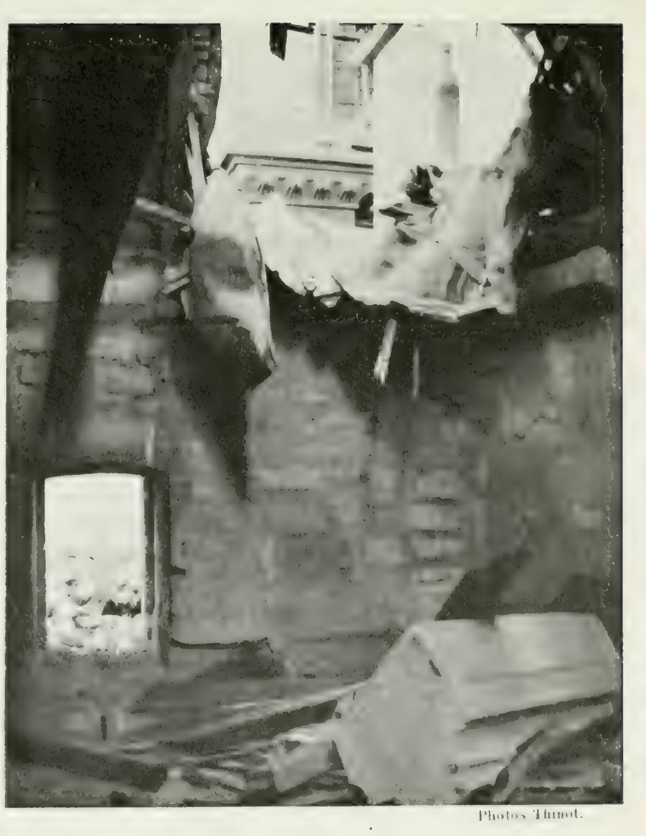
VOLÉE D'ARC-BOUTANT ROMPUE A L'ANGLE DU TRANSEPT NORD ET DE L'ABSIDE (18 SEPTEMBRE 1914) (p. 37 et 147).



Photo Thinot.

QUELQUES DÉBRIS SUR LES COMBLES INFÉRIEURS DE L'ABSIDE





Photos Thinot.



LE TOIT CREVÉ PAR LA CHUTE DE L'ARC-BOUTANT PL. 54 (p. 147).

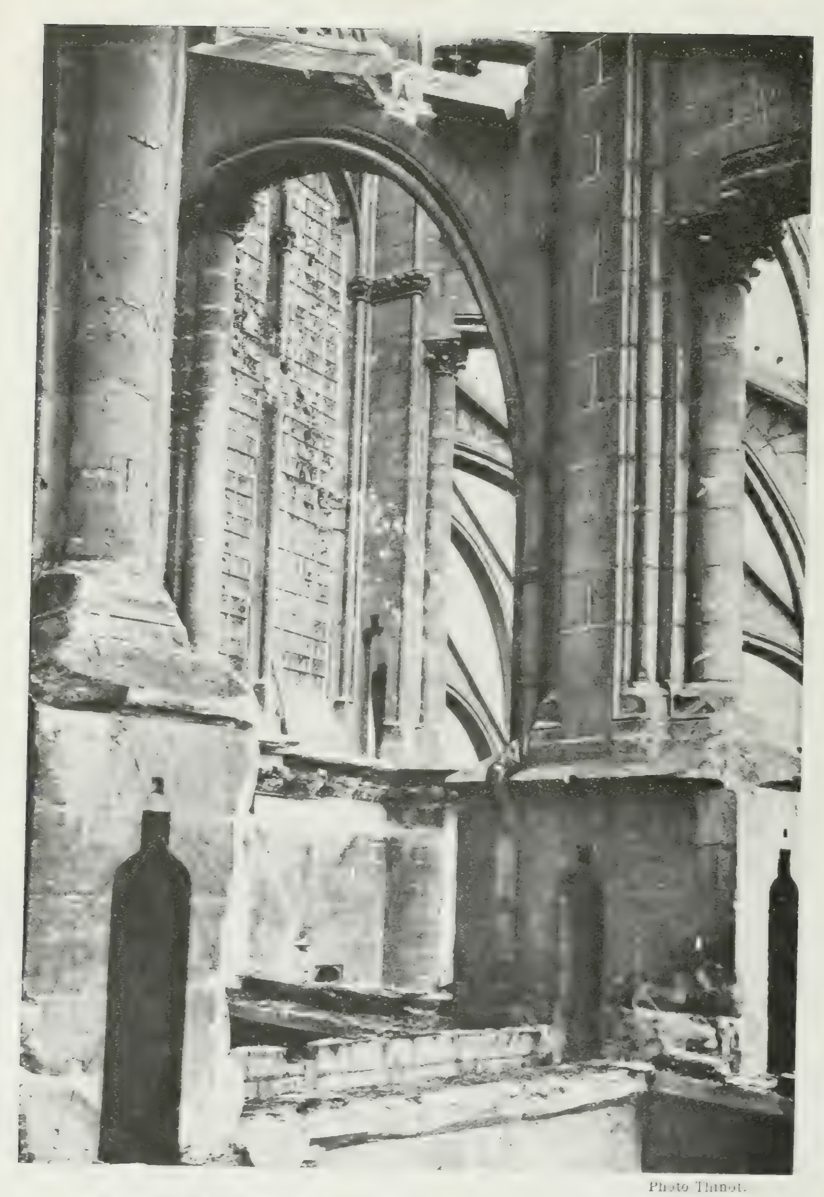


Photo Thinot.

UN ARC-BOUTANT FRAPPÉ A L'ABSIDE, AVEC LA FENÊTRE MITRAILLÉE
(18 SEPTEMBRE 1914) (p. 148).



Photo Sainsaulieu.

LE CLOCHETON DU 5ᵉ CONTREFORT (CÔTÉ SUD) A MOITIÉ EFFONDRÉ (OBUS DU 18 SEPTEMBRE 1914) (p. 148). — UNE COLONNE DU 4ᵉ CONTREFORT BRISÉE PAR LE 210 QUI EST ENTRÉ SANS ÉCLATER AU LION D'OR (8 AVRIL 1915) (p. 160).



Photo Sainsaulieu.

UNE GARGOUILLE CRACHANT DU PLOMB, A L'ANGLE SUD-OUEST DU TRANSEPT (p. 149).





Photo Thinot

LES CLOCHES FONDUES OU BRISÉES (p. 159).



Photo J. Puget.

LE PORCHE DROIT, AU GRAND PORTAIL. — L'UNIQUE ENTRÉE DE LA CATHÉDRALE DEPUIS L'INCENDIE (p. 100 et 152).





Photo Durot

LA GRANDE BRÈCHE DU 12 OCTOBRE 1914, A LA GALERIE SUPÉRIEURE DE L'ABSIDE (p. 154).



Photo Thinot.

L'ANGE DÉCAPITÉ (11 NOVEMBRE 1914), AU 1er CONTREFORT DE L'ABSIDE (CÔTÉ SUD) (p. 154).



Photo Thinot.

OBUS DU 12 NOVEMBRE 1914, DANS LE SANCTUAIRE

(Il est entré par une verrière) (p. 155).



Photo Thinot

L'OBUS NON ÉCLATÉ, DU 17 NOVEMBRE 1914, SUR LA GRANDE VOÛTE (p. 155).

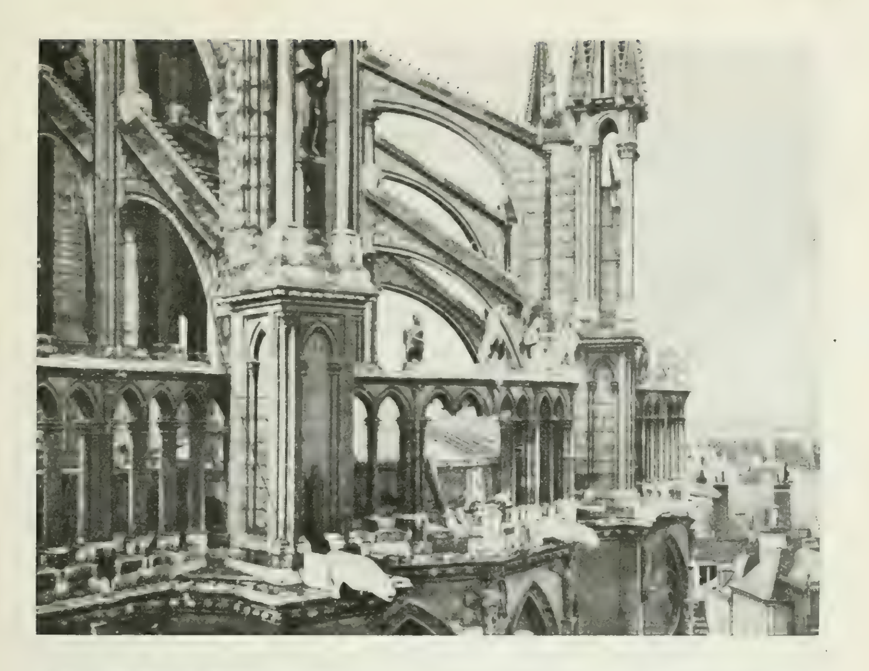






Photo Thinot.

LA BRÈCHE DU 22 NOVEMBRE 1914, A LA GALERIE INFÉRIEURE DU CHEVET

(p. 155 et 161).

Pl. 66.



Photo Thinot.

CHAPELLE DE SAINT NICAISE SACCAGÉE PAR LE SOUFFLE D'UN 210 TOMBÉ DANS LA RUE (26 NOVEMBRE 1914) (p. 156).



Photo Poirier.

OBUS DU 21 FÉVRIER 1915. LE PREMIER QUI AIT PERCÉ LA VOÛTE (p. 157 et 194).

Pl. 68.



Photo Sainsaulieu.

OBUS DU 26 FÉVRIER 1915 QUI A DÉFONCÉ LE MUR, SOUS UNE FENÊTRE DU TRANSEPT NORD (p. 158).



Photo Poirier.

OBUS DU 2 MARS 1915, A L'ANGLE DU SOUBASSEMENT DU PIGNON. (TRANSEPT NORD) (p. 159).



OBUS DU 21 MARS 1915, AU CHEVET.



Photos Poirier.

LA MÊME BRÈCHE, VUE DE L'INTÉRIEUR (p. 159)



Photo Sainsaulieu.

UNE PILE DE CONTREFORT (AU CHEVET) MEURTRIE ET DÉSAGRÉGÉE, LE 8 AVRIL 1915 (p. 159).

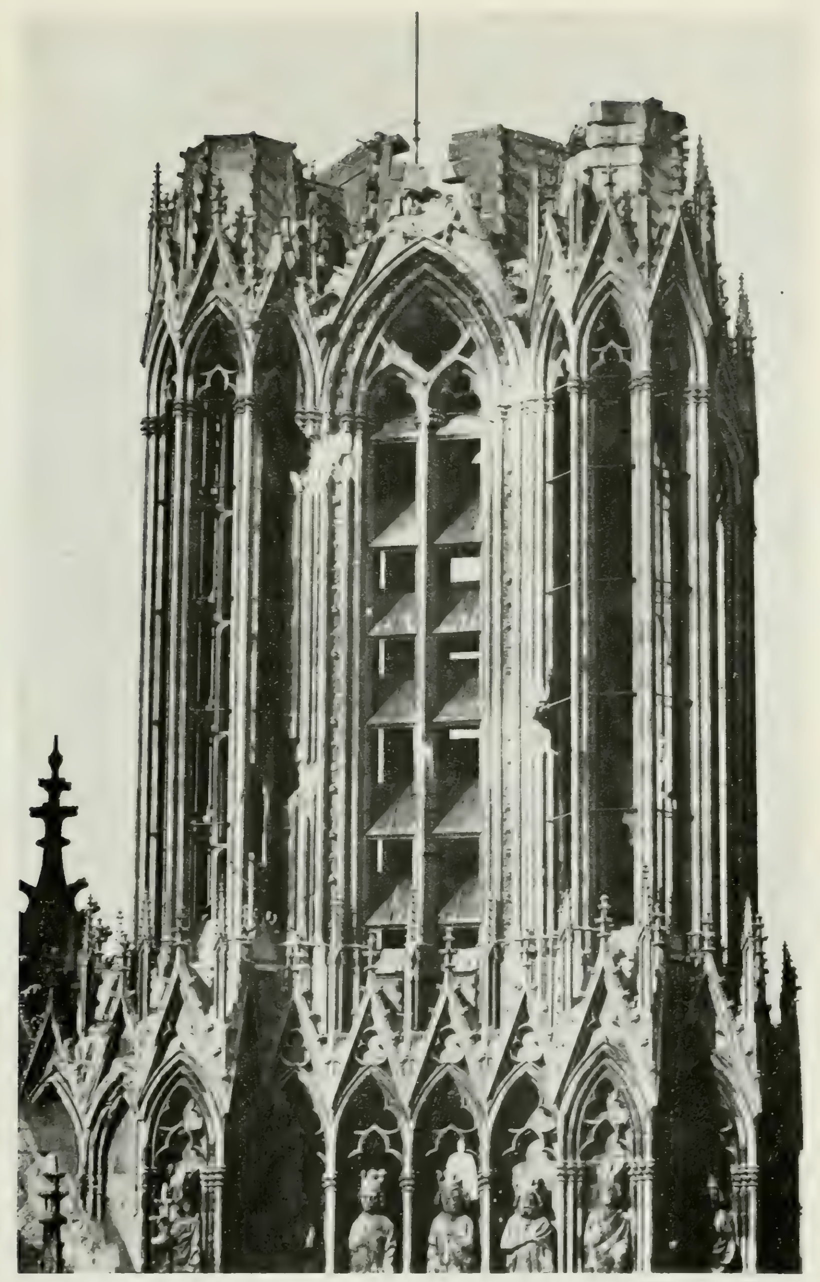


Photo Sansaulieu.

LA TOUR NORD (VUE DE L'ARRIÈRE) (p. 160).

Trois brèches dans les parties ajourées : à droite, 22 février 1915 ; à gauche, dans le bas, 1er juin ; dans le haut, 15 juin 1915.

Pl. 72.

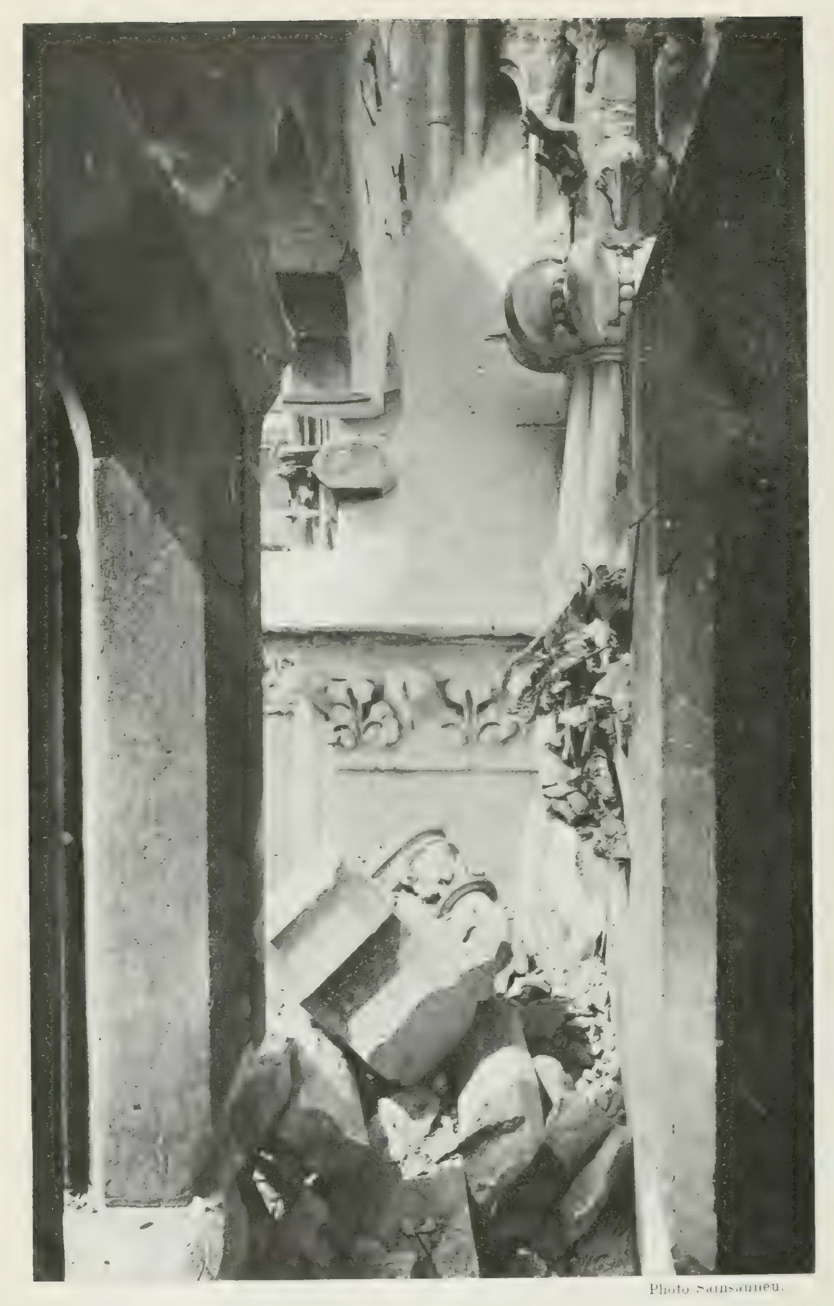


Photo Sainsaulieu.

BRÈCHE A LA GALERIE SUPÉRIEURE (CÔTÉ SUD) CONTRE LA TOUR (OBUS DU 15 JUIN 1915) (p. 161).



Photo Sansaisson

OBUS DU 21 JUILLET 1915, A L'ABSIDE (CHAPELLE DE SAINTE CÉLINIE) :
FENÈTRE DÉFONCÉE ET CONTREFORT MEURTRI (p. 162).

Pl. 74.



Photo Sainsaulieu.

OBUS DU 21 JUILLET 1915. BRÈCHE A LA GALERIE INFÉRIEURE DU CHEVET (p. 162).



Photo Sainsaulieu.

LES NEFS INONDÉES PAR LES PLUIES (p. 165).

Pl. 76.





Photos Glorget.

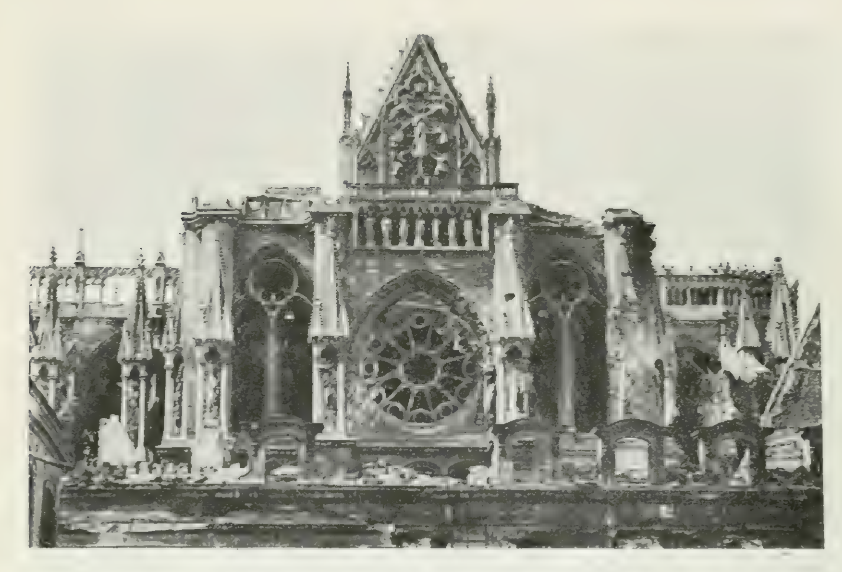
ÉCLATEMENTS DE 340 (AVRIL 1917) (p. 168).



Photo de l'*Illustration*.

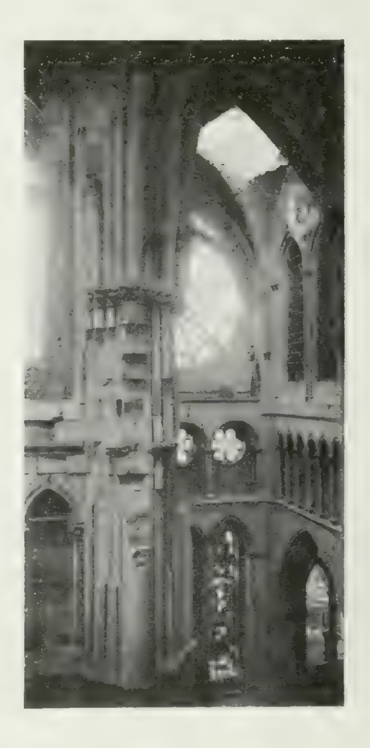
LES QUARTIERS BRÛLÉS AUTOUR DE LA CATHÉDRALE, EN 1918 (p. 173).

Pl. 78.



LA FAÇADE DU TRANSEPT SUD (p. 197).





LA PILE D'ANGLE DU TRANSEPT (p. 194).

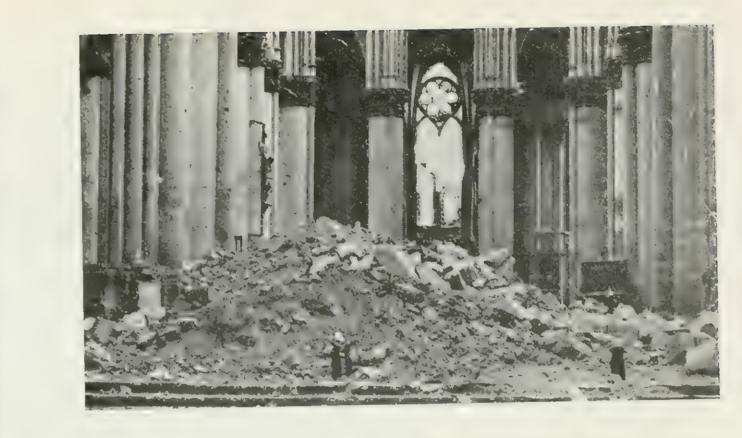


Photo Gemper.

LA VOÛTE CREVÉE AU-DESSUS DU SANCTUAIRE (p. 194).

Pl. 80.







Photos Gemper.

LES VOÛTES EFFONDRÉES DANS LE CHŒUR ET DANS LES NEFS (p. 194).



Photo Gemper.

L'ABSIDE RAVAGÉE (p. 196).

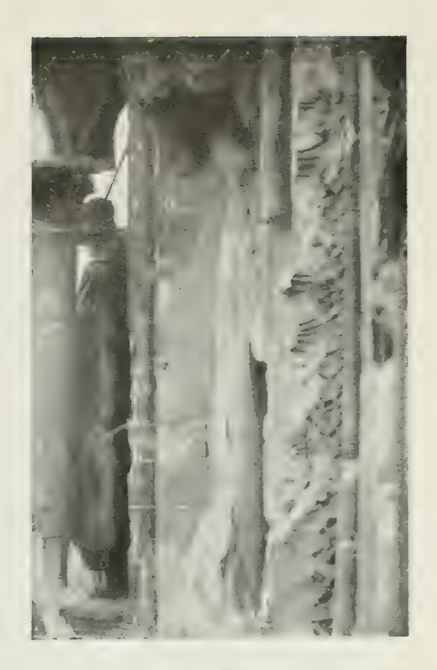
Pl. 82.



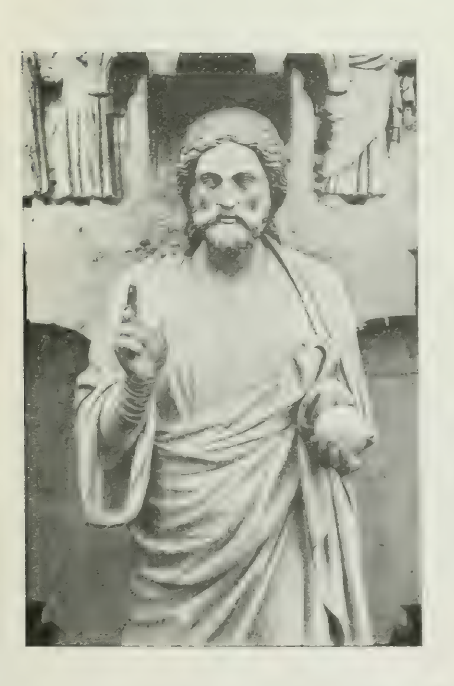
Photos Gempper.

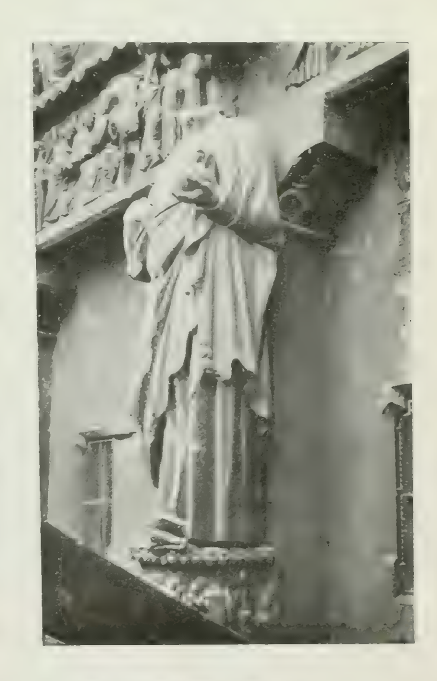
DÉTAILS DE L'ABSIDE (voir pl. 62 et p. 196).





LA STATUE DE LA LOI NOUVELLE, COMPLÈTEMENT DÉTRUITE, EN 1918 (p. 161 et 197).



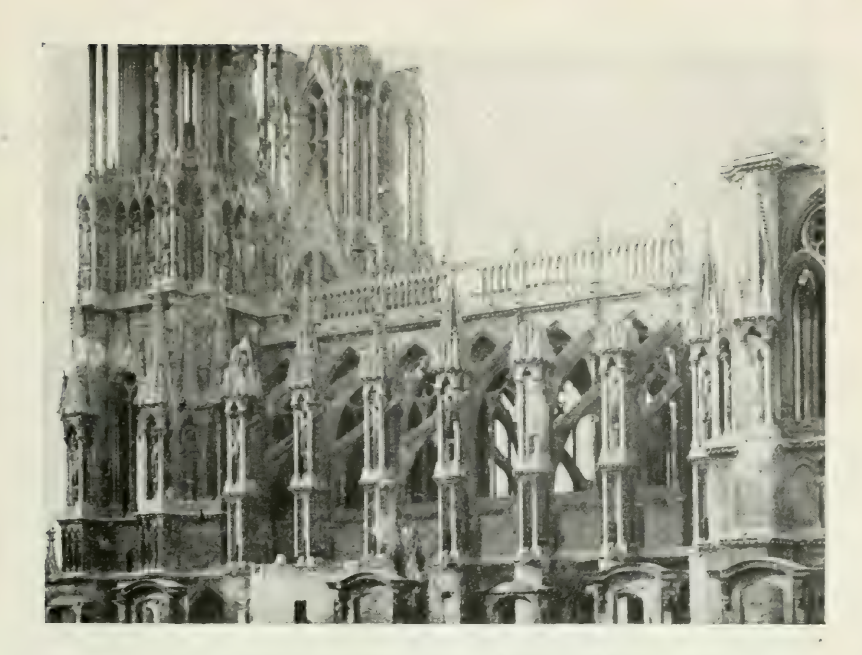


LA STATUE DU BEAU DIEU AU PORTAIL DU TRANSEPT NORD (p. 199).

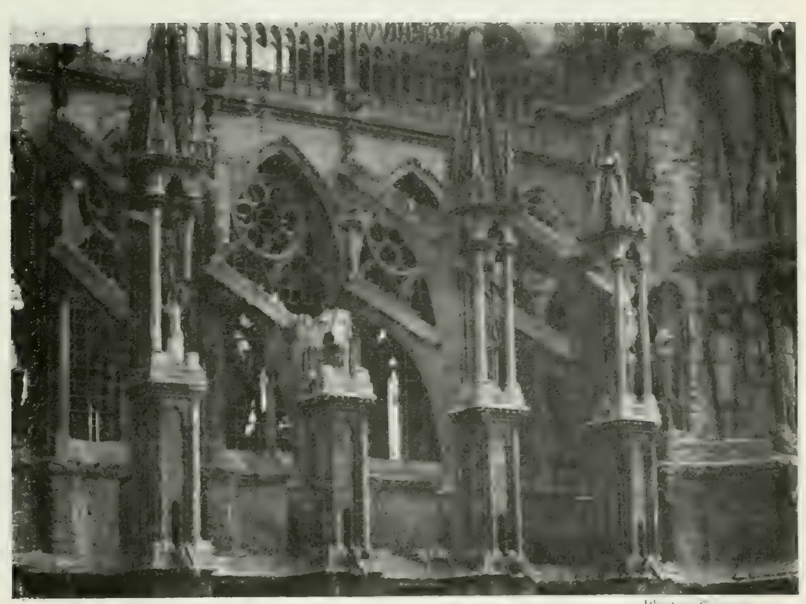


Photo Sainsaulieu.

LA GALERIE HAUTE, A LA CROISÉE DU TRANSEPT SUD (p. 197).



CONTREFORTS LATÉRAUX (CÔTÉ SUD)



Photos Gemper.

CONTREFORTS LATÉRAUX (CÔTÉ NORD) (p. 198).

Pl. 86.

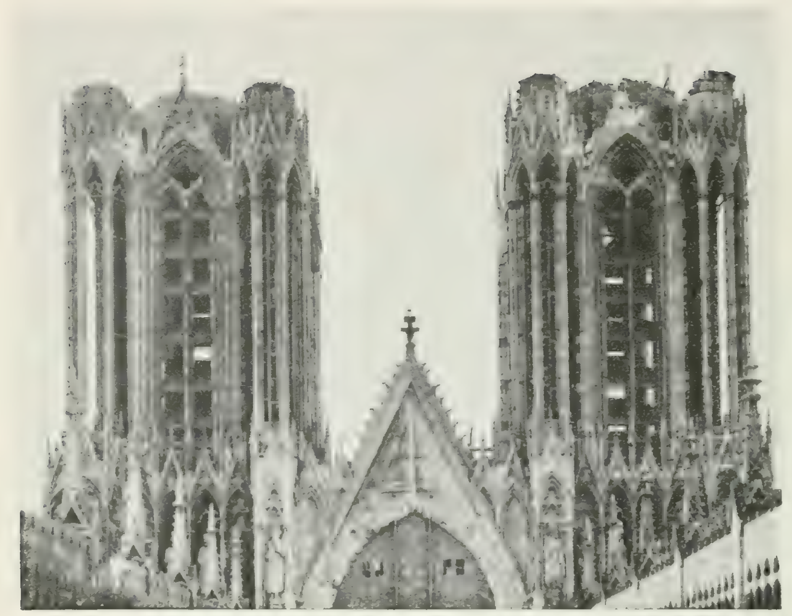


Photo Thinot.

LES TOURS VUES D'ARRIÈRE, EN 1914.

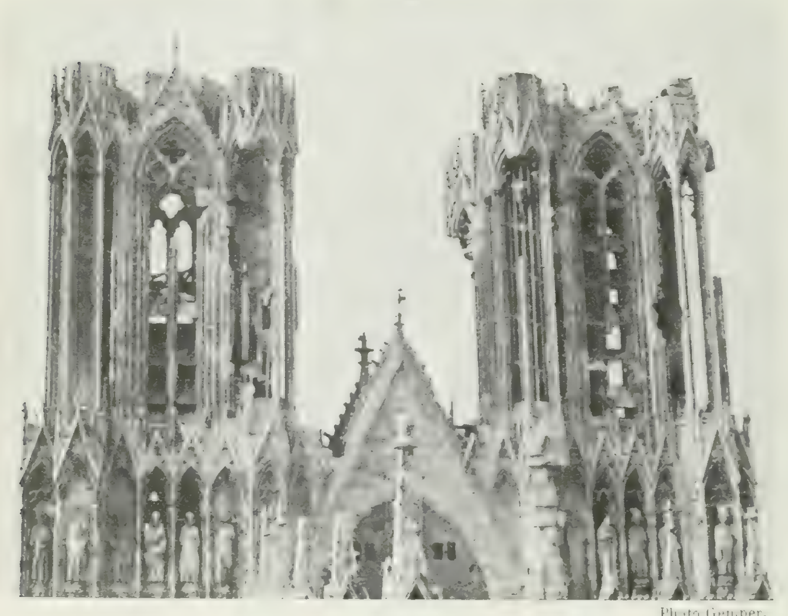


Photo Gemper.

LES TOURS VUES D'ARRIÈRE, EN 1918 (p. 198).

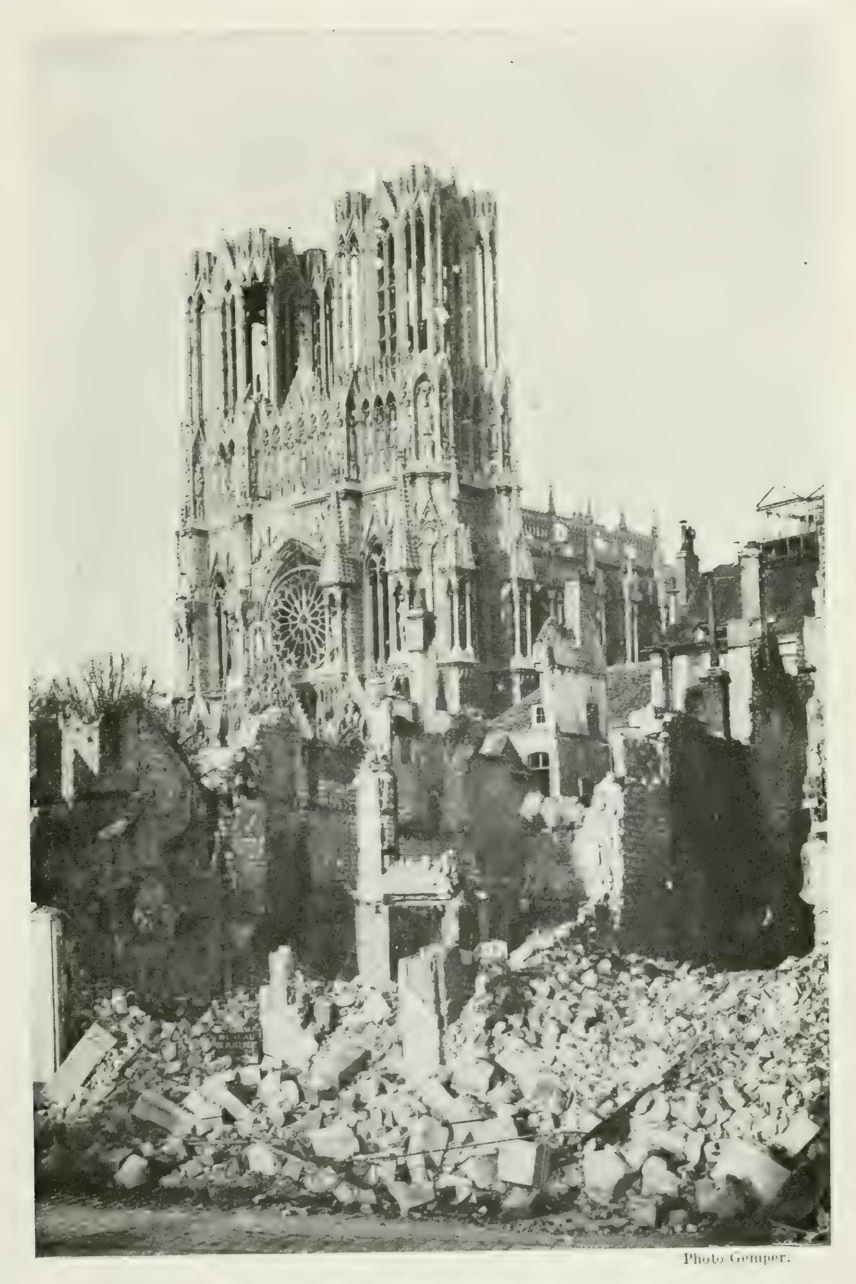


Photo Gemper.

RAVAGES A LA TOUR NORD ET VUE D'ENSEMBLE (p. 199).



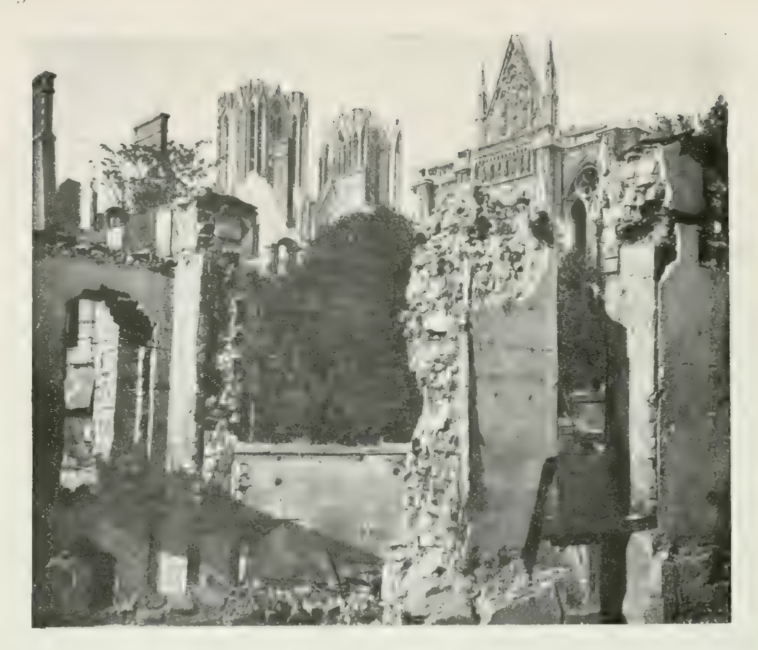
Photo Sainsaulieu.

A TRAVERS LES RUINES !



Photo L. Gœrens.

VUE PANORAMIQUE



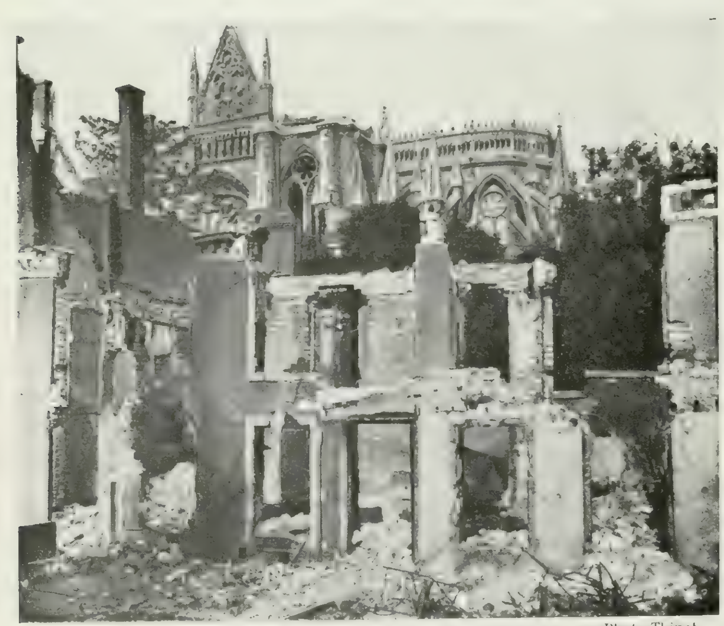


Photo Thinot.

VUES PANORAMIQUES





Photo Tunot.

VUES PANORAMIQUES

Pl. 92.



Photo Thinot.

VUE DE LA CATHÉDRALE A TRAVERS LES RUINES DES QUARTIERS INCENDIÉS





Photos J. Puget.



Photo Poirier.

A TRAVERS LES RUINES



EN AVION. 1918 !

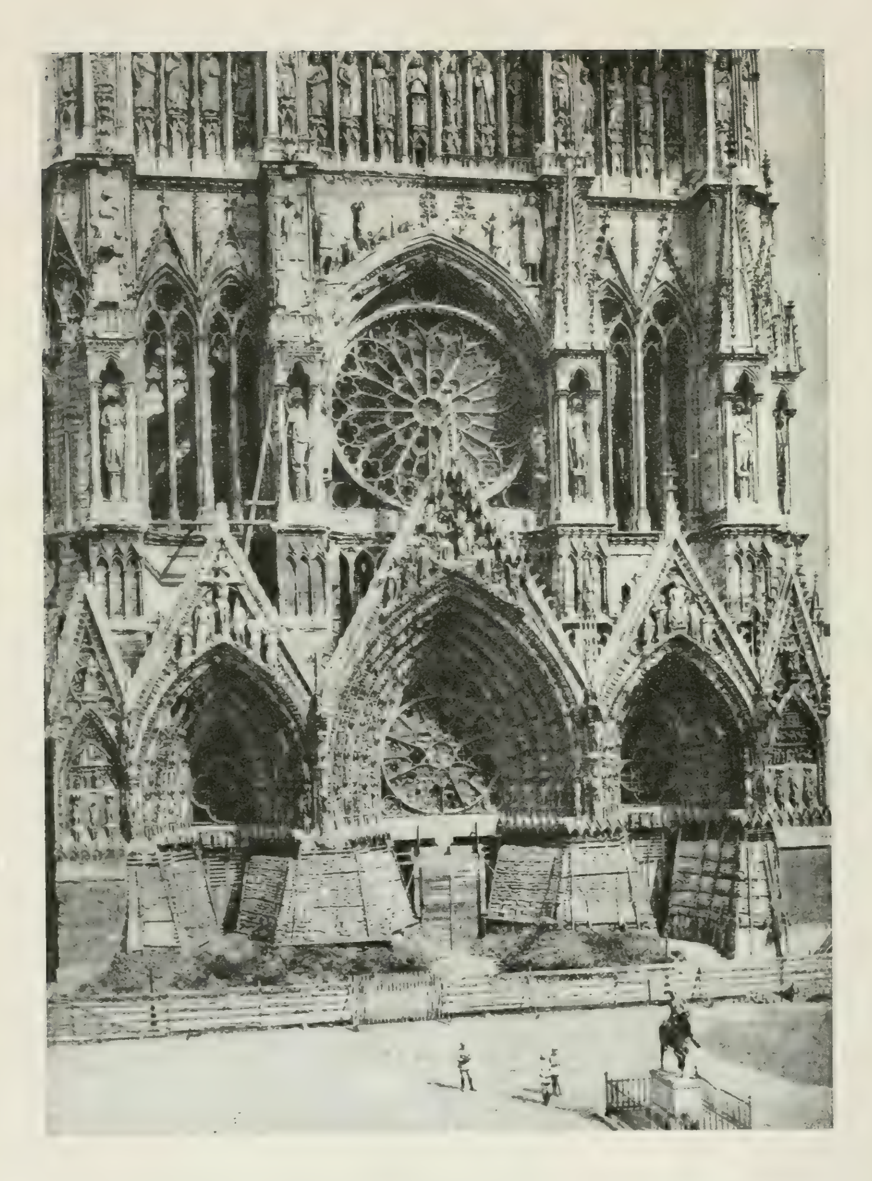


STATUES DU PORCHE CENTRAL ABSOLUMENT INTACTES



STATUES DU PORCHE DE GAUCHE, RAVAGÉES PAR L'INCENDIE, MAIS D'UNE TOUT AUTRE FAÇON. (Pl. 23, 25 et 26).

Documents faux. Cartes postales truquées (1915).



LES GRANDES STATUES DES PORCHES, SOUS LES « SACS A TERRE »